





M^r JEAN-BAPTISTE VERCELLAN

PROFESSEUR D'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE

PARIS

MEMOIRE HISTORIQUE

DE LA VILLE D'ARLES, DE 1790 A 1801

PAR M. VERCELLAN, PROFESSEUR D'HISTOIRE

ANCIENNE ET MODERNE, A LA FACULTÉ DES LETTRES D'ARLES



1801

PARIS, CHEZ LA CITÉ

1801

10. 8. 291

M^{GR} JEAN-BAPTISTE VERCELLIN

EVÊQUE D'AOSTE ET COMTE DE COGNE

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

MÉMOIRE HISTORIQUE

DE M. LE CHANOINE J.-A. DUC

Docteur en théologie et en droit canon

LU DANS LES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE SAINT ANSELME.



AOSTE

IMPRIMERIE J.-B. MENSIO

1872.

10.8.291

MGR VERCELLIN

ÉVÊQUE D'AOSTE.

MESSIEURS, (1)

Un des mérites réels de notre siècle, c'est d'avoir donné une forte impulsion aux études historiques. Ne voyons-nous pas surgir de toutes parts des académies, des comités, ayant pour but de compiler, de coordonner et de publier les documents propres à éclairer le passé de leurs provinces respectives? N'admire-t-on pas une foule d'écrivains, épris d'un noble enthousiasme pour l'histoire particulière de leur

(1) L'auteur a commencé la lecture de ce Mémoire historique à la séance du 24 novembre 1864.

pays, lesquels se mettent en quête des pièces originales et remontent aux sources, afin de pouvoir l'établir sur des bases tout-à-fait exactes? Par ces travaux, l'histoire, de générale, devient locale; et si elle perd en intérêt pour la masse du public, elle acquiert plus de charme et plus d'utilité pour les lieux qu'elle concerne spécialement.

La Société académique de Saint Anselme s'est associée à ce mouvement intellectuel, qui produit partout de si heureux et de si féconds résultats. Plusieurs ouvrages historiques, écrits sur les documents authentiques, ont déjà vu le jour ou s'élaborent en ce moment. Nos monuments romains sont illustrés (1), nos établissements sont mis en relief (2), notre langue est étudiée dans son origine (3), la mémoire de nos grands évêques est dégagée des ombres de l'oubli (4), nos saints revivent dans leurs biographies avec le cortège de leurs vertus et de leurs miracles (5). Puisse l'histoire complète de notre pays s'édifier ainsi

(1) *Coup d'œil sur les Antiquités du duché d'Aoste* par M. le Prieur Gal, président de la Société académique de Saint-Anselme.

(2) *Mémoire historique sur le Collège Royal de Saint-Bénigne d'Aoste*, par M. l'abbé Laurent. — *L'Insigne Collégiale de S. Pierre et de S. Ours d'Aoste*.

(3) *La langue française dans la vallée d'Aoste*.

(4) *Mémoire historique sur P. A. Bally, évêque d'Aoste*, par le P. Albini.

(5) *Vie de S. Ours, archidiacre d'Aoste et fondateur de la Collégiale de S. Pierre et de S. Ours*.

petit à petit par les efforts combinés de l'intelligence et de la bonne volonté!

Pour nous, désireux de contribuer, selon la mesure de nos forces, à l'érection de ce glorieux monument à la patrie, nous venons apporter une pierre à l'édifice. L'histoire de Mgr Vercellin et de son temps, telle est l'étude intéressante que nous livrons à vos savantes appréciations, et que vous voudrez bien accueillir avec la bonté qui vous distingue.

Parmi les évêques qui ont brillé sur le siège d'Aoste, Mgr Jean-Baptiste Vercellin figure incontestablement en première ligne. Non-seulement son nom est entouré de la double auréole d'un talent supérieur et d'une vertu éminente qui l'a fait appeler un saint, mais encore son long gouvernement, de près de trente ans, nous fournit bien des faits remarquables, qu'il importe de sauver du naufrage de l'oubli. Ainsi raconter les traits connus de sa vie avant sa promotion à l'épiscopat, retracer les vertus privées et publiques de ce saint évêque, révéler les actes saillants de son administration pastorale, dérouler l'ensemble des événements auxquels il eut une part, voilà la tâche que nous entreprenons, et qui nous sera rendue douce et aisée avec le concours des lumières de M. le Président (1).

Sans doute, nous ne prétendons pas donner une biographie complète de Mgr Vercellin : notre pouvoir est ici au-dessous de notre volonté. En dépit des re-

(1) M. le Prieur Gal, membre de plusieurs sociétés savantes, décédé le 17 décembre 1867.

cherches faites, nous n'avons pu nous procurer tous les documents désirables, qui se rapportent au temps et à la personne de ce grand évêque; de leur côté, les historiens et les chroniqueurs sont avares de détails sur sa vie. Force est donc de vous présenter un simple tableau d'histoire, qui aura du moins cet avantage de vous révéler plus d'un fait ignoré, tous puisés à des sources authentiques.

CHAPITRE PREMIER.

NAISSANCE DE J.-B. VERCELLIN. — SA FAMILLE. — SON ÉDUCATION

Jean-Baptiste Vercellin naquit dans l'antique cité de Verceil à la fin du seizième siècle. Nous n'avons pas des données positives touchant sa famille et l'époque précise de sa naissance. Ce que nous savons, c'est qu'il eut deux frères, Guillaume et Jacques-Antoine qui devinrent tous deux chanoines de la cathédrale de Verceil. A cet égard, plusieurs historiens, entre autres Bosson (1), Della Chiesa (2), Bina (3), sont tombés dans une grossière méprise : ils donnent le nom de Jacques à l'évêque d'Aoste. L'erreur est par trop manifeste, car, sans parler des auteurs contempo-

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des diocèses de Genève, de Tarentaise, d'Aoste et de Maurienne.*

(2) *S. R. E. Cardinalium, Archiepiscoporum, Episcoporum et Abbatum Pedemontanae regionis chronologica historia.*

(3) *Serie chronologica dei Vescovi, etc.*

rains, ses lettres autographes portent toutes sans exception la signature de Jean-Baptiste.

Bien que nous n'ayons aucun document historique sur la maison Vercellin, aujourd'hui éteinte, il est certain toutefois qu'elle tenait un rang distingué dans la noble cité de Verceil et qu'elle remontait à une haute antiquité. L'histoire inédite de l'Eglise et de la ville de Verceil ne nous laisse nul doute à ce sujet (1). Ne serait-il pas permis de voir déjà un membre de cette illustre famille dans le prêtre Vercellin qui occupait, au dixième siècle, le poste honorable de vice-chancelier de l'église de Verceil, sous l'épiscopat du célèbre Atton, originaire peut-être de la vallée d'Aoste?

Rendons ici un hommage de respect filial à l'église de Verceil. C'est de ce diocèse qu'a été démembré celui d'Aoste, du vivant même du grand saint Eusèbe, selon une opinion très-accréditée (2). Jean-Baptiste Vercellin est un enfant de cette église-mère, aussi bien que l'évêque Pierre Gazin; tous deux nous ont été donnés en présent, comme un gage précieux de l'union intime qui a toujours régné entre les deux églises (3).

(1) Voir à la fin de ce Mémoire le n° 1 des *Pièces Justificatives*.

(2) Britio, *Progressi della Chiesa Occidentale*. — De Tillier, *Chronologie manuscrite des évêques d'Aoste*, etc.

(3) Une preuve de cette touchante fraternité se voit dans l'usage mentionné par les anciens statuts du chapitre de Verceil et conservé jusqu'à nos jours; en vertu duquel les chanoines d'une église peuvent assister en habit de chœur aux fonc-

Quelle éducation reçut le jeune Vercellin? où s'élevèrent ses premières années? quelle école le vit commencer, continuer et fortifier ses études? Voilà autant de questions, auxquelles il est impossible de répondre, faute de monuments. Il est aisé toutefois de deviner que sa culture intellectuelle et morale fut parfaitement soignée et qu'elle acquit de prompts développements; car, si l'âge mûr n'est, la plupart du temps, que l'écho du premier âge, le jeune Vercellin a dû évidemment grandir au milieu des pratiques de piété et des études fortes et sérieuses. Sans ces fondements nécessaires de l'avenir religieux, comment dans la suite aurait-il mérité les honneurs de l'épiscopat et donné de si admirables exemples de toute sorte de vertus? D'ailleurs, comme nous l'avons dit, deux de ses frères embrassèrent à son exemple l'état ecclésiastique et obtinrent une place honorable dans l'église de Verceil. Cette pluralité de prêtres dans la même famille démontre par le fait que les parents Vercellin s'appliquèrent à donner une éducation solide à leurs enfants. Heureux parents qui virent les semences de vertu déposées dans le cœur de leurs fils germer, s'épanouir et fructifier dans l'Eglise de Dieu!

tions du culte qui se font dans l'autre église, de manière à participer aux distributions et aux prérogatives, comme s'ils se trouvaient dans leur propre église. Les mêmes relations existent entre les deux métropoles de Turin et de Reims, en souvenir des liaisons étroites de saint Maxime et de saint Remi.

CHAPITRE DEUXIÈME.

JEAN-BAPTISTE VERCELLIN EST NOMMÉ CHANOINE DE LA CATHÉDRALE DE VERCEIL, ET VICAIRE GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE TURIN.

Le jeune Vercellin, fidèle à la vocation divine, s'était voué au service des autels. Pour être en mesure de rendre de plus grands services à l'Eglise, il prit les grades dans l'un et l'autre droit, il devint même protonotaire apostolique, et la chronique nous atteste qu'il acquit de bonne heure une profonde connaissance du droit canon. C'est aussi ce que nous révèlent les nombreuses ordonnances portées dans les synodes diocésains qu'il tint étant évêque, lesquelles sont toutes marquées au coin d'une haute sagesse et de la science de bon aloi.

Les talents et les vertus du jeune docteur fixèrent bientôt sur sa personne les regards du public. Aussi l'église cathédrale de Vercell, impatiente de s'attacher ce pieux et savant prêtre, s'empressa de l'adjoindre comme coadjuteur au chanoine Bernardin

Alladius, l'année 1610 (1). Appréciant la conquête qu'il venait de faire, le chapitre mit aussitôt ses talents à contribution. Bien que simple coadjuteur, il fut nommé procureur général du chapitre. C'était là une charge difficile qui demandait non-seulement des connaissances sûres en matière de jurisprudence civile et ecclésiastique, mais aussi une probité reconnue et du tact dans la pratique des affaires. Il y a plus, les chanoines titulaires seuls pouvaient gérer cet office important. Ce nonobstant, le chapitre, juge habile des qualités qui distinguaient le chanoine-coadjuteur, n'hésita pas de faire une exception glorieuse en sa faveur, et le nouveau procureur justifia pleinement les espérances qu'on avait conçues de lui, en s'acquittant parfaitement de son emploi et de toutes les commissions délicates qu'on voulut lui confier.

Le chanoine Alladius étant mort, J.-B. Vercellin lui succéda de droit et continua de se rendre utile à son église par ses travaux incessants. Mais ce ne fut pas pour long temps. La Providence l'appelait ailleurs.

Mgr Philibert Milliet, prélat renommé pour son éloquence et son savoir, venait d'être transféré du siège de St-Jean de Maurienne au siège métropolitain de Turin : c'était en l'année 1619. Le nouvel archevêque, plein de zèle pour le bien de son église, cherchait à attirer dans son diocèse les ecclésiastiques les plus pieux et les plus capables. Il fit tout

(1) Fileppi, *Hist. MSS. Ecclesiæ et Urbis Vercellarum*.

au monde pour gagner J.-B. Vercellin, car la réputation de doctrine et de prudence qui s'alliaient merveilleusement dans le chanoine de Verceil, avait déjà franchi le cercle étroit de sa patrie. Vercellin céda aux sollicitations pressantes de Mgr Milliet, sans se démettre néanmoins de son canonical, et se rendit à Turin, conduit secrètement par la main de la Providence, qui voulait faire briller son mérite sur un plus grand théâtre.

L'archevêque comprit l'importance d'une pareille acquisition et le nomma immédiatement son vicaire général (1). Sans doute, l'église de Turin ne manquait pas de sujets dignes de ce poste éminent; mais la capacité de Vercellin en fait d'administration était si évidente qu'elle fit taire toute ambition et toute susceptibilité. Il entra donc en exercice de sa nouvelle charge, et, par l'aménité de ses manières comme par son habileté pratique, il conquit facilement tous les suffrages. Il sut même captiver si bien l'estime et la sympathie publique que le duc de Savoie Charles-Emmanuel 1^{er}, qui faisait sa résidence ordinaire à Turin, voulut le connaître de près. Ravi de ses belles qualités, il le prit dès lors en singulière affection, et lui accorda toute sa confiance (2).

Il est à présumer que J.-B. Vercellin aura secondé puissamment Mgr Milliet dans toutes ses œuvres de sollicitude pastorale. Nous voyons ce digne prélat s'occuper activement, dès la première année de son

(1) Fileppi, l. c.

(2) Adriani, *Della vita e dei tempi di Mgr Referendario Gian-secondo Ferrero Ponziglione*.

épiscopat, de l'organisation de son archidiocèse, et publier incessamment des mandements tendant à raviver l'esprit chrétien de son troupeau. Ses ordonnances regardent principalement la moralité publique, les rapports avec les juifs, l'accomplissement des legs, l'observation du précepte pascal et la régularité de la vie cléricale (1). Dans tous ces détails de discipline, le grand-vicaire Vercellin apporta, nous n'en doutons pas, l'appoint de son savoir et de sa prudence remarquables.

Le 22 décembre 1620, Mgr Milliet s'étant rendu à Suse pour procéder à l'invention des reliques de saint Etienne proto-martyr, que s'honorait de posséder l'église abbatiale de Saint-Juste, Vercellin ne manqua pas de suivre son archevêque, et l'assista dans cette importante fonction avec plusieurs personnages distingués. Ce n'est pas le seul acte où nous le voyons intervenir. Son nom figure encore dans une série d'autres actes plus ou moins considérables, à partir du 17 avril 1619 jusqu'au 14 février 1622 (2).

Tandis qu'il vaquait aux devoirs de sa charge, le grand vicaire de Turin donnait en même temps des leçons publiques à l'Université de cette ville. Quelle chaire occupa-t-il? Nous l'ignorons. Toujours est-il que le nom scientifique de Vercellin brillait de quelque éclat en Piémont, pour qu'il méritât une place de professeur dans la célèbre Université (3).

(1) Semeria, *Storia della Chiesa Metropolitana di Torino*.

(2) *Monum. histor. patr. Script.* t. IV.

(3) Adriani, l. c.

CHAPITRE TROISIÈME.

SA PROMOTION A L'ÉPISCOPAT. — SON VOYAGE A ROME. —
IL EST NOMMÉ RÉGENT D'AMBASSADE.

J.-B. Vercellin ne resta que trois ans l'auxiliaire de Mgr Milliet dans le gouvernement du diocèse de Turin. Les talents éminents qu'il déploya dans ce court espace de temps, l'élevèrent assez haut dans l'opinion publique pour le faire juger digne du ministère sublime de l'épiscopat. Telles étaient, en effet, les vues du duc Charles-Emmanuel (1). Le siège d'Aoste était vacant depuis une année par la mort

(1) Le pouvoir de nommer aux sièges épiscopaux et aux dignités abbatiales des Etats de Savoie a été accordé, en 1451, par le pape Nicolas V au duc Louis et à ses successeurs, mais avec la condition expresse de rester fidèles à l'obéissance due au Saint-Siège. L'indult de Nicolas V a été confirmé par Léon X, Clément VII, Grégoire XIII, Clément VIII et enfin par Benoît XIII.

de Mgr Louis Martini. Le prince, pénétré de la haute importance d'une affaire telle que la nomination d'un évêque, ne se pressa pas de présenter un candidat au Saint-Siège. Il voulut s'enquérir préalablement des sujets méritants de ses Etats, et procéder avec la plus grande maturité possible. Après un examen sérieux, il arrêta son choix sur le grand-vicaire de Turin.

On pourrait peut-être suspecter ici, à première vue, la rectitude des intentions de Charles-Emmanuel, et s'imaginer que le souverain, dans ce choix, obéit aux inspirations particulières de son cœur plutôt qu'au sentiment rigoureux du devoir. Rien de plus téméraire que ce jugement. Charles-Emmanuel n'était pas homme à subir l'influence de considérations étrangères au bien spirituel de ses Etats. Il eut toujours à cœur de pourvoir les sièges de pasteurs, qui fussent à la hauteur de leur divine mission. Pour ne citer qu'un exemple, ce prince ne s'est-il pas acquis une gloire immortelle, en nommant saint François de Sales à l'évêché de Genève, et en lui prêtant maint appui dans ses saintes entreprises, notamment en ce qui concerne la conversion du Chablais? Si J.-B. Vercellin mérita les faveurs souveraines, c'est qu'il possédait la somme des qualités requises pour l'épiscopat, et qu'il avait pu être considéré de près à l'œuvre, étant vicaire général de Turin.

J.-B. Vercellin fut proposé au pape Grégoire XV pour le siège d'Aoste en octobre 1622, et partit le même mois pour Rome. Il ne faisait en ceci que se conformer aux prescriptions canoniques en vigueur; car, en vertu d'une loi ecclésiastique propre à l'I-

talie seulement, tous les évêques élus sont obligés de se rendre à Rome, afin d'y faire instruire leur procès canonique. Vercellin, grand zélateur du droit, ne pouvait manquer d'observer ce point particulier.

Arrivé à Rome, son premier soin fut de solliciter une audience de Sa Sainteté. L'ambassadeur du duc de Savoie, Jean-François Ponte de Scarnafige, épousant avec ardeur les intérêts de son compatriote, voulut le présenter lui-même au Saint Père. Grégoire XV accueillit le nouvel évêque dans toute l'effusion de sa bonté, lui prodiguant les marques les plus touchantes de son affection, allant même jusqu'à l'honorer du nom d'ami. Nous ignorons à quelle époque remontait l'amitié qui unissait Alexandre Ludovisio depuis Grégoire XV et J.-B. Vercellin. A coup sûr, ce beau titre était, dans la bouche du Souverain-Pontife, non-seulement l'expression de la plus haute bienveillance, mais aussi la glorification suprême des aimables qualités qui ornaient l'esprit et le cœur du prélat piémontais.

Mais laissons la parole à un personnage plus autorisé, nous voulons dire, au comte Ponte de Scarnafige. Nous avons de lui une lettre qui jette le jour le plus favorable sur le duc de Savoie et sur J.-B. Vercellin. Voici ce que l'ambassadeur piémontais écrivait à son souverain, à la date du 29 octobre 1622 : « J'ai re-
« mis à Sa Sainteté les lettres de recommandation en
« faveur du grand-vicaire Vercellin, en même temps
« que je lui présentais sa personne. Le Saint-Père me
« dit qu'il le connaissait parfaitement comme un
« homme d'un grand mérite et comme son ami, qu'il
« était heureux de voir le zèle de Votre Altesse à

« proposer des personnes aussi recommandables, et
« qu'il ne tarderait pas à vous répondre. »

Après les visites d'usage, il fallut dresser le procès des informations nécessaires dans toute promotion épiscopale. Une des premières formalités, c'est l'examen solennel que le candidat doit subir sur l'ensemble de la théologie ou du droit canon. Cette épreuve difficile fut pour notre évêque un véritable triomphe, qui fit ressortir merveilleusement et l'abondance de sa doctrine et la perspicacité de son intelligence. Aussi justifia-t-il pleinement les éloges précieux que le Saint-Père lui avait décernés, en le proclamant un très-bon docteur, « *buonissimo dottore* ». Les autres instructions canoniques suivirent de près l'examen, et furent conduites à bonne fin, de sorte que le cardinal Louis Ludovisio, neveu du pape, pût le proposer au premier consistoire suivant. C'est ainsi que J.-B. Vercellin fut confirmé et préconisé évêque d'Aoste (1).

Tandis que Mgr Vercellin poursuivait à Rome la cause de sa promotion, il reçut un témoignage éclatant de l'estime et de la confiance de son souverain.

L'ambassadeur piémontais de Scarnafigo sollicitait depuis quelque temps sa mise à la retraite pour cause de santé et d'intérêts domestiques. Le duc de Savoie, après avoir fait des difficultés, avait fini par condescendre aux désirs de son fidèle sujet, et avait nommé à sa place le comte Guido Aldobrandino San

(1) Adriani, l. c.

Giorgio. Mais, comme le nouvel ambassadeur ne pouvait se rendre sur-le-champ à son poste, il était expédient d'y établir un chargé d'affaires, qui en exerçât provisoirement les fonctions. Dans ces conjonctures, Charles-Emmanuel crut ne pouvoir mieux se faire représenter auprès du St-Siège que par Mgr Vercellin, qui se trouvait déjà sur le lieu et qui était avantageusement connu par sa capacité et son dévouement; d'autre part, le prince était persuadé que ce choix serait fort bien agréé par le pape et par le cardinal Ludovisio, qui avait la plus grande part aux affaires. C'est pourquoi le duc de Savoie lui envoya, le 4 décembre 1622, les lettres qui l'accréditaient près le St-Siège, en le chargeant en même temps d'une communication au Saint-Père.

Mgr Vercellin fut singulièrement flatté de cette marque de bienveillance de son prince, d'autant plus qu'il se trouvait en ce moment à Rome plusieurs piémontais, distingués par leur naissance et par leur position, qui auraient été à même de soutenir la grandeur de ces fonctions. Vivement ému des bontés de son souverain, il se hâta de le remercier par une lettre du 17 décembre 1622 : « V. A., écrit-il, ne pouvait honorer davantage ma personne qu'en me confiant ses intérêts, qui ont toujours excité mon plus grand zèle, et j'espère aussi que l'avenir répondra, au gré de vos vœux, de ma fidélité et de ma diligence.... »

Parmi les faits, auxquels nous voyons Mgr le régent prendre une part active, il en est un qui mérite d'être signalé, parce qu'il nous révèle entièrement son esprit de conciliation et de charité.

Quelques esprits brouillons, jaloux du crédit dont jouissait auprès du St-Siège Mgr le Référéndaire Ferrero-Ponziglione, illustre patricien piémontais (1), s'étaient avisés de répandre des bruits calomnieux sur son compte. Mettant à profit la circonstance d'une maladie fort grave qui menaçait les jours du pape Grégoire XV, ils allèrent jusqu'à dénoncer l'éminent prélat au cardinal Ludovisio, et le peignirent sous les traits d'un habile intrigant, qui exploitait l'état fâcheux où se trouvait le St-Père, pour nouer des relations avec les ennemis de la maison Ludovisio en vue d'une future élection au pontificat. Ces insinuations étaient graves et firent impression sur l'esprit du cardinal Ludovisio. Mais une entrevue avec Mgr Vercellin suffit pour dissiper tous ces soupçons malveillants. Le régent d'ambassade lui fit très-bien comprendre l'inanité de ces rumeurs et le ridicule de la chose, de sorte que le cardinal fut complètement édifié et rassuré sur les intentions de Mgr Ferrero-Ponziglione (1).

(1) Il était secrétaire ou agent de S. E. le cardinal Maurice de Savoie auprès du St-Siège.

(2) Adriani, l. c.

CHAPITRE QUATRIÈME.

SON SACRE. — SON RETOUR EN PIÉMONT — SON ENTRÉE
SOLENNELLE A AOSTE.

Mgr Vercellin resta chargé de la régence de l'ambassade piémontaise jusqu'au mois de mai 1623. Alors vint le relever de ses fonctions l'abbé Alexandre Scaglia, qui continua à faire l'interim jusqu'à l'arrivée de l'ambassadeur nommé, c'est-à-dire, jusqu'au mois d'octobre suivant. Se voyant désormais dispensé de tout service, Mgr Vercellin n'eut rien de plus pressé que de retourner en Piémont. Dès le 15 mai, il écrivit au duc de Savoie pour le remercier de ses bontés et lui annoncer son départ de Rome. Il nous apprend, dans cette même lettre, qu'il reçut la consécration épiscopale des mains de S. Em. le cardinal Vallieri, le 14 mai 1623, dans la basilique de Sainte-Marie Majeure (1).

(1) Adriani, l. c.

Avant de quitter Rome, Mgr Vercellin eut à cœur de terminer une affaire importante. Il s'agit de la résignation du canonikat qu'il avait retenu jusqu'alors, soit qu'il fût muni d'un indult apostolique, soit que ce canonikat n'exigeât pas la résidence. Sachant fort bien que la résignation d'un bénéfice en faveur d'un tiers requiert le consentement du Saint-Siège, il fit les démarches opportunes pour légitimer cet acte, et présenta pour successeur son propre frère Jacques-Antoine. Ce choix n'a rien qui doive nous étonner. Il n'était nullement inspiré par la voix de la chair et du sang; car le sujet était à tous égards digne et jouissait d'une grande réputation d'éloquence. Nous avons, en effet, de Jacques-Antoine Vercellin un pagnéyrique en italien sur le Saint-Suaire, prononcé l'année 1623 et dédié à Son Altesse le duc de Savoie. On y admire des pensées élevées et neuves, un style imagé et une richesse de textes de l'Ecriture-Sainte et des Pères très-heureusement choisis. Il ne lui fut donc pas difficile d'obtenir les bulles de nomination, appuyé qu'il était sur plus d'une pièce de recommandation. Les bulles furent signées le 8 février 1624, et présentées au chapitre de Verceil le 24 mai de la même année (1).

Jacques-Antoine Vercellin, pourvu d'un canonikat, grâce surtout à l'influence active de son frère, en reçut bientôt un nouveau témoignage d'amitié et de confiance. Bien que préconisé et sacré, l'évêque d'Aoste n'avait pas encore pris possession de son

(1) Fileppi, l. c.

évêché. De retour en Piémont, il ne voulut pas tarder davantage à le faire. Il députa à cet effet son frère Jacques-Antoine, qui vint à Aoste accomplir le cérémonial d'usage, le 25 juin 1625 (1)

Il y avait près de deux ans que l'église d'Aoste était veuve de son pasteur. Louis Martini, son dernier évêque, était mort le 19 décembre 1621. L'histoire de son épiscopat ne nous a transmis que deux faits remarquables : la fondation à Aoste du convent des capucins en 1619 et en 1618 la confection d'une magnifique châsse en argent renfermant le corps de saint Joconde, laquelle est aujourd'hui encore un des trésors de notre cathédrale (2).

A la mort de Mgr Martini, le chapitre de la cathédrale d'Aoste confirma dans la charge de vicaire-général et d'officiel du diocèse Jean-Rodolphe de Champvillair, chanoine de la cathédrale et docteur en droits, lequel avait été revêtu de la même dignité sous Mgr Martini. C'est de ses mains que Mgr Vercellin prit le gouvernement de l'église d'Aoste.

Il est facile de concevoir l'impatience avec laquelle le peuple valdôtain attendait l'arrivée de son nouveau pasteur. La haute réputation de Mgr Vercellin l'avait sans doute précédé au sein de la vallée d'Aoste; on savait qu'il était en faveur et en considération tant à la cour de Turin qu'auprès du Saint-Siège; on

(1) MSS. attribué à M. Dondeynaz, ancien prévôt de la cathédrale.

(2) La châsse de Saint-Joconde n'est donc pas un travail du quinzième siècle comme le prétend un auteur récent.

connaissait sa capacité dans les affaires et son zèle pour le bien. N'étaient-ce pas là autant de titres pour lui ménager un splendide accueil, et n'avait-on pas droit de fonder de solides espérances sur sa venue dans le diocèse?

C'est le 21 septembre 1625 que Mgr Vercellin fit son entrée solennelle dans la ville d'Aoste (1). Qu'il aura été beau de voir notre antique cité rajeunir son aspect séculaire sous des ornements de fête, la noblesse accourir au-devant de son évêque, pour lui offrir ses félicitations et ses hommages, l'autorité civile et militaire le saluer avec bonheur, le clergé déposer à ses pieds l'expression de ses vœux les plus sincères, le peuple entier acclamer son pasteur avec les sentiments du plus vif enthousiasme!

Nous avons sur l'entrée de Mgr Vercellin dans sa ville épiscopale un monument précieux, qui constate en outre et l'attachement profond de nos pères à la religion catholique et leur inaltérable dévouement à la maison de Savoie. Le 26 septembre 1625, l'évêque d'Aoste écrivait au duc de Savoie : Jeudi dernier, fête « de saint Mathien, j'ai été reçu par ce peuple, au « milieu de transports d'allégresse. A ma grande sa- « tisfaction, j'ai remarqué en lui une certaine incli- « nation naturelle vers la religion catholique et une « singulière affection à Votre Altesse (2). »

Voilà comment le nouvel évêque jugeait, à pre-

(1) Claude Mochet, *Profil historial et diagraphique de la très-antique cité d'Aoste*, MSS.

(2) Adriani, I s.

mière vue, le peuple valldôtain : le sens religieux et la fidélité à ses souverains, tels sont les deux caractères saillants, les deux traits distinctifs qui ont frappé Mgr Vercellin à son arrivée dans le diocèse, et qui lui ont auguré en même temps un ministère fructueux. Ce qui était vrai au dix-septième siècle, l'est encore de nos jours, à quelque restriction près, témoin l'illustre M. Aubert. « La religion, dit-il, a con-
« servé généralement sur eux — les Valdôtains — sa
« bienfaisante et salutaire influence ; de tout temps,
« ces fidèles montagnards ont fait preuve de dévoie-
« ment envers la noble maison qui les gouverne (1). »

(1) *La Vallée d'Aoste.* .

CHAPITRE CINQUIÈME

VIE PRIVÉE DE MGR VERCELLIN ET NOTICE SUR LE P. GENAND.

Avant de présenter l'exposé fidèle des œuvres et des vertus publiques de notre illustre évêque, ainsi que le récit des faits qui ont signalé le cours de son long gouvernement, il est à propos d'entrer dans les détails particularisés de sa vie privée. Assurément, on y trouvera une des plus intéressantes pages de son histoire; car, si la vie privée est le principe générateur des belles actions, c'est dans l'exercice des vertus humbles et cachées que Mgr Vercellin a dû puiser ce zèle ardent et cette charité incomparable, qui en ont fait un de nos plus grands évêques. Heureusement, un auteur contemporain, le R. P. François Genaud, a soulevé un coin du voile qui recouvre l'existence intime du saint pasteur. Nous n'avons qu'à suivre ses traces. Tâchons d'abord de faire connaître, en quelques mots, ce modeste chroniqueur, qui eut des relations si étroites avec notre vénéré prélat.

Nous saurons de cette manière quelle créance il mérite dans son *Histoire des évêques d'Aoste*.

Le P. François Genand naquit à Chambéry dans la seconde moitié du seizième siècle. Après avoir débuté dans la carrière du barreau, il se fit religieux chez les Capucins et remplit plusieurs emplois importants dans son Ordre, entre autres celui de commissaire général de la province de Savoie. Il prit aussi une part active aux missions du Chablais, et vint enfin résider au couvent d'Aoste fondé par Mgr Martini. La prédication fut l'occupation habituelle du zèle religieux dans notre diocèse; mais les moments de loisir que lui laissaient les travaux du saint ministère, il sut heureusement les consacrer au profit de l'histoire. Epris d'amour pour sa patrie adoptive, il ne négligea rien pour exhumer les documents inconnus ou dédaignés qui touchent à l'histoire de notre église, et c'est à la suite de ces investigations consciencieuses qu'il écrivit en latin un opuscule resté jusqu'ici inédit, qui a pour titre : *De Revmis et Reliquiis Almæ Augustanæ Salass. Ecclesiæ Episcopis Historiographica Narratio, auctore R. P. Francisco Genando Camberiensi, Concionatore Capucino*.

Ce travail du P. Genand ne serait-il pas dû à l'initiative et aux encouragements de Mgr Vercellin? La notice suivante de M. de Tillier sur notre évêque nous autorise à le croire. « Son premier soin, dit-il, fut de faire mettre en ordre les droits de son évêché, de faire recueillir parmi les plus anciennes écritures, et par des perquisitions sur la tradition, le nom et le temps du siège des évêques qui l'a-

« vaient précédé (1). » C'est précisément le cadre qu'a rempli le P. Genand dans son *Histoire*. Il donne d'abord le catalogue des évêques de Sion et de Genève, puis, passant aux évêques d'Aoste, il s'étend plus longuement sur leur biographie, y compris celle de Mgr Vercellin, et tâche de répandre quelque lumière sur l'histoire du diocèse, en s'appuyant le plus souvent sur les chartes de l'évêché (2). On peut donc inférer, à bon droit, que l'*Histoire* du P. Genand a été entreprise sur les instances de Mgr Vercellin, qui l'aura secondé grandement dans son œuvre en lui ouvrant les archives de l'évêché et en lui facilitant toutes les recherches nécessaires. Ce qui confirme notre assertion, c'est que l'ouvrage est dédié à Mgr Vercellin, à la date du 1^{er} mars 1625.

De là, naît pour notre évêque un glorieux titre à la reconnaissance de la postérité. Non content de faire mettre au net les anciennes chartes témoignant des droits de l'évêché, il voulut encore, dans l'intérêt des sciences et des lettres, favoriser les études historiques sur le diocèse d'Aoste et procurer ainsi

(1) *Chronologie manuscrite des évêques d'Aoste*.

(2) « Quotquot, dit-il dans la préface, ex antiquis monumentis et variis M. S. maxime ab episcopali Archivio depromptis Augustini Præsules mihi curiose indaganti occurrerunt.. » Observons toutefois que, déjà à cette époque, les Archives de l'évêché n'offraient pas une grande richesse de documents historiques. Une foule de titres importants avaient été détruits dans l'incendie qui brûla une partie de l'évêché sous Mgr Ferragata, sans parler de ceux qui auront été gaspillés par l'infidélité des fureteurs.

aux générations futures quelques jalons précieux pour se reconnaître dans le dédale des temps passés. Voilà ce que fit un évêque du dix-septième siècle, à l'instar de tant d'autres évêques amis des lumières et de leur pays.

Par ce qui vient d'être dit se trouve résolue la question du mérite de l'ouvrage du P. Genand. N'est-il pas digne de foi, aux yeux de la saine critique, l'écrivain qui publie une histoire après examen fait des pièces originales, qui la place sous les auspices d'un pieux et savant prélat, qui déclare n'écrire que la pure vérité, qui fait enfin approuver son ouvrage par l'autorité compétente? Or, toutes ces conditions se trouvent réunies dans le P. Genand. Cet auteur n'écrit son histoire qu'après avoir mis à contribution les archives de l'évêché et d'anciens documents; il la dédie à Mgr Vercellin; il proteste dans la préface de son respect et de son amour profond pour la vérité; enfin, son travail est muni de l'approbation du Père Général Jean-Marie *a Noto*, et de celle de deux autres pères capucins, professeurs de théologie, qui le recommandent comme « louable en tout point et » digne d'être mis entre les mains de tout le monde. » Ajoutons que ce religieux est cité dans le livre *De Beatif. et Canoniz.* SS. t. II, l. II, c. XXIV, de l'immortel Benoît XIV.

Evidemment, ces garanties de véracité militent grandement en faveur de l'auteur. Nous ne prétendons pas cependant conclure que son œuvre soit parfaite. Bien des lacunes s'y rencontrent; les dates qu'il donne ne sont pas toujours exactes. Mais, pour ce qui concerne la biographie de Mgr Vercellin, nos

raisons restent intactes et gagnent même de force. Car ici l'historien ne pouvait être induit en erreur par des pièces apocryphes. Il se trouvait en face de son personnage; il n'avait, par conséquent, qu'à en faire le portrait sur nature, et à nous redire, comme témoin oculaire, ses vertus et ses œuvres. Se serait-il laissé aller par hasard à la flatterie? Rien dans le récit ne trahit des tendances de ce genre. La physionomie de notre évêque y apparaît, comme nous le verrons, tout-à-fait naturelle, sans fard et sans artifice, encadrée dans un fond admirable de modestie.

Il y a plus, l'auteur excuse sa brièveté et sa réserve vis-à-vis de Mgr Vercellin, par la crainte de blesser l'extrême délicatesse du saint prélat et d'être stigmatisé comme un vil adulateur. Somme toute, heureux sommes-nous de posséder ces excellentes notices biographiques du P. Genaud, fante desquelles tout un côté de la vie de Mgr Vercellin serait resté à jamais dans l'ombre.

Le biographe, que nous connaissons maintenant sous un jour si favorable, voulant résumer en deux mots les vertus éminentes de notre évêque, l'appelle un prélat « accompli et ennemi de toute flatterie. »

C'est bien là peindre son héros d'un seul coup de pinceau, et le signaler à l'admiration de la postérité comme un évêque doué de toutes les qualités d'esprit et de cœur qui font le type du vrai pasteur.

A ce trait général viennent s'adapter les détails dans un ensemble harmonieux.

Et d'abord, en ce qui regarde la tenue de sa personne, Mgr Vercellin nous apparaît orné d'une noble simplicité, et en ce qui touche l'organisation de sa

maison épiscopale, une stricte économie se montre présidant à toutes les dépenses. C'était là l'inspiration de sa foi, de ses goûts et de sa charité pour les pauvres. La modicité de ses revenus qui s'élevaient, croyons nous, à la somme de 923 ducats, environ 5,250 fr., ressource bien faible pour supporter les charges inhérentes à l'évêché, ne lui commandait pas moins cette parcimonie (1). Aussi sa table était-elle frugale; toute superfluité en était bannie. Appréciateur, cependant, parfait des convenances, il savait apporter des adoucissements à la règle, quand il invitait des convives; et alors il avait soin de déployer une certaine somptuosité en rapport avec la dignité des personnages invités et avec l'élévation de sa position. Toutefois, même dans ce cas, il n'omettait pas la lecture de piété qui devait assaisonner tous les repas. La pauvreté du lit répondait à la frugalité de la table: l'austère prélat ignorait en ceci les commodités et les délicatesses du siècle et ne se permettait qu'une couche dure où il put reposer quelques heures ses membres fatigués. Ses vêtements,

(1) M l'avocat Bus, dans une note manuscrite sur Mgr Vercellin, nous apprend que l'évêque afferma en 1626 tous les biens de l'évêché pour la somme de 923 ducats et demi, avec obligation imposée aux fermiers de distribuer quotidiennement aux pauvres qui se présenteraient à la porte de l'évêché le montant d'une émine de seigle en pain cuit. Cette aumône, appelée l'aumône de Prime, se fait aujourd'hui encore les jours de dimanche. C'est un vestige de l'ancienne distribution fondée par l'évêque Simon vers l'an 1273, et continuée par ses charitables successeurs.

bien que propres, étaient également simples et modestes; l'on n'y remarquait ni la vanité qui veut paraître, ni le luxe qui dépense inutilement, mais seulement le décorum qui sied à un évêque. Tout enfin dans la tenue de son corps accusait un caractère de dignité et de sainteté.

Ses relations avec ses domestiques comme avec les personnes du dehors portaient le même cachet de gravité tempérée par la bonté. Ses discours étaient sérieux et roulaient uniquement sur des sujets instructifs et édifiants; aussi nulle plaisanterie meséante ne trouvait grâce en sa présence, ce qui ne l'empêchait pas d'accueillir et de traiter le monde avec beaucoup de douceur et de prévenance. Son âme conservait en toute occurrence une égalité d'humeur admirable; son visage respirait un air de sérénité et de paix qu'aucun nuage ne venait assombrir ou altérer.

Que dirons-nous de ses rapports avec les malades et les affligés? Ici se montrent à découvert la tendresse de son cœur et la sensibilité de son âme. Notre évêque ne se contentait pas de s'enquérir, du fond de son palais, de ceux qui tombaient malades; en véritable pasteur, qui veut connaître, par soi-même l'état de ses brebis, il volait à leur chevet, leur apportait des paroles de résignation et de paix, et leur distribuait, au besoin, des aumônes. Quel soulagement et quelle joie même la présence de ce pasteur chéri ne procurait-elle pas à ces victimes de la douleur? Ces mêmes devoirs de charité, il les rendait aux affligés et aux malheureux. Une personne lui confiait-elle le secret de ses peines? elle était assurée de trouver en

lui un ami compatissant qui s'intéressait à sa cruelle position et versait dans son cœur le baume de la consolation. De même apprenait-il que quelqu'une de ses ouailles venait d'être réduite à la misère? il allait aussitôt à son secours, il ranimait sa confiance et faisait tout au monde pour remédier à sa triste situation. Où puisait-il, cet ange tutélaire de la vertu et du malheur, le secret de son ardente charité? dans la bonté naturelle de son cœur surnaturalisée par l'esprit de foi. Infatigable dans les œuvres de bienfaisance, il n'était heureux que lorsqu'il avait du bien à faire. Aussi pouvait-il, avec bien plus de raison que Titus, répéter ces paroles mémorables : « Amis, j'ai perdu ma journée, » les jours où il n'avait pas eu occasion d'exercer un acte de charité.

Voilà le portrait fidèle de Mgr Vercellin et de ses vertus privées, que le P. Genand nous a tracé en quelques lignes (1). Qui ne reconnaîtrait à ces traits le caractère d'un évêque selon le cœur de Dieu et d'un saint?

(1) Voir le n° II des *Pièces justificatives* à l'Appendice.

CHAPITRE SIXIÈME

NOTICE SUR SES VICAIRES GÉNÉRAUX.

Si Mgr Vercellin se montrait un prélat si exemplaire dans la vie privée, l'éclat de sa vie publique ne nous le révèle pas moins comme un pasteur zélé et voué uniquement au bien de son peuple. Empressons-nous de recueillir ce que les injures du temps nous ont laissé de faits propres à mettre en relief la figure de notre grand évêque, et essayons de les rattacher à quelques points principaux, sans prétendre nous astreindre à un ordre rigoureux de chronologie.

Installé dans son évêché, Mgr Vercellin s'appliqua tout entier à cultiver le troupeau commis à sa sollicitude pastorale. Le rétablissement de la discipline ecclésiastique et la réforme des mœurs appelèrent immédiatement son attention. Mais, avant tout, il eut hâte d'associer à sa charge un vicaire-général soit un official qui le secondât utilement dans les diverses branches de l'administration diocésaine, L'homme

désigné à ce poste de confiance fut son compatriote Jean-Antoine Avogadro de Valdengi, chanoine de la cathédrale de Verceil. C'était un ecclésiastique issu d'une noble famille de Verceil, et recommandable par sa vertu comme par sa science. Aussi notre évêque, en habile appréciateur du mérite, eut soin d'attacher à son service ce personnage distingué (1). Nous ne savons combien d'années Avogadro exerça l'emploi de vicaire-général; à tout le moins, il est hors de doute qu'il occupait encore cette charge en 1628, comme l'attestent ses signatures.

Nous voyons aussi vers le même temps, dans l'année 1628, paraître, en qualité de vicaire-général, Humbert de Lostan, prévôt de la cathédrale. Ce digne rejeton d'une illustre et ancienne famille du duché, mérite une mention particulière, parce qu'il fit preuve d'un grand courage en face du baron de Fénis, Prosper de Challant. Voici, en résumé, le fait: il réflète assez fidèlement les mœurs de l'époque. L'évêque d'Aoste était en possession de conférer la cure de Fénis, et venait d'y pourvoir par la nomination du prêtre Pantaléon Rosset. Le baron Prosper de Challant, se croyant lésé dans ses droits de patron, refusa de reconnaître le nouveau curé, et en fit instituer un autre par les chanoines réguliers du couvent de Verrès. Il y a plus, il retint prison-

(1) Une nièce de notre évêque, Victoire-Isabelle Vercellin, suivit aussi son vénérable oncle à Aoste; elle s'y allia bientôt à une noble famille florissante encore aujourd'hui, en épousant Pierre-Gaspard Sarriod De La Tour de St-Pierre et St-Nicolas en Châtel-Argent.

niers, dans son château, deux employés de la cour épiscopale envoyés à Fénis pour constater la vérité des faits. C'était là un acte de violence qui demandait une prompt réparation. Humbert de Lostan ne balança pas de se transporter sur les lieux et d'affronter la présence du redoutable baron, pour lui enjoindre de relâcher sur-le-champ les deux détenus, sous peine d'excommunication. La fierté du baron tint ferme, et Mgr Vercellin fut obligé de déployer une énergie assez rare dans les annales valdôtaines. L'intrépide prélat, plaçant le devoir au-dessus de toute crainte humaine, n'hésita pas à frapper d'excommunication le baron et ses gens. Cette mesure vigoureuse produisit son effet. Après quelques résistances, Prosper de Challant fléchit devant son évêque. Il fit mieux, il joignit un détachement d'hommes aux soldats du bailli, afin de servir d'escorte à Mgr Vercellin, lorsque le prélat se rendit à Fénis pour installer le nouveau curé (1).

Après Humbert de Lostan, en 1630, les fonctions de vicaire-général et d'official furent remplies par Paul Dégioz de Valsavaranche, docteur *in utroque* et chanoine de la cathédrale. Bientôt après, en 1632, le chanoine Jean-Pantaléon Cérise, vicaire-général et official du diocèse, est délégué par le St-Siège pour la fulmination d'une bulle concernant la cure de Villeneuve. L'année suivante voit figurer comme grand vicaire et official Jean-Louis Des Bernards de la Thuille protonotaire apostolique, docteur en droit pon-

(1) *Archives de l'évêché.*

tifical et pénitencier de la cathédrale. C'est ce chanoine, qui fonda à la cathédrale, le 17 mars 1640, le bénéfice de patronage laïque, connu sous le nom de chapelle de St-Joseph et de St-Anselme. Mgr Vercellin intervint à l'acte de fondation comme chanoine capitulant. A la mort du prélat, Des Bernards fut nommé vicaire capitulaire du diocèse, et, durant la vacance du siège, qui dura six ans, il eut occasion d'accomplir plusieurs actes importants. C'est lui qui mit à exécution en 1654, par commission de Rome, la bulle de sécularisation du chapitre de St-Ours. La même année, il approuva les statuts capitulaires de cette insigne collégiale, et, en 1659, il prit possession de l'évêché d'Aoste par mandat de Mgr Bally. Ce vertueux et sage administrateur mourut vers l'an 1663.

A tous ces noms remarquables, ajoutons celui du chanoine Delatour, qui approuva, en 1642, en qualité de vicaire-général et d'official du diocèse, les statuts de la confrérie, dite du Carme, érigée canoniquement en la paroisse d'Arnad. Tels furent les personnages que Mgr Vercellin choisit pour ses coopérateurs dans l'administration pastorale. Puisse cette légère esquisse contribuer à sauver des noms si respectables d'un oubli qu'ils furent loin de mériter!

CHAPITRE SEPTIÈME

MGR VERCELLIN SEIGNEUR TEMPOREL DE COGNE. — SES VISITES PASTORALES.

Les anciens évêques d'Aoste avaient juridiction temporelle sur toute la vallée de Cogne. C'était une véritable seigneurie avec toutes les attributions portées par le droit. Un châtelain ou un vice-châtelain rendait la justice en leur nom. Cette autorité indépendante, nos évêques étaient jaloux de la conserver intacte, et, dès la première année de leur épiscopat, ils avaient coutume de se rendre dans leur comté pour en prendre possession et pour recevoir de leurs sujets temporels le serment de fidélité. Mgr Vercellin accomplit cette cérémonie le 16 octobre 1623, c'est-à-dire, un mois après son intronisation. Ce fut le notaire Jean-Nicolas Savin qui prit la parole en cette circonstance au nom des hommes de Cogne et qui présenta à l'évêque leurs hommages de soumission. Le 24 du même mois, le prélat donna quittance à la commune de Cogne de la somme de 300 florins —

270 fr. — dus pour les frais de son voyage à Rome. C'était une redevance fixe que l'évêque d'Aoste avait droit de prélever sur ses sujets « pour le premier voyage de l'allée et retour de Rome de Evesque et Seigneur, » comme porte l'acte de quittance.

Mgr Vercellin gouverna son comté avec une bonté toute paternelle. Car, pendant son épiscopat, nous ne voyons s'élever aucun différend entre les sujets et le seigneur. Il y a plus. En 1636, Mgr Vercellin donna des preuves manifestes de son désintéressement et de son affection aux habitants de Cogne. La commune se trouvait alors redevable de la somme de 300 ducats — 1055 fr. (1) — vers l'évêque, en suite de procès criminels qu'elle avait soutenus à Aoste et à Turin. Notre prélat, qui avait puissamment aidé les hommes de Cogne dans cette conjoncture, ne réclama rien pour son assistance personnelle et pour le remboursement de ses frais. Il poussa même la générosité jusqu'à leur faire la remise gratuite de 220 ducats — 759 fr; — et, quant au reste de la somme, il leur donna un temps suffisant pour le payement, à condition cependant qu'ils observeraient une convention passée en 1634 relativement à une nouvelle usine que l'évêque, à qui appartenait la mine de fer de Cogne, avait fait construire sur les lieux pour l'exploitation et la fonte du minerai. Les particuliers accueillirent avec reconnaissance cet acte de bienfaisance de leur seigneur, et promirent d'observer tout le contenu de la convention (2).

(1) Le ducaton valait 3 fr. et 45 c. de notre monnaie.

(2) Acte du 9 octobre 1636, Erasme Pascal notaire, et Pierre

Le 5 septembre 1639, Mgr Vercellin conclut une autre convention avec la commune de Cogné. Les conditions stipulées de part et d'autre montrent tout à la foi l'esprit de conciliation de notre évêque et son habileté à intéresser ses sujets à l'exploitation de sa minière, par le moyen de concessions très-avantageuses qu'il leur fit. Il fut convenu en substance : « 1° que les communiens de Cogné entre-
 « raient pour la moitié dans la fonte du minerai de
 « fer qu'on allait faire dans la nouvelle fabrique,
 « sous condition qu'ils eussent payé à Mgr 50 ducats — 172 fr. — par année pour leur part de minerai qu'ils devaient exploiter dans le filon de l'évêque. 2° Que les mêmes communiens payeraient
 « à la mense épiscopale 200 petits écus par année
 « pour le louage de la moitié de la fabrique. 3° Que
 « l'évêque ferait achever la fabrique, la meublerait,
 « la rendrait *capable* pour la fonte du minerai, et la
 « maintiendrait en bon état pendant tout le temps
 « de la fonte, sauf les cas d'incendie, d'inondation
 « et de ruine complète. 4° Que l'évêque concourrait
 « pour la moitié dans le prix du charbon. Cette fonte
 « devait commencer le 1^{er} mai 1640 (1). »

C'est ainsi que Mgr Vercellin, tout en maintenant sa domination comme seigneur temporel, qu'il ne pouvait consentir à amoindrir sans blesser sa conscience et porter atteinte aux droits de l'évêché, s'ef-

Marin, Octave Bernard chanoines de N.-D. d'Aoste, et Jacques Festa châtelain d'Aymavilles témoins. L'évêque était représenté par son vicaire-général Jean-Louis Des Bernards.

(1) *Archives de la cure de Cogné.*

forçait de peser le moins possible sur ses sujets, et leur procurait les ressources du travail et de l'industrie.

Mais ce que notre prélat tenait le plus à cœur, c'était d'inaugurer le ministère épiscopal par la visite générale de son diocèse, afin de prendre connaissance de l'état de son troupeau, moyen, en effet, sûr et facile de se mettre en contact avec son clergé et son peuple, et d'appliquer les remèdes propres à la situation. Aussi fut-il fidèle, pendant toute sa vie, à ce devoir essentiel de l'épiscopat, témoin M. de Tillier, qui assure que Mgr Vercellin avait soin « de faire des visites fréquentes de son diocèse et de ses ouailles (1). »

Sa première visite fut celle de l'église cathédrale; elle commença le 6 mars 1624 et dura plusieurs jours. L'on n'y remarque rien de saillant. Celle de l'église collégiale eut lieu le 21 mars; le procès-verbal constate qu'on s'y servait de livres liturgiques conformes au rit romain (2). Dans cette visite, Mgr Vercellin rencontra une résistance inattendue de la part du chanoine-sacristain Jacques-Antoine Besozzo. Comme il lui avait demandé les clefs pour ouvrir les reliquaires et vérifier l'authenticité des reliques que possédait l'église, il se les vit refuser sous prétexte qu'on ne pouvait les livrer sans une permission expresse du prieur commendataire M. Pierre-Gaspard Roncas. L'évêque ayant insisté et ordonné de les re-

(1) *Chronologie historique des évêques d'Aoste.*

(2) L'inauguration de la liturgie romaine eut lieu à la collégiale le jour de Noël 1608.

mettre sur le-champ sous peine d'excommunication, il fut finalement obéi (1).

Après la visite des églises de sa ville épiscopale, Mgr Vercellin entreprit ses tournées pastorales dans le diocèse. Nous le voyons à l'église de Montjovet, le 9 juin 1624, à celle d'Issogne, le 10, et ainsi successivement dans toutes les églises de la Basse-Val-lée. A ce sujet, il est bon de faire connaître une lettre écrite par son secrétaire Jean Parixl, à la date du 17 juin 1632. Parixl y donne avis, par ordre de l'évêque, de la prochaine visite pastorale aux curés des vallées de Champorcher, de la Valleise et de Challant, et leur enjoint de prévenir les syndics de leurs paroisses respectives « de se tenir prêts et « prompts pour la réception de Mgr, de faire enten- « dre à tous ceux qui ont charge d'enfants depuis « sept ans et sus, de les préparer au saint chrême « et à la confession d'ailleurs commandée, et de « faire fête solennelle ce jour, savoir le suivant de « ses arrivées. » Cette lettre trace en outre l'itiné- raire à suivre par l'évêque dans sa tournée. Il de- vait visiter une paroisse par jour, ce qui est assu- rément une preuve de l'infatigable diligence du pas- teur, aux yeux de tous ceux qui connaissent la dif- ficulté des lieux et qui songent à la tenue des rou- tes en ces temps.

Mgr Vercellin ne s'acquittait pas à la légère de ce devoir de la charge épiscopale; il y apportait toute la sollicitude que réclamait la gravité de la chose.

(1) *Archives de l'évêché.*

Voici l'ordre qu'il tenait à peu près invariablement dans toutes ses visites pastorales, comme le rapporte le P. Genand.

Arrivé sur le territoire de la paroisse qu'il devait visiter, Mgr recevait d'abord les hommages du clergé venu processionnellement à sa rencontre, puis, se remettant en marche, il se rendait directement à l'église. Là, son premier soin était d'adresser la parole, soit par lui-même, soit par un prêtre, à la foule réunie. Les confirmands entendaient les exhortations les plus touchantes pour se préparer dignement à la grande cérémonie du lendemain, tandis que les adultes étaient vivement engagés à s'approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, afin de recueillir le plus de fruit possible de la solennité occurrente. Cette première allocution faite, le prélat procédait immédiatement à la visite de l'église et de la sacristie : autels, vases sacrés, linges sacrés et autres objets du culte ; rien n'échappait à sa scrupuleuse vigilance ; il voulait tout voir, tout examiner, et ne se faisait grâce d'aucun détail. Les registres paroissiaux étaient visités. Les revenus soit les comptes de la fabrique et de la cure, étaient aussi contrôlés avec diligence. Enfin, un procès-verbal de l'état de chaque paroisse venait clore cet inventaire, avec imposition d'amendes pour les curés négligents (1).

Là ne se bornait pas le zèle du pieux prélat. Le lendemain recommençait une nouvelle besogne. Il

(1) Quelques paroisses conservent des actes de visite de Mgr Vercellin. On ne peut qu'y admirer l'ardeur et le bon goût du saint évêque pour l'embellissement et la décoration des églises.

allait à l'église de fort bonne heure, il célébrait la sainte messe, il conférait le sacrement de confirmation et donnait la communion à ceux qui s'étaient confessés. Toutes les visites de Mgr Vercellin portent ce cachet admirable de l'apostolat.

La conduite morale du curé local n'excitait pas moins la sollicitude du vigilant pasteur. Le prêtre exemplaire et exact observateur de ses devoirs recevait de la bouche de son évêque des paroles de félicitation et d'encouragement propres à stimuler sa vertu et à l'élever plus haut, tandis que le prêtre peu édifiant trouvait dans son supérieur un juge sévère, qui condamnait énergiquement ses actions, et n'épargnait ni réprimandes ni menaces pour le ramener dans la bonne voie, dût-il recourir aux remèdes extrêmes du droit.

Tel était Mgr Vercellin dans le cours de ses visites pastorales : supérieur éclairé, pasteur laborieux, juge équitable. Aussi les fruits de ses travaux étaient-ils immenses et de nature à le dédommager des fatigues accablantes de ces tournées. Plus d'un pécheur public fut converti, plus d'un ennemi se réconcilia, plus d'un différend fut terminé.

De retour à l'évêché, le zélé prélat ne se reposait pas dans une molle indifférence et dans une oisive sécurité. Pour assurer les effets salutaires de ses visites, il veillait incessamment sur les différentes parties du diocèse et tenait la main à l'exécution des mesures prises dans le cours de ses tournées pastorales. C'est ainsi qu'il travaillait de toutes ses forces à extirper le vice du cœur des fidèles, à y implanter la vertu et à faire fleurir partout les bonnes

mœurs. Son exemple était, du reste, une invitation bien puissante; puisque sa vie, comme nous l'avons dit, était un miroir sans tâche qui reflétait l'image des plus belles vertus.

CHAPITRE HUITIÈME

SYNODES DIOCÉSAINS ET DÉCRETS PLUS IMPORTANTS.

Un des moyens les plus efficaces pour maintenir dans sa pureté la discipline ecclésiastique et l'esprit de foi chrétienne est incontestablement la célébration fréquente des synodes diocésains, que l'on peut regarder comme le complément naturel des visites pastorales. C'est dans ces assemblées importantes que l'évêque, assisté du clergé inférieur, discute et sanctionne avec une attention pleine de tact et de ménagements les divers règlements appropriés aux besoins particuliers de chaque localité.

Mgr Vercellin ne pouvait ignorer l'utilité de ces réunions. Aussi, dès le second mois de son arrivée dans le diocèse, songea-t-il à tenir son premier synode diocésain. Cet empressement si louable se soutint constamment dans la suite : car nous voyons cinq synodes diocésains se succéder dans le cours de son épiscopat à des intervalles plus ou moins rapprochés; il en aura célébré vraisemblablement un plus grand

nombre; mais il ne nous conste positivement que de la tenue de cinq. Les actes de ces synodes nous ont été conservés intégralement. Le sage prélat y touche à tous les points essentiels de la discipline ecclésiastique et reproduit à l'avance l'ensemble de notre législation actuelle : obligation de prêcher, de catéchiser et de résider, administration des sacrements, cas réservés, collation des bénéfices, régularité cléricalle, observance des fêtes, célébration de l'office et de la messe, culte des saintes reliques, respect et décoration des églises, confréries et processions; tels sont les objets des principaux statuts que Mgr Vercellin publia dans ses synodes et qu'il corrobora de la sanction de peines spirituelles et d'amendes pécuniaires. De plus, pour ôter tout prétexte à l'ignorance et pour obtenir l'exécution pleine et entière de ces diverses ordonnances, il enjoignit aux curés de les promulguer régulièrement dans leurs églises respectives, de telle façon qu'à chaque dimanche désigné de l'année répondent la publication et l'explication d'un décret synodal.

Ce serait un travail superflu que de donner l'exposé et l'analyse des décrets assez nombreux que contiennent les actes des synodes diocésains tenus sous Mgr Vercellin. Qu'on nous permette toutefois de mentionner certains chapitres intéressants, qui montrent au grand jour la sollicitude pastorale de notre évêque. Ne devons-nous pas remarquer, par exemple, le décret dans lequel le prélat ordonne aux curés de prêcher non-seulement les jours de dimanche et de fête, mais aussi durant le carême trois fois par semaine; si le curé en est empêché, l'é-

vêque veut qu'il se fasse remplacer par un prédicateur dûment approuvé; cette ordonnance suffit à elle seule pour faire l'éloge du zèle de notre pasteur à l'endroit de l'instruction religieuse des fidèles. L'article, qui concerne la loi de la résidence, n'est pas moins digne d'attention : l'évêque défend aux curés et aux desservants de s'absenter de leurs paroisses, ne fût-ce que pour un jour, sans y laisser un vicaire capable et approuvé; s'ils veulent prolonger leur absence au-delà de ce temps, ils doivent se munir d'une permission particulière. L'Ordination des clercs excite aussi le zèle de notre pieux prélat. Les circonstances n'avaient pas encore permis l'érection canonique d'un séminaire diocésain. Mgr Vercellin ne s'en montra pas moins ferme au sujet des épreuves de la vocation à l'état ecclésiastique. Les aspirants aux saints ordres avaient l'obligation de servir dans l'église paroissiale à laquelle ils étaient attachés, et, s'ils résidaient en ville, ils devaient de plus assister aux leçons du chanoine théologal. Un mois avant l'ordination, leurs noms étaient publiquement affichés et ils devaient subir un examen d'idonéité devant l'évêque et les examinateurs synodaux. Le patrimoine clérical était fixé à trente écus de rente annuelle.

Dans l'article des cas réservés, nous trouvons une disposition qui prouve avec quelle rigueur l'on pratiquait, à cette époque, le jeûne commandé par l'Eglise. Mgr Vercellin met au nombre des cas réservés la faute de ceux qui useraient de laitage pendant le carême ou à un autre temps défendu. Toutefois, vu la disette de l'année, — 1624 —, il auto-

rise les curés à dispenser les fidèles qui se trouvaient dans la nécessité, toujours excepté les jours de vendredi et de samedi (1). Ce statut n'était que la confirmation de la loi générale de l'Eglise et des anciennes ordonnances diocésaines. De fait, on lit dans les registres de la paroisse de Saint-Jean vers l'an 1590, sous le curé Jean Synagetus, une supplique à l'évêque signée de dix-huit personnes, dont la plupart étaient des veuves nobles; dans cette requête, les suppliants demandent humblement la permission d'user de laitage pendant le carême et l'advent; elle est motivée sur leurs infirmités et sur leur âge avancé.

Le prélat ne tient pas moins à la communion pascalle; il recommande aux curés de procurer exactement l'accomplissement de ce précepte, et, après tout effort fait de leur part, de lui transmettre au plus tôt les noms des récalcitrants ou des retardataires. En outre, pour être parfaitement renseigné sur l'état du diocèse, il exige des curés un compte-rendu mensuel, où soit fidèlement décrit l'état de chaque paroisse.

L'attention du saint pasteur à éloigner de son troupeau tout ce qui pouvait porter atteinte à la foi et aux mœurs est admirable. Craignant avec raison les suites fâcheuses qu'amène souvent le séjour des étrangers dans le pays, il enjoint aux curés de veil-

(1) Il y eut à la paroisse de Valpelline cent quarante-huit chefs de famille, qui sollicitèrent cette permission le 16 avril 1624. A cette époque, Valpelline comprenait quatre paroisses.

ler soigneusement à ce que leurs paroissiens ne prennent pas des gens de service inconnus, et d'interdire aux étrangers toute cohabitation avec des personnes de sexe différent, à moins qu'il ne conste de leur légitime mariage.

Mais il est un point spécial sur lequel Mgr Vercellin insiste avec vigueur dans son premier synode. Il mérite d'être signalé, parce qu'il nous révèle toute l'énergie de son zèle dans la répression d'un mal invétéré que tous les évêques se sont appliqués à combattre. Il s'agit de la lecture des mauvais livres.

Le vénérable prélat commence par rappeler les Constitutions des Souverains-Pontifes qui défendent la lecture des ouvrages hérétiques, suspects d'hérésie, ou contraires à la piété catholique et aux bonnes mœurs ; puis, constatant la nécessité pour notre diocèse, si rapproché des pays hérétiques, d'observer exactement cette loi de l'Eglise, il ordonne rigoureusement aux ecclésiastiques comme aux laïques d'apporter et de consigner à l'évêché, dans le terme d'un mois, les livres dangereux qu'ils pourraient avoir. Ce n'est pas tout ; pour prévenir quelconque subterfuge, il statue qu'ils aient à dresser, dans le même espace de temps, un catalogue exact des ouvrages qu'ils ont chez eux, et de le lui remettre en mains propres ou à son vicaire-général, afin, dit-il, que chacun sache par notre autorité quels sont les ouvrages permis et quels sont les ouvrages défendus, en attendant que nous publiions un *index* pour l'utilité commune de notre diocèse. Le contrevenant est déclaré passible d'une forte amende. Enfin, pour procurer l'exécution immédiate de ce de-

cret si important, il enjoint aux curés d'en faire la lecture à leurs paroissiens, le dimanche suivant, d'en recommander l'observation et d'envoyer aussitôt à l'évêché le certificat de la promulgation faite (1).

Il est souvent question d'amendes dans les Constitutions synodales de Mgr Vercellin. Cette sorte de pénalité n'a rien qui doive nous surprendre, si l'on se place au véritable point de vue, où il faut envisager le droit coactif chrétien. L'Eglise, en vertu de son autorité souveraine et indépendante, peut infliger à ses enfants délinquants non-seulement des peines spirituelles, mais encore des peines corporelles et pécuniaires. Au surplus, ce pouvoir coercitif de l'Eglise faisait partie du droit public de l'époque, et, ce qui tranche toute difficulté, il avait été expressément reconnu et garanti aux évêques par le concile de Trente (2).

C'est ainsi que Mgr Vercellin consacrait les lumières de sa haute intelligence et la force de son caractère à réaliser la plus grande somme de bien possible au milieu de son troupeau. Tous, prêtres et fidèles, durent ressentir les heureuses influences de ses sages ordonnances. Il est vrai que plusieurs de ces statuts diocésains paraissent s'éloigner de nos habitudes modernes et portent l'empreinte d'une certaine sévérité. Mais il faut tenir compte du temps pour lequel ils étaient faits. On ne connaissait pas

(1) *Pièces justificatives*, n° III, à l'Appendice.

(2) Sess. 25, ch. III et IV. — Voyez Benoit XIV dans son ouvrage *De Syn. dioec.* l. X, ch. IX

encore, au dix-septième siècle, les tempéraments et les exigences de la société contemporaine; il n'y avait pas alors ce dépérissement des caractères, cet amollissement des âmes, bref, cet affaiblissement de la foi que l'on remarque douloureusement dans le siècle actuel. Voilà pourquoi Mgr Vercellin s'efforçait par ses Constitutions de maintenir l'esprit chrétien à un niveau supérieur, et en cela il mérite tous nos éloges. Au reste, le vénérable prélat ne publia les décrets synodaux qu'après avoir ouï les procureurs du clergé, et, sur leur avis, il voulut bien atténuer certaines prescriptions portant sur des points secondaires. Bel exemple de modération et de condescendance qui honore hautement la mémoire de ce digne pasteur!

CHAPITRE NEUVIÈME

MGR VERCELLIN ET LE S. SIÈGE. — ERREURS DE M. DE TILLIER.

L'examen des Constitutions synodales de Mgr Vercellin nous amène à constater les relations de notre évêque avec le Saint Siège. Tout prouve qu'elles furent des meilleures. Et d'abord le séjour prolongé qu'il fit à Rome dut le pénétrer de respect pour la Chaire Apostolique, centre d'unité, d'où découle toute juridiction épiscopale. Aussi le voyons-nous citer souvent, dans ses actes synodaux, les Constitutions pontificales et appuyer ses ordonnances sur les décisions apostoliques. Le sage prélat savait combien son autorité épiscopale recevait de lustre et gagnait de force en cherchant à rehausser celle du Saint-Siège. Entrons dans quelques détails.

La chapellenie érigée à Introd sous le titre de saint Michel et de sainte Catherine étant devenue va-

caute, Mgr Vercellin pourvut à la nomination du bénéficié en la personne de Maurice Sarriod, le 26 novembre 1625; mais il exigea préalablement de l'investi la profession de foi prescrite par Pie IV (1).

Sa vénération profonde pour tout ce qui émane de Rome n'éclate pas moins relativement au missel et au bréviaire romain. Au premier synode, Mgr Vercellin décréta, en vue de l'uniformité, que toutes les églises du diocèse suivissent le rit particulier d'Aoste, en faisant en même temps mention de la décision de la S. Congrégation des Rites (2) qui avait approuvé le rit d'Aoste, attendu qu'il satisfaisait à la condition exigée par saint Pie V touchant la prescription soit l'ancienneté de deux cents ans. De plus, comme des églises collégiales et exemptes étaient en possession du bréviaire romain, le vénérable prélat déclara formellement vouloir respecter leurs droits et leur laisser le libre usage du rit romain.

Quelques années après, en 1629, le bréviaire d'Aoste fut dénoncé à la S. Congrégation des Rites, comme fourmillant d'erreurs et de fautes, bien qu'approuvé par le Saint-Siège. La S. Congrégation manda à l'évêque de lui transmettre au plus tôt ce bréviaire avec l'original de l'approbation, afin de vérifier par elle-même la chose et de pourvoir comme

(1) L'imprimé renfermant cette formule de profession de foi porte la date de 1526, Aoste, chez l'imprimeur Marc de Rota.

(2) « S. Rituum Congregationis determinationi suffulti. » Cette décision se lit au commencement du bréviaire de l'église d'Aoste, et a été donnée le 30 août 1615, sur l'avis du cardinal rapporteur, le célèbre Bellarmin.

de droit (1). Quelles furent les suites de cette affaire? Le bréviaire d'Aoste était-il réellement fautif et censurable? ou bien la plainte portée à Rome était-elle dénuée de fondement? C'est ce que nous ignorons. Cet incident prouve, du moins, que la S. Congrégation des Rites jouissait d'une grande autorité dans le diocèse, et qu'elle était regardée comme le tribunal compétent pour décider les questions liturgiques.

Une autre preuve de l'attachement de notre évêque au Saint-Siège se voit dans le chapitre *De libris consignandis* du premier synode diocésain. Mgr Vercellin y rappelle la défense de lire et de retenir les livres condamnés par le Saint-Siège et mis à l'*Index*. Il y a plus, il ne se contenta pas de faire observer par les fidèles les décrets de la S. Congrégation de l'*Index*: en véritable pasteur, il donna l'exemple. En effet, pour se permettre à lui-même la lecture des livres prohibés, il sollicita de Rome la faculté requise, et les archives de l'évêché conservent encore le bref du pape Urbain VIII qui l'autorisa *ad hoc* ainsi que son vicaire-général. Dans ce bref, le Souverain-Pontife lui accorda aussi le pouvoir d'absoudre *in utroque foro* du crime de l'hérésie. C'est ainsi que Mgr Vercellin recourait au Saint-Siège pour tout ce qui dépassait la mesure de ses droits et professait une soumission parfaite vis-à-vis du Souverain-Pontife. Ajoutons qu'il fut un des évêques d'Aoste les plus exacts à envoyer la relation de l'état du diocèse à

(1) *Anal. Juris Pont.* livr. 53.

la S. Congrégation du Concile. Il conste qu'il satisfait à cette obligation les années 1627, 1629, 1635, 1640, 1646 et 1649.

Il ne sera pas inutile de traiter ici une question qui intéresse grandement l'histoire religieuse de notre pays. L'honneur de Mgr Vercellin, évêque d'Aoste, s'y trouve, au reste, impliqué. Il s'agit de la force légale des décrets du Concile de Trente. Que les canons dogmatiques du Concile aient été admis dès le principe dans le diocèse, que ses décrets disciplinaires soient aujourd'hui en pleine vigueur chez nous, ce sont deux faits aussi éclatants que le soleil, sur lesquels personne n'ose élever la moindre contestation. Mais que nos pères aient reconnu et observé les décrets disciplinaires du Concile de Trente, voilà un point historique que plus d'un écrivain valdôtain, nourri de préjugés gallicans, a cherché à obscurcir. M. de Tillier, dans son *Histoire du Duché d'Aoste*, ouvrage précieux, d'ailleurs, à tant d'égards, s'est fait l'écho de ces injustes préventions, et n'a pas craint d'affirmer que la discipline du Concile de Trente n'a point été reçue dans notre diocèse. Essayons de faire prompt justice de cette assertion gratuite et mensongère.

Les actes du Concile furent confirmés et publiés à Rome le 26 janvier 1564. A peine le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, eut-il reçu une copie de la bulle de confirmation, qu'il s'empressa de féliciter et de remercier le Pape de ce grand acte de restauration catholique ; en prince religieux, il promit obéissance pleine et entière aux décisions du Concile, et s'engagea à les faire publier et exécuter dans

toute l'étendue de ses Etats. De fait, par une ordonnance du 27 mars 1564, Mgr Bobba promulgua à Aoste les décrets du Concile de Trente, et enjoignit en même temps à tous les curés de se procurer un exemplaire du recueil des actes du Concile. L'ordonnance épiscopale ne resta pas une lettre morte : dans tout le cours de son épiscopat, l'éminent prélat veilla soigneusement à l'exacte observance des règlements disciplinaires tracés par l'auguste assemblée œcuménique. Et pouvait-il en être autrement, alors que nous voyons le savant évêque prendre une part si active aux travaux du Concile, et recevoir, pour prix de ses éclatants services, les honneurs de la pourpre romaine ?

Mais qu'est-il besoin de nous écarter de notre sujet pour prouver que le Concile de Trente a été de tout temps reçu et admis chez nous, dans sa partie même disciplinaire ? Les actes et faits de Mgr Vercellin suffisent à démontrer victorieusement cette thèse. Et d'abord ne parcourût-on que rapidement les Constitutions synodales de notre évêque, l'on serait parfaitement édifié à ce sujet. L'on y voit Mgr Vercellin prendre pour base des statuts diocésains les décrets disciplinaires du Concile, et les citer presque à chaque page, afin de donner une plus grande force à ses règlements particuliers. Dès le premier synode convoqué en novembre 1623, il motive sa tenue sur les prescriptions du Concile de Trente, lequel ordonne la célébration annuelle des synodes diocésains. A l'endroit de la sainteté des clercs, il exige, conformément au Concile, qu'ils portent constamment la tonsure et l'habit ecclésiastique. S'agit-il de la cël-

lation des bénéfices? il veut, de par le même Concile, que le bénéficiaire ne soit institué qu'après l'approbation de l'évêque. Que signifient toutes ces citations conciliaires que nous pourrions multiplier? elles impliquent évidemment la réception et l'admission du Concile de Trente dans l'ensemble de sa discipline, laquelle aurait été pratiquée chez nous dès les siècles passés. A coup sûr, un législateur sensé ne tente pas d'invoquer une autorité récusable. Si donc Mgr Vercellin allègue à l'appui de ses ordonnances les règlements disciplinaires du Concile de Trente, la raison palpable en est qu'ils étaient reconnus comme ayant force de loi dans notre diocèse.

Les actes de l'administration pastorale de notre évêque se trouvent en parfaite harmonie avec ses Constitutions synodales. Ainsi, par exemple, les formules de dispense relativement aux bans de mariage supposent indubitablement que l'empêchement de clandestinité, nouvellement établi par le Concile de Trente, obligeait dans tout le diocèse : car les mots *servata forma sacrosancti Concilii Tridentini*, ou ceux-ci : *in facie sanctæ matris Ecclesiæ* y reviennent toujours.

En présence de ces preuves irréfragables, il est clair, que le Concile de Trente a été, de tout temps, reçu chez nous, voire dans sa partie disciplinaire. Les actes et faits de Mgr Vercellin offrent sur ce point des éléments abondants de solution. En conséquence, M. de Tillier est mal venu à méconnaître une vérité historique aussi capitale et d'une portée aussi pratique. Attribuerons-nous son procédé à la

mauvaise foi? Non. M. de Tillier est un écrivain recommandable à plus d'un titre, et il ne paraît nullement animé d'un esprit d'opposition systématique à l'Eglise. Nous préférons mettre cette erreur sur le compte d'une légèreté imprudente en fait de religion, et voir dans ses opinions l'influence des idées gallicanes, qui ont déteint sur certaines parties de son histoire.

Quant aux faits que l'historien valdôtain allègue comme contraires au Concile de Trente et desquels il prétend étayer ses assertions, nous répondons brièvement qu'ils sont tous basés sur un faux supposé, et partant qu'ils ne prouvent rien. Un rapide aperçu suffira pour expliquer notre pensée. D'abord, M. de Tillier suppose que l'appel aux métropolitains ait été supprimé par le Concile de Trente : c'est une grossière bévue ; la pratique quotidienne de l'Eglise donne un démenti à cette opinion. En second lieu, notre antagoniste rejette la discipline du Concile de Trente, parce qu'il aurait condamné l'appel aux magistrats séculiers en cas d'abus. Ce recours au pouvoir laïque dans les causes ecclésiastiques est hautement condamnable et a été effectivement condamné par mainte Constitution des Papes ; mais c'est faux que le Concile ait fait une mention spéciale des appels comme d'abus ; il s'est borné à confirmer les Constitutions relatives à la liberté et à l'immunité ecclésiastiques (1). — En troisième lieu, le Concile de Trente, au dire de M. de Tillier, « aurait soumis les

(1) Sess. XXV. c. 20 de ref. morum.

bénéfices aux décimes et aux portions congrues. » Autre inexactitude. Le Concile n'a rien innové en cette matière; il a simplement recommandé le paiement exact des dîmes, telles qu'elles se trouvaient établies dans les différentes contrées (1). — En quatrième lieu, en admettant les décisions du Concile, continue notre historien, « les biens patrimoniaux des ecclésiastiques seraient soustraits aux charges ordinaires et extraordinaires. » Même méprise : le Concile n'a rien statué de particulier à cet égard, il a laissé subsister le droit commun avec ses modifications locales. — Enfin, ajoute le même écrivain, « à la mort des ecclésiastiques, la Chambre apostolique se rendrait maîtresse de leurs effets temporels. » Même réponse : le Concile ne dit mot de la Chambre apostolique ni du droit des Dépouilles.

On le voit, l'imagination de M. de Tillier aime à se jouer dans le champ des hypothèses. Il se prend à accumuler faits sur faits à la charge du Concile de Trente et à le rendre responsable de toutes sortes de décrets disciplinaires, pour être en droit de conclure qu'il n'est pas reconnu dans le diocèse, vu que ces décrets n'y sont pas observés. C'est là une conduite déloyale, qui ruine d'un coup la cause qu'on veut soutenir. Les diverses dispositions canoniques, que mentionne M. de Tillier, n'ont pas été sanctionnées par le Concile de Trente, mais par les Papes dans leurs Constitutions générales. Elles sont donc

(1) Sess. XXV. c. 12 de ref. morum.

(2) Sess. XXV. c. 20 de ref. morum.

hors du débat, et s'attacher à les combattre, c'est se créer des adversaires fantastiques, sans aucune chance de succès. Ajoutons que plusieurs des règlements de discipline signalés par notre historien n'auront pas trouvé leur application chez nous, soit à raison d'une coutume contraire légitimement prescrite, soit à raison de privilèges accordés par le Saint-Siège. Mais toujours est-il inexact d'affirmer que le diocèse d'Aoste, se retranchant derrière certains faits et certaines coutumes, ait repoussé la discipline établie par le Concile de Trente.

CHAPITRE DIXIÈME

MGR VERCELLIN ET SON CHAPITRE. — SA DÉVOTION A SAINT-GRAT. — FAITS MIRACULEUX.

Notre évêque savait allier dans une mesure rare la force à la douceur. Tout en étant inflexible dans la ligne du devoir, il était admirable de bonté, de prévenance et de générosité dans ses rapports sociaux. Le chapitre de sa cathédrale eut à éprouver les effets de cet heureux tempérament de caractère.

Après avoir fait la visite de l'église cathédrale, il entreprit, le 22 avril 1627, celle de son chapitre, conformément aux saints canons. L'acte authentique de cette visite nous a été conservé (1) : c'est un titre intéressant qui nous révèle les détails intimes dans lesquels entraient le vigilant pasteur en tout ce qui a trait à la régularité sacerdotale. Age, filiation, état de santé de chaque chanoine, date de

(1) *Archives de l'évêché.*

réception des saints ordres et de la mise en possession des divers canonicats, appréciation des talents, emploi du temps, nature des fonctions des chanoines, tout est verbalisé avec soin dans cet état du personnel du chapitre. Le zélé prélat exigea l'inventaire des rentes et de la bibliothèque de chacun d'entre eux, et alla jusqu'à noter leur assiduité aux saints offices, leur aptitude pour le chant, leur logement, le nom de leurs domestiques, celui de leurs confesseurs, le nombre de fois qu'ils célébraient la sainte messe et qu'ils se confessaient dans un temps donné. Ce qu'il y a de singulièrement édifiant, c'est que les chanoines de ce temps portaient religieusement le costume ecclésiastique, et qu'ils s'approchaient, la plupart, plusieurs fois par semaine, du tribunal de la pénitence.

Après s'être acquitté de ses devoirs comme pasteur, Mgr Vercellin se montra un père plein de tendresse et d'attention. A cette époque, les chanoines de la cathédrale, comme leurs frères utérins de Saint-Ours, portaient pour habit de chœur un surplis en été et un camail d'étoffe noire en hiver. Notre évêque, tenant à rehausser le décor de son chapitre, lui obtint du Saint-Siège le privilège de la grande cappe, *cappa magna*, semblable à celle des chanoines de Saint-Pierre à Rome (1). Ces insignes canoniques sont encore en usage aujourd'hui.

Ce fut à cette occasion que les chanoines de la collégiale de Saint-Ours adressèrent une supplique

(1) Besson, l. c.

au prélat tendant à avoir l'uniformité de l'habit choral en hiver comme en été. Ils demandèrent la suppression du camail noir et l'usage du surplis pendant toute l'année, vu la modicité de leurs revenus et le prix élevé de l'étoffe. L'évêque leur concéda cette faveur par lettres du 8 octobre 1630.

Dans tout le cours de son épiscopat, Mgr Vercellin vécut en parfaite harmonie avec son chapitre. Nous nous dispensons d'entrer dans les détails relatifs aux provisions qu'il fit de concert avec les chanoines touchant l'union des bénéfices érigés en la cathédrale. Mentionnons, en passant, l'union de la chapelle de saint Théodule, par décret du 5 mai 1629. Dans ce décret, l'évêque fixa à six setiers de seigle et à six setiers de vin le salaire de chacun des deux clercs servants de messes, outre les dates, les réfectoires et une chambre dans la maison des cloîtres : le surplus des revenus de cette chapelle fut affecté à l'entretien du « confesseur des prêtres et directeur des messes. » Le 23 septembre même année, le vénérable prélat donna son approbation à l'érection de la chapelle de saint-Charles fondée à la cathédrale par le chanoine Jean Pascal, curé pour lors de Saint-Jean, ainsi qu'à l'union de cette chapelle à celle de saint-Michel. Mentionnons aussi une ordonnance du 18 juillet 1626, laquelle porte l'obligation de célébrer la messe capitulaire avec diacre et sous-diacre. Précédemment, c'est-à-dire en 1625, il avait dressé, d'accord avec le chapitre, un règlement des plus sages pour la célébration des messes quotidiennes (1).

(1) *Archives de l'évêché.*

Enfin, il enrichit la cathédrale de vases sacrés et de quantité d'ornements précieux (1).

Si notre digne pasteur s'attachait d'une manière si étroite à son église, il ne pouvait manquer de faire profession de piété envers saint-Grat, son illustre prédécesseur. Tous les évêques qui se sont assis sur le siège de saint-Grat se sont plus à l'entourer d'un culte particulier (2). Dès les premières années de son épiscopat, Mgr Vercellin sut apprécier cette belle dévotion. De fait, une lettre de son vicaire-général Avogrado, à la date du 9 juillet 1625, nous apprend que notre prélat s'était retiré une quinzaine de jours à l'Ermitage de Saint-Grat. En homme de Dieu et à l'instar de tous les saints évêques, il aimait à aller retremper son âme dans les pieux loisirs de la solitude, sachant que c'est la retraite qui prédispose le mieux à la vie d'action.

Dans le cours de son glorieux épiscopat, Mgr Vercellin eut la consolation de voir fleurir et s'accroître de plus en plus le culte de notre saint patron. La magnifique chapelle de Saint-Grat, l'ornement de notre cathédrale, date de son temps. Ce monument religieux est dû à la piété de noble Pierre-Philibert Roncas, marquis de Caselle, baron de Châtel-Argent, seigneur de Saint-Pierre, de Sarre, de Corléans, conseiller d'Introd, conseiller d'Etat et président des finances. Cet illustre personnage, désirant payer à la

(1) Fileppi, l. c.

(2) Louis Martini répandit à Nice, sa patrie, la dévotion à saint-Grat. On compte dans cet ancien comté neuf chapelles dédiées à notre saint.

mémoire de saint-Grat un tribut d'hommages digne de la splendeur de sa maison, fit bâtir et décorer à ses frais la chapelle dédiée à notre puissant protecteur, et lui assigna une riche dotation. Du consentement du chapitre, il y érigea même le tombeau de sa famille, et y établit deux recteurs avec obligation d'y célébrer à l'alternative la messe à l'intention du fondateur (1).

Afin de favoriser les élans de la piété des fidèles envers saint-Grat, Mgr Vercellin permit volontiers de transporter ses précieuses reliques dans les paroisses affligées de quelque calamité, quand elles en faisaient la demande. A cet effet, il publia, en 1635, une ordonnance réglant le cérémonial à observer en cette circonstance. Plusieurs faits réellement prodigieux signalèrent l'apparition des saintes reliques. En voici un que nous avons tout lieu de croire authentique. Laissons la parole au chroniqueur anonyme, qui le rapporte :

« L'année 1644, la corruption de l'air, au commencement du printemps, engendra une si grande
 « quantité de hannetons et d'autres petits animaux
 « appelés *baravots*, qu'ils gâtaient généralement les
 « arbres et les vignes, dont ils rongeaient et mangeaient les bourgeons. Toutes les paroisses de la
 « cité en haut recoururent à saint Grat, et le chapitre leur accorda que le chef dudit saint serait
 « porté en procession jusqu'en Valdigne par six chanoines députés avec d'autres prêtres; ce qui fut

(1) *Acte de fondation*, 11 juin 1644, Figerod not.

« exécuté avec non moins de dévotion que de promptitude. On faisait une pause ou station en passant dans toutes les églises des paroisses où l'on reposait le saint chef pour donner au peuple la commodité de le voir et de l'honorer. Chose admirable ! par toutes les paroisses où l'on porta le saint chef, à mesure qu'il passait, tous ces animaux tombaient morts en terre véritablement avec grande admiration de tous ceux qui l'accompagnaient, et le peuple fut délivré de ce fléau ; et, nonobstant le dégât déjà fait, on eut cette année-là une bonne récolte. Car le saint, faisant mourir tous ces animaux, impétra une bénédiction toute particulière à la terre qui fut honorée de la présence de ses saintes reliques. »

Un phénomène non moins frappant se produisit en 1645 : il nous est garanti par un chanoine de la cathédrale, témoin oculaire du fait, lequel nous en a laissé par écrit le récit édifiant, que nous abrégeons.

Une sécheresse extraordinaire désolait cette année-là toute la vallée. Depuis quatre mois, le ciel refusait ses eaux bienfaisantes, la terre entr'ouverte et calcinée semblait frappée de stérilité ; tout espoir de récolte était anéanti. Mais la foi chrétienne sait trouver des ressources supérieures. Les populations recoururent à leur intercesseur ordinaire dans les afflictions. La confrérie de Sainte-Croix, interprète des vœux publics, sollicita du chapitre de la cathédrale une procession solennelle à l'Ermitage de Saint-Grat. La pieuse demande fut accueillie favorablement et six chanoines furent députés pour porter alternativement le vénérable Chef. La procession s'organisa le

jeudi après la Pentecôte. Trente-deux paroisses du diocèse y intervinrent assistées d'un nombreux clergé, et toute cette masse imposante gravit dévotement la colline de l'Ermitage. Arrivés à la chapelle, les fidèles pensèrent avant tout à purifier leur conscience et à satisfaire leur piété. « Tous les prêtres, rap-
« porte le chroniqueur anonyme, célébrèrent la messe
« qui dans la chapelle de l'Ermitage, qui dehors sur
« des autels fort bien agencés et dressés à cet ef-
« fet; pendant ce temps, les confesseurs ne se re-
« posèrent point : car presque tout le peuple se con-
« fessa et communia. Mgr Vercellin, pour lors notre
« évêque, qui était infatigable dans les exercices de
« piété, voulut s'y trouver et y chanta la grande
« messe, au milieu de laquelle il y eut une prédi-
« cation. » La messe finie, la foule se dispersa et s'assit sur l'herbe pour prendre sa réfection.

Rien cependant n'annonçait un changement de température. Le ciel était serein et un vent contraire à la pluie soufflait avec violence. Le peuple ne perdit pas confiance. Il se remit en prières. On apporta à l'évêque de l'eau puisée dans la fontaine de saint Grat pour la lui faire bénir. Elle n'a pas besoin d'être bénite, répondit-il avec l'accent d'une foi vive. Il la bénit toutefois devant la chapelle et en fit distribuer à tous les fidèles, tandis qu'on donnait à baiser le saint Chef. « Et voilà, continue le chroniqueur dans
« son langage naïf, tout d'un coup une agréable
« pluie autant douce que soudaine qui ne donna pas
« le loisir à l'évêque et à ses assistants de rentrer
« dans l'Ermitage sans être mouillés. Il n'y eut per-
« sonne dans la compagnie qui ne reconnut cet ef-

« fet pour miraculeux, tout le monde étant grande-
« ment ému et touché d'une grâce si sensible que
« Dieu nous accordait par les mérites de saint Grat,
« auquel Dieu a donné les clefs comme à un autre
« Elie pour ouvrir et fermer le ciel quand il lui
« plaît. Et nonobstant que la saison fut avancée et
« la terre sèche et stérile, après avoir été arrosée
« par le saint, elle nous donna une très-ample ré-
« colte, qui nous confirma bien dans l'estime du
« grand crédit qu'il a dans le ciel. »

Un fait également merveilleux rapporté par le même chanoine eut lieu quelques jours après cette procession générale. Une multitude de taupes et d'insectes nuisibles ravageait le verger et le jardin du chanoine Brunet, curé de Saint-Laurent d'Aoste. Ce pieux ecclésiastique eut la bonne idée d'implorer la protection de saint Grat. Prenant de l'eau bénite précédemment à l'Ermitage par Mgr Vercellin, il aspergea son enclos, en récitant les hymnes du saint. A l'instant les insectes périrent comme foudroyés en sa présence ou s'enfuirent épouvantés. « Je me trouvai
« présent, ajoute le chroniqueur, quand il vint en faire
« le récit à l'évêque, accompagné d'autres ecclésiasti-
« ques qui servaient de témoins et qui voulaient même
« en faire une déposition publique. »

Bien d'autres effets prodigieux de la dévotion à saint Grat signalèrent l'épiscopat de Mgr Vercellin. Ce que nous avons dit suffit pour l'édification des fidèles. Voyons maintenant en détail ce que le zélé pasteur fit dans l'administration du diocèse.

CHAPITRE ONZIÈME

CRÉATION DE PAROISSES. — FONDATION DE LA CHAPELLE
DE CÉRÉ. — INSTITUTION DE CONFRÉRIES. — JUBILÉ.

Il ne fut pas malaisé à Mgr Vercellin de constater dans ses tournées pastorales qu'en certaines localités le peuple ne pouvait guère se rendre à l'église paroissiale à cause de l'éloignement des hameaux et des difficultés des chemins, et qu'il croupissait en suite de ce fâcheux état dans l'ignorance et dans l'abandon spirituel. Pour faciliter les rapports indispensables entre curés et fidèles, le vénérable évêque érigea, selon les besoins locaux, plusieurs paroisses, d'abord celle de Pontbozet qu'il démembra de la paroisse de Champorcher par acte du 13 mars 1625, Barthélemy Battiani notaire, puis la paroisse de Bio-naz qu'il détacha de celle de Valpelline le 1^{er} janvier 1641, enfin la paroisse de Rhêmes Notre-Dame distraite de celle de Saint-Georges, par acte du 1^{er} juin 1650, Erasme Pascaz notaire. Il conste aussi

qu'il consacra les églises paroissiales de St-Laurent d'Aoste le 30 mars 1642 (1), de Cogne le 1^{er} juin 1642 et de Charvensod le 6 octobre 1645. Ces trois églises avaient été bâties par le zèle des curés respectifs Pierre Brunet, Pantaléon Guichardaz et Jean Comé. C'est encore notre prélat qui consacra l'église de Sarre le 11 juillet 1645 et l'église de Gressan le 22 octobre suivant (2).

Nous nous dispensons d'énumérer les chapelles qui furent construites en grand nombre sous l'épiscopat de Mgr Vercellin. Toutefois, la fondation de celle de Céré à Valgrisenche fut déterminée par des circonstances si singulières qu'elle mérite une mention historique (3).

Le hameau de Céré était dépourvu de chapelle. Les habitants désiraient vivement en posséder une, et ne cessaient de s'entretenir, les jours de dimanche, dans ces pieux sentiments. Mais les ressources leur faisaient complètement défaut. Il était réservé à la famille des époux Sulpice et Catherine Moret de

(1) Le petit clocher, qui surmonte cette église aujourd'hui transformée en simple chapelle, a une cloche qui date du temps de Mgr Vercellin; elle porte cette inscription commémorative : *a. Pont. J.-B. Vercellin. Brunet. Introd. Can. Cur. N. P. A. Martini Sind. N. Sulp. Derriard. L. Tenent. Commu-Burgen. Parr. S. Laur. Cimba. Fe. Et Eccle. A. Fundam. Erexit. Ad Maiorem Dei Gloriam. 1641.*

(2) *Archives de l'évêché.*

(3) Le récit de cette fondation a été écrit à la fin du 17^e siècle par le curé de Valgrisenche Grat Emmanuël Moret, neveu du fondateur.

réaliser ces desirs. Un jour de l'année 1627, vers minuit, tandis que la famille Moret était livrée à un sommeil profond, voilà qu'elle est réveillée en sursaut par les cris : *au feu ! au feu !* Quelle fut la frayeur de ces villageois en voyant leur maison la proie des flammes ! Ils ne pensaient qu'à se sauver lorsque la bonne mère Catherine, dans un élan de foi, s'écria : mes enfants, il n'y a que Dieu avec Ste-Barbe qui puisse éteindre ce feu ; promettez donc à Dieu, s'il vous donne la vie et la force, de lui bâtir une chapelle. Nous le promettons, répondit, les larmes aux yeux, François, un des fils. A peine eut-on jeté un peu d'eau sur ce vaste brasier qu'il s'éteignit subitement, et, ce qu'il y a de plus merveilleux, il ne parut ensuite aucune trace de l'incendie qui, un instant auparavant, avait envahi toutes les parties de la maison ; le feu même du foyer se trouva comme de coutume recouvert de ses cendres. A ce phénomène extraordinaire, la joie de ces braves gens fut extrême. Dans leurs transports de reconnaissance, ils s'empressèrent de renouveler la promesse qu'ils avaient faite à Dieu et à Ste-Barbe, se voyant si miraculeusement sauvés.

Cependant on ne put aussitôt mettre la main à l'œuvre. Les années 1628, 1629 et 1630 furent une époque calamiteuse pour tout le duché, comme nous le dirons bientôt. En 1631, François Moret, ayant été nommé curé de Valgrisenche, songea sérieusement à accomplir le vœu de sa famille. Mais se présentait une grave difficulté. Il ne possédait dans le hameau de Céré aucun terrain propre à la construction projetée, et les propriétaires de l'endroit, bien que dé-

sireux d'avoir une chapelle, n'étaient pas disposés à céder l'emplacement convenable. Quelques années encore s'écoulèrent jusqu'à ce que Dieu, qui est le maître des cœurs, inspira à Philibert Grillon, citoyen d'Aoste et originaire de Valgrisenche, la pieuse pensée d'offrir sa propriété pour le but désiré. Enfin, le curé Moret eut la consolation de voir achever la chapelle de Céré en 1641 et de la dédier à sainte Barbe.

Non content de doter son diocèse d'églises paroissiales et de chapelles, Mgr Vercellin lui procura aussi l'institution de quelques confréries. Il n'ignorait pas que ces associations religieuses, étant sagement dirigées, sont un puissant moyen de régénération spirituelle et un gage de persévérance. L'institution de la confrérie du St-Sacrement de l'Autel, qui se trouve aujourd'hui établie dans toutes les paroisses du diocèse, remonte à notre saint évêque. C'est lui qui fit connaître et qui propagea cette belle dévotion, accueillie avec empressement des fidèles (1). Il l'érigea canoniquement à Chatillon le 6 octobre 1626, à Lilianes le 26 mars 1640, à Morgex le 17 mars 1642, à la Salle le 4 mai 1643, etc. (2). Les lettres-patentes d'érection et les statuts particuliers sont conçus en termes expressifs et montrent le désir ardent qu'avait le pieux prélat de voir cette confrérie s'introduire dans toutes les paroisses *pour la gloire de*

(1) On trouve cependant cette confrérie existante à S. Laurent d'Aoste l'an 1393.

(2) *Archives de la chancellerie.*

Dieu, l'édification du prochain et le salut des âmes. La procession, qui se pratique le troisième dimanche de chaque mois en l'honneur du St-Sacrement, date de ce temps. Comme complément de cette dévotion, Mgr Vercellin recommanda les exercices des Quarante Heures, dans le but de détourner les fidèles des divertissements du carnaval (1).

L'institution de la confrérie du St-Rosaire dans le diocèse se rattache à son prédécesseur immédiat, Mgr Martini. Mais elle doit son extension féconde à notre zélé pasteur. Il l'érigea, entre autres paroisses, à Valgrisenche le 16 septembre 1625, à Fontainemore le 16 avril 1626, à Pontbozet le 7 février 1627, à Pré St-Didier le 10 juin 1642, etc. Les RR. PP. capucins et surtout le célèbre prédicateur P. Chérubin du Bourg St-Maurice furent les auxiliaires dont il se servit dans l'établissement de ces deux confréries (2).

L'année 1645 fournit à Mgr Vercellin une nouvelle occasion de déployer son zèle. Le pape Innocent X ayant octroyé la grâce du jubilé au monde chrétien, notre vénérable prélat en donna connaissance par une circulaire adressée au clergé le 4 février, exhortant les fidèles à profiter des trésors spirituels de l'Eglise. Entre autres dispositions spéciales pour sa ville épiscopale, nous remarquons qu'il désigna à la visite des pieux habitants la cathédrale, la collégiale et l'église de S. François, et qu'il prescrivit une procession solennelle, à laquelle il vou-

(1) P. Genand, l. c.

(2) Archives de la chancellerie.

lut assister lui-même avec le clergé séculier et régulier (1).

Mais une épreuve formidable éleva jusqu'à l'héroïsme la vertu de Mgr Vercellin : ce fut la peste de 1630.

(1) *Archives de la chancellerie.*

CHAPITRE DOUZIÈME

PESTE EN 1630 PRÉCÉDÉE DE LA FAMINE ET CHARITÉ DE MGR VERCELLIN.

A divers temps, notamment en 1522 et en 1585, le terrible fléau de la peste est venu s'abattre sur le pays d'Aoste. Mais l'époque la plus funeste et qui a imprimé une trace lugubre dans les annales valdôtaines a été celle de 1629 à 1632. Durant une période de trois années, soixante-dix mille victimes environ furent moissonnées par la contagion, ce qui forme les deux tiers de la population, dont se composait alors le Duché (1).

Déjà depuis plusieurs années, notre vallée était en proie à une profonde misère. La guerre, bien qu'elle n'eût pas notre territoire pour théâtre de ses opérations, n'en avait pas moins enlevé à la culture des

terres un nombre considérable d'hommes. Ce fut précisément en 1650 que le prince Thomas, souche de la branche de Carignan, fit élever à la Thuile des retranchements dont les vestiges portent encore son nom, afin d'opposer une résistance plus efficace aux invasions des armées françaises. Cette même année, un détachement piémontais de 1200 hommes, revenant de Savoie, campa plusieurs semaines à Valgrisenche (1). Faute de bras valides, le sol restait improductif et frappé de stérilité. De là, la disette, et bientôt la famine. D'après la chronique contemporaine, en 1628, le blé se payait douze à treize livres la quartaine — décalitre, — et en 1629, le sel coûtait jusqu'à deux livres la livre — 38 décagrammes (2). — Mgr Vercellin montra encore ici sa prévoyance et sa sollicitude paternelle à l'égard de ses sujets fidèles de Cogne; il fit faire, le 17 décembre 1628, une visite dans chaque famille de sa seigneurie, pour s'assurer de la quantité suffisante d'approvisionnements en grains, en pains et en farines. Ces sages précautions ne furent pas prises partout. Aussi grand nombre de personnes moururent de faim, les survivants trainèrent une misérable existence, menant une vie sauvage, et disputant aux animaux l'herbe des champs (3). A tous ces malheurs la peste vint mettre le comble comme conséquence naturelle.

Après avoir sévi en Piémont et en Savoie, le fléau

(1) Note de Morel, curé de Valgrisenche.

(2) Mémoire de François Castel cité par M. l'abbé Duc Etienne dans son *Histoire de Gressoney*.

(3) Note de Morel.

fit son apparition dans la vallée d'Aoste dès l'année 1629. L'on avait cru prendre, en 1628, des mesures administratives pour l'écarter, en défendant, sous peine de la vie et de la confiscation des biens, de communiquer avec les contrées infectées, et l'on avait désigné comme telles en particulier, la Provence, le Lyonnais, les cantons du Vallais et de Vaud, etc. (1). Ce cordon sanitaire n'eut aucun effet. L'épidémie éclata avec une violence inouïe dans le duché, surtout durant les mois de juin, juillet et août 1630.

Ce serait une curieuse statistique à établir que celle des décès survenus dans le diocèse pendant la peste. Malheureusement, presque aucune paroisse ne possède les registres de cette époque mémorable. Ils ne commencent que plus tard, ou, s'ils remontent plus haut, ils cessent tout-à-coup en 1630, au plus fort de l'épidémie, pour continuer bientôt après; probablement, c'est le décès même du curé local qui les a interrompus, ou bien le nombre des victimes a tellement augmenté que le curé, absorbé par les soins d'un ministère extraordinaire, n'a pu en enregistrer les noms. Toutefois, il nous a été donné de recueillir quelques chiffres qui témoignent de l'étendue des ravages que la peste a faits les années 1630 et 1631 sur tous les points du diocèse.

A Arvier, il périt, en 1630, au moins 365 personnes, savoir 22 en mai, 71 en juin, 110 en juillet,

(1) *Notice sur la peste de 1630* par Mgr Billiet, archevêque de Chambéry.

98 en août, 31 en septembre, 33 en octobre ; à partir de ce mois, les décès ne sont plus enregistrés.

Les registres paroissiaux de Chesalet font mention de 29 décès arrivés depuis le 16 janvier 1630 jusqu'au 30 juillet suivant ; dès ce jour, il y a lacune dans les actes.

A Cogné, d'après un mémoire de Boniface Prince écrit vers l'an 1703, le mal emporta 721 personnes adultes, sans compter les enfants, depuis le mois de mai jusqu'en octobre 1630, où il cessa. Par une sorte de compensation, on y célébra, l'année suivante, 41 mariages.

A Courmayeur, un ancien registre mortuaire accuse le chiffre de 560 victimes moissonnées du 15 juin 1630 à la St-André de la même année : 128 périrent au chef-lieu, 41 au hameau du Pucey, 77 à la Saxe, 86 aux deux Villairs, 147 à Dollone, 94 à Entrèves et 17 au Larzey.

A Doués, une inscription gravée sur le bénitier de l'église rapporte qu'il succomba dans cette paroisse 400 personnes depuis le 4 mai 1630 jusqu'au 20 février 1631. La tradition locale ajoute qu'il ne survécut à ce désastre que deux couples.

A Gressoney, il n'y eut qu'une seule maison préservée, celle de Valle (1).

A la Salle, dans l'intérieur de l'église, au-dessus du chapiteau des deux pilastres du chœur, on voit un cadre à fond bleu sur lequel se détachent en relief sept têtes d'anges, séparées par cette date : 1630.

(1) *Mémoire de François Castel*, l. c.

Ces deux tableaux symboliques nous apprennent que la peste réduisit le nombre des habitants du bourg à sept couples (1). Il résulte d'ailleurs qu'il périt dans la paroisse 1400 personnes.

A Pré-St-Didier, l'épidémie enleva 12 personnes du 2 mars 1630 au 25 mai suivant, ainsi qu'il conste des actes de décès, qui, dès ce jour, sont complètement défaut.

A Valgrisenche, il mourut de la peste 300 adultes; le quartier du Fornet en fut providentiellement préservé (2).

Le fléau ne sévit pas avec moins d'intensité dans la cité d'Aoste. Au témoignage d'un contemporain, il n'y eut que 10 ou 12 familles non atteintes (3).

La noblesse valdôtaine ne fut pas épargnée; nous comptons plus de 35 victimes dans ses rangs (4). Deux nobles prévôts de la cathédrale, Humbert de Lostan et Jean Louis de Valleise, moururent coup sur coup en 1630 (5). Deux syndics de la ville, Jean Milliet et Pierre Blanc furent successivement frappés la même année. La plupart des chanoines réguliers de St-Gilles, avec leur prévôt Vallion, succombèrent

(1) M. Aubert, *La Vallée d'Aoste*.

(2) Mémoire du curé Morel.

(3) MSS. rédigé par un capucin piémontais, ayant pour titre-
Successi lugubri nell'anno 1630: « nella valle d'Agosta vi sono molte terre spedite dalla contagione; ed in Agosta vi restano solo dieci o dodici case senza contagione; del resto, tutti morti. »

(4) De Tillier, *Chronol. Hist.*

(5) MSS. de M. le prévôt Dondeynaz.

à la maladie contagieuse (1). Il en fut de même des religieuses de Ste-Catherine (2).

Ces données, bien qu'incomplètes, nous laissent entrevoir toute l'étendue du mal qui désola le Val d'Aoste en 1629, 1630 et 1631. Il y eut cependant des paroisses qui surent se mettre à couvert de ses affreux ravages. Nous pouvons citer entre autres la paroisse de Valtournenche qui dut son salut à sa piété. De fait, les habitants par acte du 4 octobre 1630, Jacques Bic not., « firent vœu unanimement de solenniser à perpétuité « et de s'abstenir de toute œuvre servile, le 16 août, « jour de St-Roch, pour être préservés et garantis « du mal contagieux. » Leur recours au Ciel ne fut pas dédaigné. Tandis que les paroisses avoisinantes étaient décimées par le fléau meurtrier, la paroisse de Valtournenche resta saine et sauve; elle n'eut même à enregistrer que douze cas de décès cette année, tellement qu'elle put fournir, les années suivantes, des femmes aux paroisses voisines pour les repeupler plus promptement.

Un fait analogue se produisit à Chatillon, au hameau de Domianaz. Un villageois, nommé Rinnet, fit vœu d'élever une chapelle sur les lieux, s'il avait le bonheur d'échapper avec sa famille aux atteintes de la peste. Effectivement sa maison fut respectée par le fléau dévastateur, tandis que les autres habitants du village furent emportés (3). La famille du pieux

(1) Archives de la cure de Fénis.

(2) De Tillier, *Histoire du duché d'Aoste*.

(3) Acte de fondation de la chapelle.

fondateur existe encore, et la chapelle est là debout comme un monument de la miséricorde divine.

C'est surtout à cette époque que prit une grande extension dans notre diocèse le culte de St-Roch, que de nombreux prodiges paraissent avoir désigné à notre dévotion comme un protecteur contre les maladies contagieuses. La construction d'une foule de chapelles dédiées à ce saint se rattache à ce temps. Plus d'une paroisse fit vœu de chômer le jour de sa fête. C'est que, dans ce siècle, les populations vivaient de l'esprit de foi. Elles attribuaient les calamités à leurs péchés, et elles recouraient spontanément aux actes de la piété chrétienne pour apaiser la justice divine qui les flagellait en toute manière : « grandes misères, guerre, cherté de vivres, ce qui n'est rien auprès de la maladie pestilentielle; » tel est le triste tableau que le notaire Reynod nous trace dans un acte dressé, le 10 août 1630, *à l'honneur de la Ste Vierge et à Mgr St-Roch*, aux instances de la commune de Fénis.

Il est facile de se représenter les scènes de désolation et de deuil que devaient offrir ces temps désastreux. Nous avons assisté, il y a trois ans, à un spectacle semblable. Toutefois le choléra de 1867 peut être appelé *bonasse*, comparé à la peste de 1630. La malpropreté des rues et des maisons, la nullité des secours de l'art, l'absence d'une police régulière, le caractère extrêmement contagieux du mal, tout contribuait en 1630 à multiplier la mortalité, à augmenter l'effroi et le désespoir. En présence d'une maladie qui se communiquait par le toucher, que le pestiféré soufflait dans son haleine, qu'il laissait im-

prégnée dans tout ce qui lui avait servi, on n'osait plus voir personne ni toucher à rien; les aliments eux-mêmes devenaient suspects; les plus chères relations étaient brisées. Le peuple ne se rassemblait plus dans les temples; on célébrait le saint sacrifice en plein air, ordinairement à la porte des églises (1), comme on le pratiquait, entre autres paroisses, à Allain.

Que faisait Mgr Vercellin dans ces années calamiteuses? Il se montrait l'ange de charité de son peuple et pourvoyait à ses immenses besoins avec un dévouement au-dessus de tout éloge. Les auteurs qui parlent de notre saint évêque, De Tillier (2), Besson (3), Casalis (4), M. le marquis Costa de Beauregard (5), exaltent à l'envi sa charité incomparable dans ces jours de détresse. Prodiguant ses soins aux pestiférés, les soutenant de ses pieuses exhortations, plus d'une fois, il ne craignit pas d'exposer sa vie pour ses brebis. Aux consolations morales il ajoutait les secours matériels. D'abord il leur distribua les denrées de sa maison et les fruits de ses épargnes, puis, les nécessités allant croissant avec le mal, il vendit sa vaisselle et ses meubles précieux pour assister les pauvres malades, ne se réservant que ce qui était indispensable à son strict entretien.

(1) Le chan Darbelley dans ses notices biographiques sur les prévôts du St-Bernard.

(2) *Chronol. histor.* l. c.

(3) *Mémoires*, etc., l. c.

(4) *Dizionario* Art. Aosta.

(5) *Mémoires histor. sur la Maison royale de Savoie.*

Tant de zèle dépensé au profit des ouailles pouvait devenir funeste au pasteur. C'est pourquoi il lui fut conseillé de s'éloigner de la cité. Mais le bon évêque, ne consultant que son courage, ne put se résoudre à abandonner son cher troupeau au moment de l'affliction. Il ne consentit à quitter le palais épiscopal que lorsqu'il vit l'épidémie éclater à ses côtés et atteindre ses domestiques.

Le clergé séculier et régulier marchait sur les traces de son illustre chef. Fidèle à son devoir, il se multipliait sur tous les points pour porter les secours de la religion aux malheureux pestiférés, comme il conste par les registres publics. Dieu seul connaît les dévouements obscurs des prêtres, des religieux et des personnes pieuses qui, dans ces tristes conjonctures, mirent leur vie en danger au service des malades. Un fait certain, c'est que dix-huit cures devinrent vacantes dans le diocèse dès le mois d'octobre 1630, en suite du décès de leurs titulaires (1). La chronique nous a conservé le touchant souvenir d'une sainte femme qui excita l'admiration publique par son empressement à soigner les pestiférés, « pansant leurs plaies, rapportent de vieux mémoires (2), « sans en témoigner aucune horreur, disant que c'était « le miroir auquel les chrétiens doivent considérer leurs « misères. » Dieu récompensa la charité de cette excellente chrétienne, en lui donnant la vocation religieuse. Une année après, elle entra au monastère

(1) Note de Marcel-Réan, curé de St-Laurent, mort en 1632.

(2) *Fondation inédite de la Visitation d'Aoste.*

de la Visitation d'Aoste, en qualité de sœur tourière. Citons aussi le nom de Marie Friliet de Morgex, bienfaitrice du couvent des Capucins. Cette fervente dame rivalisa de zèle avec les religieux dans l'exercice des œuvres de miséricorde.

Le souvenir de cette effroyable peste est encore vivant dans le pays, les noms des bienfaiteurs de l'époque sont effacés. Serait-ce que la mémoire du cœur est plus courte que celle de l'esprit ?

CHAPITRE TREIZIÈME.

VŒU GÉNÉRAL DU DIOCÈSE, ET TRAIT DE CHARITÉ DE MGR VERCELLIN.

Tandis que la peste étendait partout ses ravages, le vénérable pasteur, ému de pitié envers son troupeau affligé, forma une résolution magnanime. Il fit, au nom du diocèse, un double vœu, celui de célébrer annuellement avec pompe la fête de la Présentation de la sainte Vierge, et d'envoyer, après la cessation de l'épidémie, une députation au sanctuaire de Notre-Dame de Lorette pour y offrir un objet de la valeur de deux mille ducats — 6,900 fr. de notre monnaie. — Cette députation serait composée de six personnes, c'est-à-dire, de deux ecclésiastiques, de deux nobles et de deux membres du tiers état, et se rendrait à pied au célèbre Sanctuaire. Tel fut l'engagement sacré et solennel que prit Mgr Vercellin, en présence du fléau dévastateur. Dans ce but, il s'empressa d'adresser, le 3 août 1630, une circu-

laire aux paroisses de son diocèse, et, afin de hâter l'exécution du pieux dessein, il eut soin de recommander une quête générale, dont le produit serait destiné à l'acquittement du vœu (1).

Cette généreuse résolution, fruit de l'union étroite du pasteur avec son troupeau, fut couronnée d'un plein succès. A partir de ce jour, la redoutable épidémie entra dans sa période de décroissance, pour disparaître bientôt entièrement, faisant, il est vrai, un vide épouvantable dans les rangs de la population valdôtaine, mais accusant aussi l'heureuse intervention de la Providence.

Le conseil général des trois Etats du duché, qui a montré constamment, aux époques critiques où s'est trouvé le pays, une hauteur de vues et une vivacité de foi admirables, ne fut pas inférieur à lui-même en cette circonstance. Dans l'assemblée du 12 janvier 1652, il s'associa, dans les termes les mieux sentis, au vœu fait à Notre-Dame de Lorette. Bien plus, le zèle du Vibailli et des Commis alla jusqu'à établir la taxe d'un ducaton et demi pour chaque focage, en permettant toutefois de précompter sur cette contribution le montant offert antérieurement à l'occasion de la quête prescrite par l'évêque (2).

Ce ne fut qu'en 1644 que le vœu reçut son accomplissement, sans que nous sachions au juste la cause de ce retard. Les noms des six Valdôtains, qui furent envoyés en mission pour un acte si mémorable,

(1) Voir le n° IV des *Pièces justificatives*.

(2) Voir l'*Indépendant*, 30. novembre 1871.

appartiennent aux trois ordres de l'Etat et méritent d'être conservés à la postérité. Ce sont les révérends chanoines Léonard Lostan de la cathédrale et Michel Savoie de l'insigne collégiale, les nobles Jean-Gaspard seigneur d'Introd et Antoine Gal de Brissogne, Antoine Vivès et Pantaléon Jola, ces deux derniers représentant le tiers Etat. Les pieux pèlerins partirent d'Aoste le 11 juillet 1644 et arrivèrent à Lorette le 21 août suivant. Le 23, les deux chanoines célébrèrent le divin sacrifice dans la *Santa Casa*, tandis que les quatre laïques y faisaient la sainte communion.

Après avoir satisfait les premiers élans de leur dévotion, nos députés eurent l'honneur de remettre leurs lettres de créance au Gouverneur de la ville, Mgr François Caetano, avec l'offrande de deux mille ducats, comme témoignage de la reconnaissance du peuple valdôtain envers son insigne Libératrice. Nous avons sous les yeux une copie de la quittance délivrée par Mgr le Gouverneur. Elle est rédigée en italien dans la forme la plus ample et porte la date du 19 septembre 1644 (1). Il y est dit en substance que mille ducats seraient destinés aux besoins urgents de la *Santa Casa*, et que les mille autres seraient employés à confectionner, dans le terme de six mois, un *ex-voto* en argent qui représente en relief la Cité d'Aoste, conformément aux désirs manifestés par le Conseil général du duché. Que sera devenu ce touchant souvenir de la piété valdôtaine? Plus d'un lecteur in-

(1) Voir le n° V des *Pièces justificatives*.

quiet se le demandera avec nous, sans trouver une réponse satisfaisante.

Mais avant cette pieuse démarche, notre ville avait assisté à une scène regrettable, dont il faut parler, avant d'aller plus loin. Il s'agit d'une émeute occasionnée par le retard apporté à l'accomplissement du vœu qui avait été fait durant la peste. Une émeute contre Mgr Vercellin, cet ange de charité, qui avait naguère prodigué ses soins, sa fortune, qui avait même exposé sa vie pour ses chères ouailles ! Le fait paraîtrait incroyable, s'il ne nous était attesté par l'histoire. Mais cette épreuve, si dure qu'elle fût, ne servit qu'à faire resplendir d'un nouvel éclat la vertu admirable de notre évêque. Voici cet incident, tel qu'il nous est garanti par M. de Tillier (1).

Le 19 mai 1744, une procession générale avait eu lieu à Aoste; grande était l'affluence du peuple. Mettant à profit cette agglomération de personnes, quelques mécontents se répandirent dans la foule et murmurèrent à ses oreilles des propos outrageants contre la personne de l'évêque, en le dépeignant comme un injuste détenteur de l'argent destiné au sanctuaire de Lorette. Ces discours insidieux eurent prise sur la multitude : car il ne faut pas grand chose pour soulever les masses contre l'autorité légitime. Les révolutions de tous les siècles nous disent qu'il suffit pour cela d'un prétexte habilement coloré, quand surtout l'autorité religieuse est mise en jeu.

Des murmures, la populace passa bientôt à des

(1) *Chronologie manuscrite des évêques d'Aoste.*

voirs de fait. Reconnaissant les bienfaits signalés rendus par Mgr Vercellin pendant la peste, sans aucun égard pour la dignité dont il était revêtu, les émeutiers se ruèrent sur le palais épiscopal, en envahirent les salles, maltraitèrent les domestiques et firent entendre mille vociférations contre la personne de l'évêque. Le prélat fut contraint de se sauver par les écuries de la maison. Tels furent les actes atroces et sacrilèges d'une populace dévoyée.

L'orage s'étant apaisé, que fit Mgr Vercellin?

La cour de Turin s'émut à la nouvelle d'un si énorme attentat et chargea un commissaire spécial et le bailli d'Aoste d'instruire le procès, de prendre les informations et de faire les recherches nécessaires sur les auteurs de l'émeute. L'enquête fut bientôt dressée. Mgr Vercellin demanda à voir les actes judiciaires; comme on ne se doutait pas de son intention, on n'eut garde de les lui refuser; les ayant pris, il les mit incontinent au feu, en disant qu'il ne souffrirait pas que ses chers diocésains fussent vexés à son occasion. Voilà comment le saint évêque répondit aux brutalités de ses ennemis : ce fut là toute sa vengeance. Il n'était pas encore complètement rassuré sur le sort des inculpés. Sa charité le pressa d'écrire à la Cour même pour faire cesser toute poursuite et arrêter les procédures juridiques commencées contre les coupables. Certes, il n'y a que l'héroïsme de la vertu qui puisse élever l'homme à ce degré d'abnégation. Mgr Vercellin s'est montré un pasteur plein de miséricorde; il oublia toutes les violences dont il avait été victime pour se souvenir uniquement qu'il était le père de ses diocésains et

pour implorer en leur faveur la clémence souveraine.

Nous avons dit que, pour obtenir la cessation de l'épidémie, outre le vœu à Notre-Dame de Lorette, on avait fait un autre vœu, celui de solenniser chaque année la fête de la Présentation de la Ste-Vierge. Ce vœu fut religieusement gardé pendant plusieurs années, et nous voyons cette obligation rappelée aux curés dans le 5^e synode diocésain tenu le 30 avril 1633 : « Que cette fête, dit le vénérable évêque, soit « solennisée chaque année *in perpetuum* aux frais « des paroissiens. » Qu'en advint-il dans la suite? Nous l'ignorons. Cette fête cessa-t-elle d'être observée depuis la bulle *Universa* d'Urbain VIII, qui supprima en 1642 la fête de la Présentation avec plusieurs autres fêtes de précepte? ou bien tomba-t-elle en désuétude plus tard? C'est là une question que l'absence complète de documents ne nous permet pas de décider. Toujours est-il à regretter que les Valdôtains ne se soient pas piqués de plus d'honneur et de fidélité aux engagements de leurs pères.

CHAPITRE QUATORZIÈME

DIFFUSION D'ORDRES RELIGIEUX SOUS L'ÉPISCOPAT DE MGR J.-B. VERCELLIN.

Un fait assez important pour fixer le regard de l'histoire de notre diocèse, c'est le prodigieux épanouissement de la vie religieuse que nous constatons sous l'épiscopat si fécond de J.-B. Vercellin. A l'avènement de notre digne prélat, nos pères voyaient s'élever dans notre antique Cité quatre monastères, sans compter le chapitre de l'insigne collégiale de St-Ours, qui professait encore, à cette époque, l'institut régulier de St-Augustin. Voici les noms de ces divers établissements, selon leur ordre chronologique :

1° Le monastère des chanoinesses de Ste-Catherine, vivant sous la règle de St-Augustin. Venues de Louèche à la fin du 12^e siècle, elles occupaient déjà le couvent de Ste Catherine l'an 1247, comme en fait foi une charte de cette année (1), et, en 1265,

(1) De Tillier, *Histoire du Duché d'Aoste*.

le pape Clément IV leur accorda plusieurs privilèges (1). Ces religieuses se recrutèrent facilement parmi les personnes de haute condition.

2° Le couvent des Frères Mineurs Conventuels de St-François d'Assise, appelés vulgairement les Cordeliers. Cette fondation, faite l'an 1353, florissait à l'ombre de la puissante protection de l'illustre famille de Challant. L'église avait rang de collégiale, et était, selon l'expression de M. de Tillier (2), une pépinière de confréries séculières.

3° Le Prieuré de St-Jacquème, aujourd'hui le Grand-Séminaire, dépendait de temps immémorial de la maison du Grand-St-Bernard. C'était la résidence ordinaire du Prévôt et de quelques religieux.

4° Le couvent des Capucins situé à une petite distance de la ville et fondé en 1619 (3) par la libéralité de familles riches et à l'aide de souscriptions générales.

Il y avait aussi à Aoste des PP. Jésuites, mais ils ne formaient pas de communauté; ils se livraient à l'œuvre sainte des missions et aux diverses fonctions du ministère sacerdotal.

A Verrès, existait, dès le X^e siècle, le monastère de St-Gilles. Il possédait plusieurs cures non-seulement dans le diocèse, mais encore ailleurs, et était gouverné, à l'époque qui nous occupe, par des pré-

(1) *Histoire du diocèse d'Aoste*

(2) *Constitutions pour les Sœurs de S. Catherine d'Aoste*

(3) Ce fut saint-François de Sales qui conseilla à Mgr Marini la fondation de ce couvent. V. *Mémoires manuscrits sur les couvents d'Aoste*, par le R. P. Archange, missionnaire capucin.

vôts commandataires que nommaient les comtes de Challant en vertu de leur droit de patronage laïque.

En général, ces Ordres religieux d'hommes et de femmes se montraient à la hauteur de leur sainte institution. Les règles étaient suivies, de beaux exemples de vertus étaient donnés, les plus suaves parfums s'exhalaient de ces cloîtres si décriés par l'esprit du jour. Au lieu d'être, comme on le croit dans le monde, des tombes à jamais scellées, c'étaient des sources de vie, de lumière, de sève catholique. N'était-ce pas une éloquente leçon de la fragilité des choses d'ici-bas que la vocation religieuse d'une jeunesse belle, spirituelle, parfois riche, qui s'arrachait à toutes les séductions pour s'immoler au service du Seigneur? Et ces pénitences, ces prières perpétuelles qui montaient de nos monastères paisibles vers le ciel, ne devaient-elles pas en faire descendre toutes sortes de bénédictions? Il y a plus, les cloîtres nourrissaient les pauvres, dirigeaient les riches, instruisaient les ignorants, convertissaient les pécheurs, consolaient les affligés; ils remplissaient tous les devoirs de la charité avec une intelligence des besoins de leur temps et du vrai esprit de la religion, qui n'était surpassée que par leur dévouement. Et surtout, quel supplément précieux de force et de zèle le clergé régulier n'apportait-il pas à l'Eglise par l'exercice des œuvres du ministère! Si la foi catholique a jeté de si profondes racines dans le sol valdôtain, cette énergie de conviction nous la devons attribuer incontestablement pour une bonne part au zèle actif et persévérant que déployèrent à l'envi nos anciennes Congrégations religieuses.

Tels étaient les bienfaits signalés que les monastères d'Aoste répandaient autour d'eux. Toutefois, avouons-le, il restait une lacune à combler. Les divers Ordres religieux, que Mgr Vercellin trouva implantés dans son diocèse, n'avaient pas pour but principal de leur institution l'éducation de la jeunesse (1). Il était réservé à l'épiscopat de notre glorieux pontife de voir se multiplier dans le diocèse les Ordres enseignants et d'imprimer ainsi un nouvel élan à la vie monastique.

Il se faisait, à cette époque du dix-septième siècle, un mouvement remarquable en faveur de l'œuvre si importante de l'éducation religieuse. Du jour que le concile de Trente eût proclamé l'éducation comme remède aux maux de la société chrétienne, tout le monde catholique sentit le besoin de s'emparer des jeunes générations, et de leur donner une trempe ferme et à toute épreuve. C'était le seul moyen de traverser sans péril les abîmes dans lesquels s'étaient englouties les générations précédentes. De toutes parts, on se mit à l'œuvre avec une ardeur incroyable. Dans ce but, surgirent une foule de Congrégations religieuses, surtout en France et en Italie; elles se propagèrent bientôt avec une fécondité merveilleuse pour ouvrir à la jeunesse studieuse des universités, des séminaires, des collèges, des pensionnats, des écoles, etc.

(1) Les religieuses de Sainte-Catherine s'occupaient aussi de l'instruction des filles; le chap. 24 de leurs Constitutions traite du choix d'une bonne maîtresse d'école.

Le duché d'Aoste ne pouvait résister à cet entraînement général, lui qui, dans tous les temps, avait fait à la vie religieuse, sous quelque forme qu'elle apparût, un si sympathique accueil. Aussi vit-on accourir dans notre cité, dès 1651, les sœurs de la Visitation de Sainte-Marie, en 1641, les chanoinesses de Notre-Dame, et en 1643, les chanoines réguliers du Saint-Sauveur, tous pour inaugurer cette belle, grande et solide éducation qui a formé les Valdôtains du dix-septième siècle.

Appréciant parfaitement les exigences de la situation, Mgr Vercellin concourut avec bonheur à l'établissement de ces trois Ordres enseignants. Il favorisa aussi les fondations que les Pères Capucins firent, en 1626, à Chatillon et à Morgex, ainsi que la réforme du monastère de Saint-Gilles à Verrès en 1647.

Cet aperçu historique, que nous venons de présenter sur l'origine de nos anciennes Congrégations, suffirait seul pour démontrer que la vie religieuse atteignit son apogée dans le diocèse sous le gouvernement intelligent de notre grand évêque. Mais pour avoir la véritable physionomie de cette époque, reprenons en détail l'histoire des diverses fondations que nous avons signalées, en commençant par celle des couvents des Capucins.

CHAPITRE QUINZIÈME

FONDATION DES COUVENTS DES PP. CAPUCINS A CHATILLON ET A MORGEX. — ŒUVRE DES MISSIONS.

La première maison religieuse que Mgr Vercellin vit éclore sous son fécond épiscopat fut le convent des RR. PP. Capucins de Chatillon. Cet établissement est dû au zèle de Paul-Emmanuel de Challant, baron de Chatillon. Ce pieux seigneur, considérant les fruits précieux de sanctification que ces bons religieux répandaient dans la cité d'Aoste par leur ministère et par leurs vertus, voulut procurer les mêmes avantages spirituels aux sujets de ses terres. Il communiqua son dessein au vénérable prélat qui s'y associa volontiers et lui indiqua les démarches à suivre dans une affaire de cette importance. Le 22 mars 1626, le noble baron tint sur la place de son château une assemblée des principaux de Chatillon présidés par leur curé Jacques Mapheis, chanoine de la cathédrale, aux fins « de recevoir lesdits pères capucins

« pour y édifier et bâtir un couvent selon leur coutume (1). » L'acte fut dressé, séance tenante, par le secrétaire Charles de Capris et signé par le digne fondateur et les notables de l'endroit au nombre de trente. A cet acte intervint comme « acceptant » le P. Irénée de Lyon, gardien de la maison d'Aoste, avec quatre autres religieux. L'autorisation nécessaire pour la fondation de couvents dans le pays avait été préalablement concédée au P. Irénée par le P. Diègue de Villeneuve, provincial des Capucins de Savoie, comme il appert de la teneur d'obéissance délivrée à Aoste le 22 octobre 1625. Le 5 avril suivant, Mgr Vercellin donna le décret d'approbation à ce qui venait de se conclure,

Le projet de fondation étant arrêté, Paul-Emmanuel de Challant s'empressa de solliciter du Saint-Siège et du duc de Savoie les permissions requises en pareil cas, ce qu'il obtint d'abord aisément. Le noble baron choisit pour emplacement du nouveau couvent un ancien hôpital de la Maison de Challant, et le P. Irénée se chargea de le transformer en édifice religieux.

Les travaux avançaient. Mais la malveillance ourdissait secrètement des trames qui ne tendaient rien moins qu'à renverser le monument que la piété du baron de Chatillon élevait à la gloire de la religion. Des plaintes formées par des personnes mêmes de l'endroit parvinrent jusqu'au Saint-Siège. De là, ordre de suspendre toute construction (2).

(1) *Pièces justificatives*, n° VI.

(2) P. Archange, ms. cité.

A cette affligeante nouvelle, le seigneur de Châlant ne se déconcerta pas. Il présenta à Sa Sainteté Urbain VIII un mémoire contenant l'exposé fidèle de l'état des choses et la réfutation de toutes les difficultés soulevées par ses adversaires. L'épidémie de 1630 ne permit pas d'aboutir à une prompte solution de la question. Mais, à la cessation du fléau, Paul-Emmanuel reprit avec ardeur son œuvre. Il dressa un rapport où il dépeignit en traits vifs et éloquents les ravages que la peste avait exercés dans la vallée, le courage que les capucins avaient déployé au service des pestiférés dans les campagnes et dans le nouveau couvent de Chatillon converti alors en lazaret, la pénurie de prêtres qui en était la suite inévitable, la facilité qu'avaient les protestants suisses de répandre le venin de l'erreur dans le duché d'Aoste, et, partant, la nécessité de cicatriser les plaies faites et d'opposer une barrière à l'hérésie, à l'aide de la fondation d'un couvent de capucins, religieux pleins de zèle et de doctrine.

Ce tableau raccourci des besoins pressants du pays fit un puissant effet sur le Saint Père. Il retira sa défense, et, par un décret du 5 décembre 1651, signé Antoine, cardinal de saint Onuphre, il autorisa la reprise des travaux (1). Le couvent fut enfin achevé en 1653. Sur les instances du pieux baron, Mgr Vercellin se rendit à Chatillon au mois de juillet de la même année, et y procéda, assisté d'une suite nombreuse de seigneurs et d'ecclésiastiques, à

(1) *Bulletin des capucins*, tom. 5.

la bénédiction de la maison et à l'installation solennelle des RR. PP. Capucins.

Telle est l'origine du couvent de Chatillon. Il eut une durée paisible et laborieuse jusqu'en 1802, époque de sa suppression par la Révolution française. Restauré en 1817 par les soins du P. Eugène au milieu des transports d'allégresse de la population, il est aujourd'hui fermé, attendant une nouvelle résurrection.

L'établissement des Pères à Morgex se fit dans les mêmes circonstances. L'élan était donné. Les enfants de Saint-François appelés à Chatillon furent en même temps sollicités par les syndics du Valdigne de fonder un couvent ou du moins un hospice à Morgex, point central du mandement. Les bons Pères, heureux de voir leur Ordre se propager dans le diocèse, accédèrent volontiers à ces nouvelles demandes. L'acte de réception fut dressé le 14 avril 1626, sur le cimetière de la paroisse de Morgex. Le syndic local, Nicolas Peelet, le curé Jean-Antoine Falconis, le P. Irénée gardien du couvent d'Aoste, trois autres religieux et vingt-cinq habitants de l'endroit avec le greffier Jean-Claude Jaccod y apposèrent leurs signatures. Cet acte porte que les Pères « feront bastir—
« le couvent — des aulmosnes qu'ils pourront retron-
« ver soit en la Valdigne ou ailleurs, les communes
« ne s'obligeront rien en commun, laissant un cha-
« cun à sa dévotion (1). » La générosité des fidèles ne fit pas défaut. Dès le 24 du même mois, une per-

(1) Voyez le n° VII des *Pièces justificatives*.

sonne de Morgex, Marie Frilliet, fille du notaire Jean Frilliet et veuve d'Antoine Dominoz, concéda aux Pères, à titre de donation pure et irrévocable, tout l'emplacement nécessaire « pour y bastir et esdifier la « dite église, hospice, jardin et place comme bon « leur semblerait et laquelle église sera dédiée en « l'honneur de Dieu et de Monseigneur Saint-Grat (1). »

Le duc de Savoie, informé du pieux projet des habitants du Valdigne, y applaudit de tout son cœur. Voulant même contribuer en quelque manière aux frais de construction, il leur fit remise des impôts de trois années en faveur de la nouvelle maison.

Débutant sous de si favorables auspices, le convent de Morgex obtint sans difficulté, à la date du 12 juillet 1626, l'approbation épiscopale nécessaire à son existence canonique. Mais la cause de Dieu ne triomphe jamais sans contradictions. Les mêmes oppositions, que nous avons vues se produire à la fondation de Chailillon, se répétèrent ici. Heureusement, la Providence avait ménagé un puissant patron à l'œuvre naissante. Comme Paul-Emmanuel de Challant avait su par sa fermeté conduire à bonne fin sa sainte entreprise, ainsi son cousin le comte de Challant, Emmanuel René de Madrus, baron d'Aymavilles, qui avait pris à cœur le nouvel établissement de Morgex, parvint par son crédit à mettre à néant les prétextes hostiles accumulés par l'esprit de mensonge. La principale raison alléguée par les opposants était que la population valdôtaine ne pouvait, sans s'appauvrir,

(1) *Acte de donation*, Pecllet-notaire.

nourrir un si grand nombre de religieux mendiants. Le comte de Challant démontra clairement l'inanité de cette objection, et agit avec tant de zèle auprès du duc de Savoie et du Saint-Siège qu'il fit lever tous les obstacles. A l'occasion de l'épidémie, le pape Urbain VIII daigna même lui adresser un bref dans lequel il le félicitait de son dévouement et de ses efforts à soutenir le moral abattu de ses compatriotes. Ce bref fut publié dans tout le diocèse par ordre de l'évêque et répandit au milieu du deuil général les plus douces consolations. Le fléau ayant bientôt disparu, le Saint-Siège s'empressa de donner le décret d'autorisation canonique au couvent soit à l'hospice de Morgex, en la date du 5 décembre 1631 (1). Il y est dit que la nouvelle communauté serait formée de six à sept religieux. Enfin, tout étant disposé pour le mois de juin 1632, Mgr Vercellin qui faisait une tournée pastorale en Valdigne, voulut bien présider à la solennité de l'inauguration.

Le couvent de Morgex s'est maintenu jusqu'en 1802. Emporté par l'orage révolutionnaire, il se releva en 1820 et subsiste encore aujourd'hui, entouré des marques de la vénération et de la reconnaissance publique.

Nous avons dit la fondation des couvents des PP. Capucins à Chatillon et à Morgex. Voyons maintenant les services signalés qu'ils rendirent au pays dans l'Œuvre des Missions.

(1) P. Archange, ms. l. c.

Dès les premières années de leur établissement dans le diocèse, les dignes enfants du Patriarche Séraphique s'occupèrent avec un zèle infatigable de l'œuvre si importante des missions. Grands avaient été les désastres causés par la peste. Le clergé surtout, se trouvant à raison des devoirs de son état plus exposé aux influences pernicieuses de l'épidémie, vit ses rangs cruellement décimés. De là, grand nombre de paroisses privées de pasteurs, le culte divin dans un état de souffrance et les âmes dans l'abandon. Mgr Vercellin s'appliqua activement à réparer les brèches faites à son Eglise. Il s'empressa de pourvoir aux cures vacantes, en y nommant les jeunes ecclésiastiques du diocèse à peine ordonnés. Cela ne suffit pas. Il fut obligé de faire appel au concours de prêtres étrangers, en attendant le recrutement du clergé indigène. Malheureusement, ces ecclésiastiques venus du Piémont et de la Savoie ne se montraient pas toujours à la hauteur de leur mission sacrée. Il fallait un personnel plus actif, plus épuré, plus discipliné, prêt à se transporter, comme un camp volant, sur tous les points du diocèse pour y raviver les sentiments de la foi et de la piété. Les PP. Capucins répondirent parfaitement aux besoins de l'époque.

Les anciens Mémoires nous parlent de l'abîme d'ignorance et de corruption, dans lequel étaient tombées plusieurs paroisses à la suite des malheurs des tems. « L'intempérance, nous dit un auteur contemporain, la luxure, l'usure, la vengeance, les superstitions, la magie même dominaient en ces lieux. « là avec tant d'excès que la seule idée en donne

« encore de l'horreur (1). » La coutume d'émigrer pendant une saison de l'année dans les pays hérétiques avait beaucoup contribué à cette funeste dépravation des intelligences et des cœurs. Mais les enfants de Saint-François n'eurent qu'à se montrer pour opérer partout les fruits les plus merveilleux de pénitence.

Voici la méthode qu'ils observaient dans les missions. Chaque jour, ils donnaient quatre exercices, deux sermons et deux catéchismes. Dans le premier, ils expliquaient les commandements de Dieu, dans le second les articles de foi, dans le troisième ils traitaient des sacrements, particulièrement de la confession et de la communion, le quatrième était au choix des missionnaires, et roulait ordinairement sur quelque matière fort émouvante et de nature à exciter les auditeurs à un changement de vie. L'on intercalait dans ces exercices quelques instructions familières sur les principales règles de la conduite chrétienne. Le langage des missionnaires était clair, simple, à la portée des paysans. Le reste du temps était employé à entendre les confessions et à terminer les différends. La mission était close par les prières des Quarante-Heures, la communion générale et par une procession où le S. Sacrement était porté avec toute la pompe possible. Dans chaque paroisse, les Pères, étant munis des pouvoirs du Saint-Siège et de l'autorisation de l'évêque, avaient soin d'ins-

(1) *Histoire abrégée des missions des pères capucins de Saroye* par le P. Charles de Genève 1657.

tituer la confrérie du Très-St-Sacrement et celle du saint Rosaire, dévotions si propres à entretenir la ferveur au sein des populations converties.

On ne saurait dire combien leur manière de prêcher jointe à l'austérité de leur vie, fit impression sur les multitudes et combien ils ramenèrent de pécheurs. On accourait à l'église, quelque âpre que fût le froid, en s'ouvrant un chemin dans les neiges et les glaces; on abandonnait sans garde les maisons et le bétail, si grande était l'ardeur qu'on avait d'entendre la parole de Dieu: on oubliait même de boire et de manger, et des personnes passaient souvent les jours et les nuits entières à l'église, afin de conserver leurs places aux abords de la chaire et des confessionnaux. Ce qu'il y a de plus touchant, c'étaient les pleurs et les gémissements qui éclataient pendant la prédication. Ces bonnes gens étaient si profondément émues et comme brisées de douleur d'avoir offensé Dieu qu'elles jetaient de grands cris: miséricorde! mon Dieu, faites-nous miséricorde! s'écriaient-elles, de façon que la voix du prédicateur restait étouffée. La vivacité de leur componction allait si loin que plusieurs pénitents voulaient confesser publiquement leurs crimes. On en vit préférer les privations de la pauvreté à la possession des biens injustement acquis; il s'en trouva même quelques-uns qui voulaient se mettre entre les mains de la justice, pour être punis d'une manière exemplaire. Au départ des missionnaires, c'était un redoublement de lamentations et de sanglots. On s'opposait à leur sortie de l'église; les hommes se jetaient à leurs pieds pour les retenir; les femmes et

- les enfants se prosternaient à terre. Bon nombre s'attachèrent aux Pères de manière à les suivre de paroisse en paroisse durant des semaines entières.

Tels furent les résultats consolants que produisit dans le diocèse l'Œuvre des Missions dirigée par les PP. Capucins. La fécondité de leur apostolat tient véritablement du prodige; et les faits paraîtraient incroyables, s'ils ne nous étaient attestés par des historiens dignes de toute considération (1).

Ces succès n'étaient pas éphémères : c'était un changement radical qui s'opérait dans les paroisses. Des populations entières s'arrachaient à une vie animale et sauvage et se transformaient sous l'empire de la grâce en ouailles pleines de docilité et de ferveur. Le zèle des bons pasteurs que Mgr Vercellin eut soin de leur donner, joint au concours des Pères qui venaient de temps en temps les confesser et leur prêcher, suffit à les maintenir dans leurs pieuses dispositions.

Comme les faits particuliers provoquent davantage l'intérêt, voici une lettre qui confirme tout ce que nous venons de dire sur les fruits des missions. M. le curé d'Ayas, où avaient eu lieu les exercices en 1644, commence sa lettre par ces mots : « Je ten-
« terais l'impossible, si je voulais raconter ce que
• « les Capucins Missionnaires ont fait pour le salut
• des âmes de mes pauvres paroissiens, tant par
• leurs bons exemples, mortifications et austérité de
• vie, que par leurs ferventes prédications, catéchis-

(1) *Histoire abrégée des missions*, etc., l. c.

• mes, confessions et travaux continnels... Cette pa-
• roisse, étant une des plus hautes et des plus froi-
• des montagnes de la Val-d'Aoste, pauvre et indi-
• gente, les hommes, pendant l'hyver, fréquentent
• la Suisse, l'Allemagne, où ils avaient recen de ma-
• lignes impressions d'hérésie, doutes en la foi et
• d'étranges superstitions, de sorte qu'on n'avait ja-
• mais pu les ranger tous à entendre la sainte messe
• et observer les fêtes de précepte, ny à s'abstenir
• de manger de la chair le samedi. Les riches prê-
• taient à usure. Mais Dieu qui peut, par sa sainte
• grâce, faire d'une beste farouche une brebis do-
• cile, et d'un loup ravissant un doux agneau, a
• tellement échauffé le cœur de mes paroissiens au
• moyen des RR. PP. Capucins de la Mission, que
• l'affluence du peuple a été toujours plus grande
• aux jours de travail qu'auparavant aux fêtes so-
• lennelles, et quoiqu'il y ait des villages distants
• de l'église de trois grandes lieues et qu'ils ayent
• un langage si rude et si corrompu qu'ils n'enten-
• dent point la langue française. Cependant, pour
• entendre les prédications, exhortations et catéchis-
• mes, ils marchaient une partie de la nuit avec
• une telle avidité qu'ils en étaient hors d'eux-mê-
• mes et ne s'entretenaient que de ce qu'ils avaient
• entendu et retenu, qui un enseignement, qui un
• autre. Ils ont si bien profité en continuant d'en
• parler et de le mettre en pratique, que cette pa-
• roisse est à présent une des mieux instruites et
• des plus vertueuses de tout le diocèse, les RR. PP.
• s'étant efforcés d'apprendre leur langage pour les
• pouvoir endoctriner... L'usure qui y avait si long-

« temps régné en est bannie et forclosé; ceux-là
« même qui étaient plus enracinés dans ce vice ont
« été les premiers qui ont remis entre les mains de
« ces RR. Pères leurs obligations et leurs cédulas,
« voire leurs biens propres, afin qu'ils en disposas-
« sent comme ils verraient pour le mieux; les dif-
« férents litiges, procès et controverses, dont il y en
« avait qui avaient été agités en la cité d'Aoste, ou
« suspendus par appel, les uns, au souverain Sénat
« de Savoie, les autres à celui de Piedmont, ont été
« tous accordés et résolus; les parties qui étaient
« auparavant en extrême inimitié se sont demandé
« pardon à genoux, les mains jointes, s'embrassant
« en vraie charité chrétienne. »

M. le curé clôt sa lettre, en mentionnant l'institution des confréries du S. Sacrement, du S. Rosaire, de la Doctrine chrétienne, les réparations et les aumônes faites à son église pour l'entretien des confréries nouvellement érigées et pour le rehaussement du culte divin.

Ajoutons que Mgr Vercellin, voulant seconder les pieux désirs des habitants d'Ayas, érigea dans cette paroisse la confrérie de la Très-Sainte-Trinité de la Rédemption des captifs et obtint qu'elle fut agréée à l'Ordre dont le siège est à Rome. Le bref pontifical mis à exécution par notre évêque est daté du 10 octobre 1646, III^e année du pontificat d'Innocent X (1).

(1) *Archives de la cure d'Ayas.*

CHAPITRE SEIZIÈME.

FONDATION DU COUVENT DE LA VISITATION A AOSTE — M^{me} CASSANDRE DE VAUDAN.

L'histoire de la fondation de la Visitation d'Aoste est assez intéressante pour que nous lui donnions quelques développements.

Saint François de Sales, de concert avec sainte Jeanne-Françoise de Chantal, avait fondé, en 1610, l'institut de la Visitation de sainte-Marie. Aoste revendique l'honneur d'avoir fourni à la nouvelle Congrégation, dès son début, deux sujets de ses plus grandes familles : ce sont M^{me} Françoise du Chatelard, et M^{me} Gasparde d'Avise, la première, veuve de Claude du Chatelard de la Salle, la seconde, fille de Nicolas, baron d'Avise, seigneur de Liverogne et de Planeval, sénateur de Savoie. Ces renseignements nous sont acquis par l'autorité même de saint François de Sales. L'illustre fondateur de la Visitation écrivait à une religieuse, le 15 décembre 1615, ce qui suit :

« Nos sœurs vous diront toutes les nouvelles de deçà,
« et de la réception de la bonne madame de Cha-
« telar et de la mademoiselle d'Avise. Cela fait un
« peu de mal au cœur des mondains, mais il n'y a
« remède, il faut que Notre Seigneur soit servi. »

La vocation de la sœur d'Avise fut accompagnée de circonstances vraiment extraordinaires que nous révèle l'historien de St-François de Sales, Charles Auguste, son neveu (1). Qu'on nous permette une digression à cet endroit.

M. Nicolas d'Avise, père de notre sœur, habitait la ville de Chambéry, où le fixaient les devoirs de sa charge près le Sénat de Savoie. Saint François de Sales aimait à visiter cette pieuse maison et prédit au baron la naissance de sa fille Marie Gasparde. Rien d'abord ne justifiait les belles espérances qu'avait conçues le saint évêque de Genève. Marie Gasparde, étant noble, jeune, riche, estimée du monde, s'était fort donnée aux vanités et aux délicatesses. Heureusement, saint François de Sales, qui avait caressé et béni son enfance, priait pour sa jeunesse. Tout à coup un songe mystérieux vint éclairer M^{lle} d'Avise sur sa vocation. Il lui sembla voir un chemin long et large aboutissant au ciel et marqué au commencement de trois brillantes étoiles. En même temps, une voix se glissa dans son oreille qui lui dit : « voilà le chemin du paradis pour toi ; si tu ne
« vas à ces étoiles, jamais tu n'arriveras en para-

(1) *Histoire du bienheureux François de Sales*, éd. de Lyon, 1634, p. 431.

« dis. » Ce songe la fit beaucoup réfléchir. Elle finit par comprendre que ces trois étoiles figuraient la mère Chantal, fondatrice de la Visitation, et ses deux coopératrices, la mère Favre et la mère Bréchart. C'en fut assez : touchée de la grâce, mademoiselle d'Avisé dit adieu au monde et à ses séductions ; elle part de Chambéry pour Annecy, et va se jeter aux pieds de saint François de Sales, avec l'intention très-secrète de lui demander une place dans la Visitation. « Et bien, ma fille, lui dit le saint en la voyant, soyez la bien venue, nous vous attendions, la mère de Chantal et moi ; car il y a déjà longtemps que j'ai su que vous deviez être des nôtres, quand je vous portais dans mes bras pendant votre enfance ; Dieu m'a donné un zèle tout particulier pour votre salut ; je ne veux pas toutefois que vous vous attachiez à moi, mais à lui. » Quel ne fut pas l'étonnement de mademoiselle d'Avisé, elle qui n'avait dévoilé à personne son pieux dessein ! Elle entra au monastère d'Annecy, le 6 janvier 1615, comme l'avait prédit saint François de Sales à sainte Chantal, et « dès lors cette vertueuse fille a toujours bien fait en religion. »

Effectivement, l'histoire de sainte Chantal (1) nous apprend que la jeune sœur Gasparde d'Avisé mérita d'accompagner la vénérable fondatrice dans son voyage de Paris à Annecy en 1622 ; en 1623, elle fut députée avec d'autres sœurs pour faire la fondation de Chambéry (2). Dans une lettre conservée aux Ar-

(1) *Histoire de sainte Chantal* par M. Bougaud, p. 93.

(2) *Id.* p. 172.

chives de la Visitation d'Annecy, portant la date du 15 octobre 1624 (1), la mère de Chantal fait l'éloge de la sœur d'Avise en ces termes : « La sœur Marie Gasparde d'Avise a donné grande satisfaction en mon absence et a fort bien fait ; si elle n'était pas si timide et tendre, on en tirerait de bons services. Dieu raccommoiera cela. »

Ces notices curieuses sur la sœur Gasparde d'Avise, dues à deux plumes si vénérables, jettent un jour bien doux sur le Val d'Aoste ; voilà pourquoi nous nous sommes donné le plaisir de les reproduire ici. Mais venons-en à la fondation laborieuse de la Visitation d'Aoste. Nous avons le bonheur de posséder sur ce fait des documents assez étendus : c'est l'histoire inédite de la *fondation du Val d'Aoste*. Toutefois, force nous est d'écourter cette histoire, afin de ne pas sortir du cadre que nous nous sommes prescrit. Au reste, ce que nous dirons fera ressortir suffisamment la conduite admirable de la Providence dans la création de cette maison religieuse.

Au commencement du dix-septième siècle, brillait à Aoste la noble famille de Vaudan, aussi illustre par son ancienneté que par les services éclatants rendus à l'Etat. Elle était alors représentée par Gaspard de Vaudan, véritable type du chevalier chrétien. Après avoir suivi dans sa jeunesse la carrière des armes, et s'être distingué comme officier de nos troupes à la fameuse bataille de Lépante, Gaspard de Vaudan avait été envoyé plusieurs fois en ambassade en Alle-

(1) *Œuvres complètes de S. Chantal*. éd. Migne, lettre CCCIX

magne par notre souverain Charles-Emmanuel, puis nommé gentilhomme de bouche de sa maison et commandeur de l'ordre des SS. Maurice et Lazare (1). Aux vertus militaires et civiles, M. de Vaudan joignait les vertus chrétiennes et s'était allié à une femme digne de lui dans la personne de Cassandre, fille de Jean Fabri, seigneur de Cly, premier secrétaire d'État et des finances et maître auditeur de la Chambre souveraine des comptes de Piémont (2). Ce fut cette noble dame que Dieu choisit pour instrument de son œuvre providentielle; il l'avait préparée à cette grande mission en lui donnant un vif attrait pour la perfection religieuse, et en l'enrichissant de précieuses qualités, parmi lesquelles se faisait remarquer une mâle énergie de caractère.

Tandis que les deux époux chrétiens se livraient à la pratique des œuvres de foi et de charité, et réalisaient la belle devise de la maison de Vaudan « bien faire, passe tout », il leur tomba entre les mains le livre de saint François de Sales « Introduction à la vie dévote ». Cet ouvrage d'or, devenu en peu de temps le bréviaire de tous les gens du monde, selon l'expression de Mgr Camus, fut connu et goûté à Aoste, dès les premières années de sa publication. Le chanoine théologal Dufour, qualifié par le chroniqueur de « vrai enfant de saint François de Sales », en suivait les principes pour la direction des âmes. M. et M^{me} de Vaudan furent épris

(1) *Chronologie historique*, etc., de M. de Tillier.

(2) *Id.*

de la beauté de ce livre, et, ayant appris que l'auteur avait récemment fondé une Congrégation religieuse qui répandait au loin les plus doux parfums de vertu, ils crurent ne pouvoir faire un meilleur usage de leur grande fortune qu'en dotant le pays d'une maison de cet institut célèbre. Que d'obstacles allait rencontrer ce pieux projet ! Il ne devait aboutir qu'après douze années de lutttes et d'épreuves.

D'abord, M. de Vaudan mourut en 1619, laissant sa veuve avec trois enfants en bas-âge. M^{me} de Vaudan, frappée au plus vif de son cœur, lasse du monde, aspirant à la retraite et à la paix, modifia alors les premières intentions arrêtées de concert avec son mari. Elle forme la résolution d'envoyer son fils Emmanuel René continuer ses études à Lyon, et, après avoir confié ses deux jeunes filles à la garde d'un tuteur, d'entrer elle-même dans un monastère de la Visitation. A peine ce dessein de la jeune veuve fut-il connu qu'il provoqua les oppositions les plus violentes de la part de sa famille et du public. Seriez-vous une mère si cruelle, lui disait-on, que d'abandonner vos enfants ? Ne sachant quel parti prendre, M^{me} de Vaudan se hasarda à écrire directement à saint François de Sales ; elle en reçut la lettre suivante au commencement de 1622. « Madame, je loue
« Dieu de votre persévérance, et vous avez raison
« de prendre suffisamment du loisir pour pourvoir
« dignement aux affaires que vous laisserez au monde ;
« cependant l'œil de la Providence éternelle, qui re-
« garde votre cœur, ne laissera pas de vous tenir
« au nombre de ses épouses, puisque, si vous n'êtes
« pas encore religieuse par effet, vous l'êtes en af-

« fection, et ne différez de l'être que pour l'être
« mieux. Continuez, je vous prie, Madame, à prier
« pour mon âme, puisqu'elle chérit très-affectueuse-
« ment la vôtre, et que je suis votre serviteur très-
« humble, François, Evêque de Genève (1). »

Ces précieuses paroles furent un trait de lumière pour M^{me} de Vaudan, et l'affermirent plus que jamais dans sa vocation, en dépit des murmures, des critiques et des outrages dont on l'accablait. « Son cœur,
« racontent les anciens Mémoires dans leur char-
« mant langage, était comme un rocher battu par
« les vents d'aquilon sans être ébranlé, et tout ar-
« rosé de la pluie qui tombe sur sa pointe sans en
« être pénétré, cette vaillante femme demeura tou-
« jours constante. » Enfin, M^{me} de Vaudan, après avoir réglé ses affaires et pourvu à l'éducation de ses enfants, nouvelle mère de Chantal, s'arracha aux cris et aux larmes de sa famille et se rendit à Chambéry, pour y recevoir bientôt le voile des filles de saint François de Sales. Ce n'était pas encore là le terme de ses épreuves. Dieu demandait à sa grande âme de nouveaux sacrifices.

Depuis dix mois, M^{me} de Vaudan savourait les douceurs du cloître, lorsqu'elle apprit coup sur coup les nouvelles les plus désastreuses. Son fils avait fait une chute dangereuse à Lyon, une sœur chérie venait de mourir à Aoste, la tour de Vaudan, située au nord de la cité, avait croulé; et, par surcroît, une recrudescence d'indignation agitaient les esprits contre

(1) *Œuvres complètes de S. François de Sales*, lettre 656.

elle : on attribuait tous ces malheurs au départ de M^{me} de Vaudan. Dans cette perplexité, qu'avait à faire notre piense novice ? Elle demanda avis à ses supérieurs, et, docile à leur voix conforme, au reste, à celle de son cœur de mère, elle se décida à sortir du monastère pour aller soigner son fils ; elle renonça par obéissance à la couronne d'épouse de J.-C., étant, pour ainsi dire, à la veille d'en ceindre son noble front.

L'action de la divine Providence éclatait d'une manière admirable en tout ceci, « car, disent les vieux « Mémoires, que nous aimons à citer, cette chère « sœur emporta tellement la Visitation dans son cœur « ou son cœur dans la Visitation que Dieu se servit « de ce moyen pour l'établissement de notre monastère de la Valdote. »

M^{me} de Vaudan rentra donc dans le pays, ramenant son fils malade, qu'elle eut la douleur de perdre peu de temps après. Se trouvant désormais privée de la liberté et rappelée aux soins des affaires temporelles, elle revint au premier projet qu'elle avait formé avec son mari de fonder un monastère de la Visitation à Aoste. Mais les mêmes difficultés subsistaient. Ses propres filles se montraient hostiles à cet établissement, les principaux de la ville lui refusaient positivement leur adhésion. Ces obstacles ne découragèrent point M^{me} de Vaudan. Attendant qu'un jour meilleur se levât sur son œuvre, elle se donna au service de Dieu avec une ferveur étonnante. Elle s'essayait à toutes sortes d'humiliations et d'austérités. Sa mise était fort simple, sa nourriture grossière, sa couche un peu de paille, ses délassements

la visite des pauvres et la distribution d'abondantes aumônes. « Chacun s'étonnait à Aoste, dit la chronique, de voir celle qui autrefois traînait par les rues de grandes mantes de pan et étoffes plus précieuses avec les grandes cûes des dames piémontaises, ne porter qu'une petite robe de vieilles et chétives sarges. »

Le nouveau genre de vie qu'avait embrassé M^{me} de Vaudan, bien loin de lui concilier l'estime et la vénération publique, ne fit qu'exciter la colère et la raillerie. C'est que dans tout les temps le monde livré au mal a été l'ennemi de la sainteté. Fonder un monastère, c'est créer un foyer de vertu, une source intarissable de dévouement à Dieu et aux hommes, c'est placer au milieu de la société un asile où l'âme se recueille loin des vains bruits du siècle, se fortifie dans l'obéissance, se transfigure dans l'humilité, et, morte à elle-même, embrasée de l'amour divin, répand autour d'elle cette bonne odeur de J.-C., qui sollicite à la vertu (1). Est-il donc surprenant que la fondatrice de la Visitation d'Aoste ait été en butte aux calomnies et aux persécutions les plus atroces? Des malheureux poussaient l'insolence jusqu'à aller lui crier pendant la nuit sous les fenêtres de sa maison : « religieuse défroquée, tu as tenu à Chambéry, et puis tu viens à la Valdote achever ta mauvaise vie. » Ces mêmes personnes allaient le lendemain lui faire visite, et l'humble dame les accueillait avec sa bonté ordinaire, sans leur

(1) M. Bougaud, l. c.

adresser le moindre reproche. Des religieux même désapprouvaient hautement ses projets de fondation, et, prenant le langage de la charité, disaient que « c'était borner les aumônes que cette dame faisait à toute la ville en une seule maison. » Quelle âme moins fortement trempée que celle de M^{me} de Vaudan n'eut fléchi en face d'oppositions si formidables ! Mais Dieu, qui avait ses desseins sur elle, lui avait donné un grand cœur, avec un si parfait mélange de douceur et d'énergie, de prudence et de fermeté qu'elle était inaccessible à tous les orages et restait toujours dévouée à la Visitation. A ces traits, nous pouvons bien l'appeler la femme forte valdôtaine.

Dans ces conjonctures, la Providence suscite un défenseur zélé à M^{me} de Vaudan ; nous voulons parler du P. Hugenet de la Compagnie de Jésus. Ce religieux, venu à Aoste avec plusieurs de ses confrères pour donner des missions dans le diocèse (1), eut bientôt occasion de connaître la noble dame. Les desseins de cette âme fervente lui parurent dignes de toute sa protection, et il prit immédiatement fait et cause pour elle. Sachant que les persécutions sont la semence féconde des maisons religieuses, plus il voyait des obstacles s'élever, plus il se convainquait du succès de l'œuvre projetée et fortifiait M^{me} de Vaudan dans ses bonnes idées. A quelque temps de là, en 1628, un singulier auxiliaire vint donner rai-

(1) On conserve au collège d'Aoste un vieux livre ayant en tête ces mots : *Missionis Augustensis Societatis Jesu* 1635.

son à notre héroïne. Ce fut la peste qui frappa spécialement les détracteurs de M^{me} de Vaudan; deux d'entre eux confessèrent hautement à la mort leur tort et le regret cuisant qu'ils éprouvaient d'avoir contrarié l'œuvre de Dieu. Ces faits et ces déclarations soutenus par une prédication éloquente du P. Hugonet produisirent un revirement complet dans l'opinion publique. Personne n'osa plus dire mot. Le beau-fils de notre sainte veuve, Pierre-Philibert baron de Roncas et marquis de Caselles, qui avait été jusqu'alors un des opposants cachés, fut touché lui aussi; il devint l'ami et le bienfaiteur insigne de la Visitation.

En janvier 1629, M^{me} de Vaudan reçut de madame de Chantal la lettre suivante : « Chambéry, ma très-
« honorée et très-chère sœur, nous voici heureuse-
« ment de retour auprès de nos chères sœurs de
« Chambéry, qui m'ont dit comme votre bon cœur
« continue dans le désir de notre établissement en
« votre cité d'Aoste; nous sommes toutes prêtes à
« accomplir la parole que nous vous donnâmes avant
« de partir, il y a environ dix-huit mois, ainsi que
« je priai ma sœur, la supérieure d'ici, de vous l'é-
« crire, et de vous donner notre sœur Gasparde An-
« gélique avec quatre bonnes religieuses : car on n'a
« dit que vous la désirez. J'écris à Mgr votre évêque
« afin d'avoir quelque résolution finale; car nous
« sommes disposées d'embrasser tout ce qu'il lui
« plaira nous commander, soit pour aller, soit pour
« demeurer, s'il juge l'affaire utile à la gloire de
« Dieu, ou faisable, malgré les difficultés qui peu-
« vent s'y rencontrer. Vous nous connaissez, ma très-

« chère sœur, nous ne voulons rien violenter, mais
« nous désirons que toutes les affaires qui nous con-
« cernent se fassent avec toute douceur et pour le
« seul honneur de Notre-Seigneur. Voyez donc avec
« votre digne évêque ce qui pourra se faire; et quoi
« qu'il arrive, nous demeurerons obligées à votre
« bonne volonté et toujours plus affectionnées à votre
« bien spirituel, vous chérissant comme ma bonne
« et chère sœur à qui je suis et serai toute ma vie
« en Notre-Seigneur votre très-humble servante Fran-
« çoise Frémiot de la Visitation de sainte Marie (1). »

Nous ne savons quelle impression cette lettre fit sur M^{me} de Vaudan. Pour nous, nous ne nous lassons d'y admirer et l'extrême déférence que la sainte témoigne à l'égard de Mgr Vercellin, et son zèle ardent pour la gloire de Dieu, et sa prudence merveilleuse à sonder le terrain, et son affection incomparable pour la *bonne et chère sœur* de Vaudan.

Pendant l'œuvre n'avancait pas. Les difficultés étaient aplanies à Aoste, mais rien de nouveau n'arrivait d'au-delà des monts, malgré les sollicitations répétées qui avaient été faites près la mère de Chantal. M^{me} de Vaudan commençait à craindre pour l'exécution de ses projets, se doutant que M^{me} de Chantal eût renoncé à la fondation d'Aoste.

Sur ces entrefaites, un gentilhomme, enchanté des nobles qualités de M^{me} de Vaudan, lui demanda sa main, avec promesse de la seconder de tout son pouvoir dans la réalisation de sa généreuse entreprise.

(1) Lettre DXIII.

C'était là un parti bien séduisant pour son cœur, qui tenait si fortement à l'idée d'un monastère de la Visitation dans sa patrie ; mais c'était en même temps un piège et une entrave à sa perfection, si elle venait à l'accepter. Heureusement que le P. Hugenet, cet ange tutélaire de notre pieuse veuve, ayant eu connaissance d'une pareille ouverture, s'empressa d'écrire à M^{me} de Chantal, la conjurant d'envoyer incessamment les sœurs destinées à la fondation d'Aoste.

L'heure du dénouement approchait. Le 1^{er} octobre 1631 était le jour décisif pour l'acceptation ou le refus de l'alliance honorable proposée à la noble veuve. Le même jour, un domestique vint lui annoncer l'arrivée des sœurs de la Visitation. Quelle fut sa surprise et son bonheur ! Dans les transports de sa jubilation, elle descend promptement les escaliers et se jette aux genoux de la première sœur qu'elle voit. Les filles de saint François de Sales étaient au nombre de six, ayant à leur tête la mère Françoise Gasparde Favier et venaient la plupart de la maison de Chambéry. Elles se hâtèrent de lui remettre une lettre de la sainte mère de Chantal conçue en ces termes : « Annecy, septembre 1631. Enfin, Ma-
« dame, ma bonne et vraiment chère sœur, voilà les
« chères âmes que vous avez tant désirées pour l'é-
« tablissement d'une maison de la Visitation, les-
« quelles, j'espère, rendront gloire à Dieu par le bon
« exemple et l'édification qu'elles donneront au pro-
« chain, et serviront à la consolation de votre âme.
« C'est ce que je désire de tout mon cœur. Elles
« s'en vont sous la protection de la divine Provi-
« dence, sous celle de Mgr d'Aoste, et la vôtre, ma

« très-chère sœur. Nous prions son infinie bonté
« qu'il lui plaise de répandre sur vous l'abondance
« de ses grâces et son très-saint amour. En cette
« affection, je suis invariablement, Madame, votre
« très-humble servante en N.-S. etc. (1). »

Cette lettre fut un baume consolateur pour M^{me} de Vaudan, qui avait tant travaillé, tant souffert, tant combattu. Elle la baigna de larmes d'attendrissement et de joie. Ses vœux étaient enfin couronnés, ses projets allaient être réalisés. Elle n'avait qu'une peine, celle de n'avoir su préparer un logis convenable aux filles de saint François de Sales. En attendant, elle les fit demeurer chez elles.

A la nouvelle de l'arrivée des religieuses, un enthousiasme général éclata dans la ville. Les principaux citoyens vinrent les visiter. M. le lieutenant au bailliage, Sulpice Derriard, envoya son secrétaire les complimenter; cet excellent homme fut tellement ravi de la douceur et de la modestie des sœurs qu'il s'en alla dire partout qu'il avait vu non pas des filles, mais des anges. Le conseil des Commis leur témoigna aussi toutes ses sympathies et fit même des démarches actives pour amener les chanoinesses de sainte Catherine à les recevoir dans leur couvent et à embrasser leur institut; mais les religieuses de sainte Catherine s'opposèrent à cette fusion et l'empêchèrent en recourant à la protection souveraine (2).

(1) *Œuvres complètes de sainte Chantal*, lettre DCXXXI^e. Cette lettre doit porter la date du 22 septembre 1631 : car c'est ce jour-là que les sœurs partirent de Chambéry.

(2) De Tillier, *Histoire du Duché d'Aoste*.

Mgr Vercellin était absent de sa ville épiscopale, lorsque les sœurs de la Visitation y firent leur entrée. A peine arrivé, il reçut leurs lettres d'obédience, leur fit l'accueil le plus bienveillant, et se hâta de pourvoir à leur logement. Il fallut se contenter d'une ancienne auberge qu'on loua de son propriétaire noble Humbert Aymonier (1). Le R. P. Hugenet et son compagnon le frère Bernard prirent sur eux de l'accommoder pour la faire servir de monastère. Tout étant préparé pour le mieux, le 12 octobre 1631, Mgr Vercellin voulut présider lui-même à la cérémonie de l'installation. Accompagné de son clergé, il alla prendre les sœurs à la maison de Vaudan et les conduisit en procession au nouveau monastère. Il y célébra ensuite solennellement la sainte messe et leur fit une allocution appropriée à la circonstance. « Ce digne prélat, ajoute l'histoire inédite de « la fondation, était une personne d'une très-rare « vertu et piété, qui avait une grande vénération pour « notre saint fondateur, et un amour et un zèle tout « particulier pour maintenir l'observance de la règle, sans y rien ajouter n'y diminuer. » Ces paroles nous révèlent tout l'intérêt que notre saint évêque portait à l'Ordre de la Visitation, et sont un bel éloge de sa sollicitude pastorale.

Telle fut l'origine du 49^e (1) monastère de la Vi-

(1) M. Bougaud, dans son *Histoire de sainte Chantal*, en produisant la liste chronologique des fondations des monastères de la Visitation, assigne à celle d'Aoste le 54^e n° d'ordre, et lui donne la date du 15 octobre 1632. Nous avons préféré suivre

sitation, le premier établi sur ces versants des Alpes. La vénérable mère de Chantal, négligeant Turin, Nice, Pignerol, Rome même, arrêta ses vues sur notre humble cité. Aoste fut la ville privilégiée, grâce à la constance héroïque de M^{me} de Vaudan.

La Visitation débutait à Aoste sous les auspices de la sainte pauvreté. On avait fait la chapelle dans l'écurie, et, quelques soins qu'on eût pris pour l'orner, elle conservait un aspect si misérable que Mgr Vercellin ne voulût pas permettre qu'on y gardât la sainte Eucharistie. Le délabrement de cette chapelle nous donne une idée de celui de la maison. Souvent les sœurs n'avaient pas même de pain. Au surplus, les fondations de la Visitation présentent à peu près partout les mêmes scènes (1). Une foule joyeuse, qui se porte au-devant des sœurs, des compliments sans fin, de belles promesses, et, pendant quelques jours, des amas de vivres, des dîners tout préparés envoyés par les grands; puis, peu à peu, l'enthousiasme se refroidit, le monde mobile va à d'autres impressions, et les religieuses commencent à sentir les charmes de la solitude, et souvent aussi l'aiguillon douloureux de la pauvreté.

Le monastère d'Aoste offre le même spectacle à son origine. M^{me} de Vaudan, ayant été obligée de faire un voyage, confia les sœurs à une de ses domestiques. « Mais la bonne fille, disent les anciens *Mémoires*, avait plus d'oubli que de soin, si bien que

le récit de la *fondation* inédite du *Val d'Aoste*, écrit probablement par une sœur de la Visitation.

(1) Bougaud, l. c.

« les pauvres sœurs pâtissaient beaucoup, n'ayant de
« quoi manger. » Cependant la divine Providence
suscita de bonnes âmes qui vinrent au secours de
la communauté naissante. M^{me} de Vaudan, étant de
retour, mit à la disposition des religieuses la plus
grande partie des aumônes qu'elle distribuait aux
pauvres. Le conseil des Commis obtint de Victor-
Amédée 1^{er} un don de 50 sacs de froment qu'avait
laissés l'armée du prince Thomas, alors de passage
dans le duché. Le prévôt de la cathédrale, Jean Fa-
vre, père spirituel des sœurs, voulut lui aussi les
aider dans leur détresse : il leur fit présent de six
brebis, ce qui leur causa un grand plaisir, quoiqu'à
cause de l'étroitesse de leur maison elles ne sussent
où les loger. Tout le jour ces bêtes innocentes sui-
vaient les religieuses, soit qu'elles allassent au chœur
pour dire l'office, soit qu'elles se rendissent au par-
loir auprès des séculiers ; et, comme il n'y avait pour
défendre l'entrée des salles que de petites tapisse-
ries et point de portes, on ne pouvait les en empê-
cher ; et, « ainsi, disent les vieux *Mémoires*, à tout
« instant, ces bonnes religieuses se trouvaient ber-
« gères malgré elles ; mais cette importunité était
« bien rachetée par les pieuses pensées que cette
« vue faisait naître, ou du bon Pasteur qui est mort
« pour ses brebis, ou de cet agneau de Dieu qui
« efface les péchés du monde. »

L'âme de la petite communauté était la mère Gas-
parde Favier. Cette religieuse avait une grande ins-
truction, et possédait, outre le français, le latin, l'i-
talien et l'espagnol. Mais qu'étaient-ce que les dons
de son intelligence auprès des qualités excellentes

qui ornaient son âme? Une incomparable douceur, jointe à un esprit très-rare de conciliation et de désintéressement, formait le fond de son caractère. Sa confiance à la divine Providence était admirable : c'est elle qui, au milieu des étreintes de la pauvreté, exhortait ses filles à profiter de cette disette et à imiter les souffrances de Jésus naissant dans la crèche. Son abandon filial à Dieu alla jusqu'au point de se passer des lettres-patentes qu'on sollicitait d'ordinaire pour toute fondation. Elle ne fut pas trompée dans ses prévisions : car les permissions verbales des Etats du duché suffirent, à tout temps, au maintien du monastère. Enfin la mère Gasparde Favier pratiquait une observance si exacte et si constante des règles de l'institut, qu'on disait d'elle que « si les « règles se fussent perdues, on aurait pu les copier « sur ses actions. » Est-il étonnant que sous un tel guide les sœurs de la Visitation se soient acclimatées sur le sol valdôtain, donnant l'exemple de la plus parfaite régularité et s'élevant jusqu'aux plus hautes vertus religieuses?

Le nouvel établissement, animé du doux esprit de saint François de Sales et de la grande âme de sainte Chantal, excitait l'admiration universelle et croissait tous les jours en popularité. Dès les premiers mois de leur séjour, les religieuses firent une conquête importante dans la personne de la sœur cadette du baron de Roncas. Cette noble demoiselle entra au couvent le 4 janvier 1652, lui apportant l'éclat d'un grand nom, l'appui d'une famille très-considérable, une dot riche pour le temps, et par-dessus tout une vertu et une capacité de premier ordre. La vocation

de la demoiselle de Roncas fut suivie de celle des demoiselles de Lostan et de plusieurs autres.

Le nombre des épouses de J.-C., qui augmentait insensiblement, obligea bientôt la communauté à se mettre en quête d'un autre logement. Dans cette conjoncture embarrassante, M^{me} de Vaudan ne resta pas au-dessous de ses engagements. Elle fit cession de la maison, dont elle avait la jouissance durant sa vie, en faveur des filles de saint François. Cette habitation était tout proche de celle qui fut le berceau de la Visitation, et, pour y établir d'une manière régulière la clôture, on acheta le pré attenant avec la dot de la sœur Marie-Louise Roncas, qui s'élevait à 1270 livres de Piémont : c'est le clos qu'on appelle encore aujourd'hui le verger de la Visitation.

Tout étant ainsi disposé, M^{me} de Vaudan crut arrivé le moment de couronner tous ses sacrifices par l'acte de la profession religieuse, ce rêve adorable de son cœur, ce but suprême de ses efforts incessants pendant douze années. Mais ici encore la Providence mit le sceau à la vertu de résignation de notre pieuse dame, en se contentant de sa bonne volonté, sans accepter l'holocauste de la victime. C'est que la prudence conseillait aux sœurs de laisser l'habit séculier à M^{me} de Vaudan, afin de pouvoir continuer à jouir des revenus qu'elle distribuait au couvent et d'assurer ainsi l'existence de l'établissement. Un moyen terme fut donc pris de concert. On convint que la noble veuve habiterait le monastère, tout en profitant de sa liberté d'action pour gérer ses affaires temporelles, et, en reconnaissance de ses im-

menses services, les sœurs furent d'avis en chapitre de lui décerner le titre de fondatrice.

Les vœux et les désirs de M^{me} de Vaudan étaient bien différents. Elle ne voulut accepter d'autre nom que celui de Marie-Thérèse, et d'autre privilège que celui d'être *servante des servantes de Dieu*. Ce fut dans l'exercice des vertus obscures et cachées, propres à une sainte religieuse, que s'écoulèrent le reste des jours de M^{me} de Vaulan. Elle suivait assidûment les exercices de la communauté, faisait l'oraison le matin et le soir, travaillait au jardin, servait les malades, et ne se dispensait d'aucun office si bas et humiliant qu'il fût.

Laissons parler le naïf chroniqueur : « Il faisait
« beau voir une dame de sa qualité, portant une
« charge de linge lavé lorsqu'on faisait la lessive,
« passant ainsi par les rues, où elle souffrait la cen-
« sure et les risées des autres dames de qualité, qui
« la rencontraient et lui reprochaient que, pouvant
« être bien servie au monde selon la destination de
« sa naissance, elle ne semblait qu'une servante en
« faisant ces actions basses et serviles ; à quoi elle
« répondait toujours avec un grand amour pour la
« Religion, disant qu'elle en était vraiment la ser-
« vante et qu'elle éprouvait tous les jours plus qu'il
« vaut mieux être abjecte en la maison du Seigneur
« que d'être grande parmi les mondains, que servir
« Dieu c'est régner, qu'il est donc plus souhaitable
« d'être servante et obéir en sa maison que d'être
« maîtresse et commander en celle du monde. » Telle
fut la vie admirable d'héroïsme religieux que mena
M^{me} de Vaudan à l'abri du monastère de la Visita-

tion, l'embaumant des plus suaves parfums de la vertu. Elle mourut le 5 avril 1653.

On aime à reporter ses souvenirs vers ces temps passés, et à contempler la nature humaine ainsi vaincue par la grâce, affranchie de l'esprit du monde, dilatée par l'amour de Dieu et du prochain, s'élevant à des actes de foi qui honorent notre pays autant qu'ils glorifient Dieu.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

GABRIEL DEBEZANSON (1), AUMONIER DES VISITANDINES.

Dans l'histoire de la Visitation d'Aoste sous Mgr J.-B. Vercellin, outre les personnages signalés, il en est encore un qui mérite une mention toute particulière. C'est M. Gabriel Debezanson, chanoine théologal de la cathédrale, prieur commendataire de saint Ours, et confesseur des Visitandines pendant trente-trois ans : âme fortement trempée pour la lutte, et toutefois inclinée vers l'ascétisme, esprit d'un savoir et d'une habileté peu commune, heureux dans les entreprises les plus ardues.

En 1655, par un jour d'hiver, Mgr Vercellin vit passer dans la rue deux jeunes gens étrangers d'une physionomie très-intéressante. Mu par le sentiment

(1) C'est ainsi que ce nom doit s'écrire selon un autographe que nous avons sous les yeux.

d'une louable curiosité, le bon prélat les appela et s'enquit d'eux qui ils étaient et où ils allaient. Il apprit qu'ils étaient Français, et qu'ayant terminé leurs études de théologie, ils désiraient visiter l'Italie et aller jusqu'à Rome. De plus en plus touché de leur air modeste et intelligent, Mgr Vercellin leur fit remarquer que la saison n'était pas propice pour ce voyage, et les invita à séjourner à Aoste, leur offrant même deux places de régent au collège de la ville.

Les deux voyageurs accueillirent avec joie cette proposition. L'un d'eux se nommait Gabriel Debezanson, né à Mâcon en 1610. Il était clerc tonsuré et faisait profession d'un culte particulier envers la sainte Vierge. Ayant su qu'il existait à Aoste un monastère de la Visitation de sainte-Marie, il se fit un plaisir d'y aller tous les jours servir la messe de communauté. La Providence dirigeait ainsi les pas du jeune Debezanson.

De fait, les Visitandines n'avaient pas d'abord de confesseur ordinaire. Il est vrai, les jésuites et les capucins leur faisaient la charité de les confesser de temps en temps ; mais ce défaut d'unité de direction était loin de favoriser leur piété. Elles résolurent de s'adresser à la sainte Vierge pour obtenir le choix d'un bon confesseur qui se chargeât de leur conduite spirituelle. Dans cette intention, elles se mirent à réciter pendant une année tous les jours un *ave maris stella*. Leurs prières furent exaucées. Edifiées du maintien dévot et recueilli que M. Debezanson avait à l'église, frappées surtout d'une conférence que, sur l'avis des pères jésuites, il leur avait dou-

née, elles crurent avoir trouvé l'homme de Dieu selon leurs vœux. Dans cette persuasion, elles osèrent prier Mgr Vercellin de l'élever à la prêtrise et de le leur donner pour confesseur. Le vénérable évêque, qui estimait singulièrement le talent oratoire de M. Debezanson et ses belles qualités, acquiesça volontiers à ces pieux désirs. Bien plus, comme la prébende théologale de la cathédrale était vacante, il le mena lui-même au chapitre et à l'église, et l'installa chanoine théologal (1).

Des oppositions inquiétantes ne tardèrent pas à se former contre le jeune ecclésiastique étranger nommé tout d'un coup à un poste aussi éminent. L'esprit d'envie se déchaîna d'autant plus librement que Mgr Vercellin partit ensuite pour la cour de Turin, où l'appelait la confiance de son Souverain. M. Debezanson, ne sachant comment conjurer l'orage soulevé contre sa personne, se hâta de rejoindre son protecteur. On étudia de concert les moyens de défense. L'évêque jugea que le nouveau théologal n'avait rien de mieux à faire qu'à prendre le doctorat, conformément aux dispositions des saints canons. M. le baron Pierre-Philibert de Roncas, qui lui portait le plus vif intérêt, fut du même avis et voulut bien se charger de tous les frais.

Restait une autre difficulté. M. Debezanson avait à redouter les chances d'un examen long et sérieux qu'il fallait subir devant un public éclairé. Bien que plein de doctrine, il ne s'était pas préparé d'une

(1) *Fondation inédite du Val d'Aoste.*

manière immédiate à soutenir des thèses théologiques. Cependant le temps pressait. Il eut alors recours à la sainte Vierge, et fit vœu de jeûner toute sa vie le samedi en son honneur, si elle le protégeait dans une conjoncture si critique. Au même instant, il entra dans la salle académique, et sentit soudain son esprit illuminé de clartés si vives qu'il répondit avec le plus grand succès aux arguments qui lui furent posés, et se vit proclamer docteur avec applaudissements. Le jeune lauréat obtint ensuite de Rome la bulle d'institution canonique : ce qui régularisa parfaitement sa position et réduisit ses adversaires à l'impuissance. Paisible alors dans la possession de sa prébende théologale, il se voua par un vœu public au service de la sainte Vierge dans la personne de ses humbles filles de la Visitation. Il poussa même le désintéressement jusqu'à leur abandonner les revenus de sa prébende, ne se réservant que le plus strict nécessaire.

Les occasions ne manquèrent pas au nouvel aumônier des Visitandines de déployer ses brillantes qualités et son zèle pour la gloire de Dieu et le bien de l'institut. En 1637, une fondation se préparait à Turin sous le haut patronage de la princesse Mathilde, sœur du duc Victor-Amédée. Cette importante affaire avait déjà été traitée à plusieurs reprises sans résultat. Ce fut le directeur des Visitandines d'Aoste, député à cet effet par la mère de Chantal, qui eut la gloire de mener l'œuvre à bonne fin, en dépit des préventions répandues contre l'Ordre. Après avoir stipulé les conventions opportunes, M. Debezanson partit pour Annecy, chargé par la

princesse Mathilde d'inviter la vénérable fondatrice à venir en personne commencer l'établissement. Il la sollicita en même temps, au nom du monastère d'Aoste, de prendre pour ce voyage la route du Petit-St-Bernard. La sainte voulut bien se rendre à ces instances multipliées. C'est donc au chanoine théologal Debezanson que notre ville doit l'insigne honneur d'avoir possédé dans ses murs sainte Jeanne-Françoise de Chantal, comme nous le dirons plus loin.

En 1641, M. Debezanson donna les mains à la fondation de Verceil. M^{me} l'infante Marie de Savoie, avec ses frères les princes Maurice et Thomas, avait conçu le projet de doter la noble cité de Verceil d'un monastère des filles de saint François de Sales. Mgr Vercellin, qui était à même d'apprécier les services signalés que la Visitation rendait aux âmes et à la société, prit la chose à cœur, et ne négligea rien pour procurer ce bienfait à sa ville natale. Il pria la mère de Chantal d'envoyer au nouveau monastère des Visitandines d'Aoste. Heureuse idée de notre saint évêque d'unir par le lien d'une maternité spirituelle ces deux villes si chères à son cœur ! La vénérable fondatrice, qui avait pour notre digne prélat la plus haute estime, accéda volontiers à ses vœux. « Nous ne remuerons rien, écrivait-elle à un « père jésuite de notre ville, que nous n'ayons son « ordre et son commandement (1). » Tout étant réglé pour le mieux, la petite colonie, formée de cinq

(1) V. *Pièces justificatives*, n° VIII.

religieuses, partit d'Aoste le 25 juin 1641, sous la conduite de leur supérieure Marie-Louise Roncas, et sous la sauvegarde de leur aumônier Debezanson et de M. le baron de Roncas. Un enthousiasme général accueillit les Visitandines à Verceil; elles s'y établirent, le 1^{er} juillet, avec la forme accoutumée (1).

Il nous serait doux de prolonger le regard sur cette nouvelle maison, où vinrent s'épanouir dans tout leur éclat les vertus de nos sœurs valdôtaines, humbles fleurs de la vallée transplantées sur un sol fertile et éminemment propice à la dévotion. Mais ce récit nous ferait sortir du cadre que nous nous sommes prescrit. Ajoutons seulement que la maison fille de Verceil, comme la maison mère d'Aoste, a été anéantie par cette Révolution française qui a fait dans l'histoire religieuse des ruines si lamentables. Le monastère de Turin a pu se relever en 1825.

Impossible de dire tous les services que M. Debezanson rendit à la communauté d'Aoste et à l'institut entier (2). Aussi les Visitandines l'honoraient-elles comme l'ange visible député à leur garde. Non-content de diriger leur conscience et de leur adresser des entretiens spirituels, il les accompagnait même dans leurs voyages en Savoie et en Piémont, les prévenant par mille bons offices, et les édifiant toujours par sa charité et sa vie intérieure.

Tout en se dévouant aux intérêts de la Visitation,

(1) *Fondation inédite du Val d'Aoste.*

(2) Gabriel Debezanson reçut de sainte Chantal une lettre qui rend hommage à sa vertu et à son dévouement à la Visitation. C'est la lettre CCXLVII^e, édition Migne.

M. le chanoine théologal trouvait encore du temps pour la prédication et pour les affaires du diocèse. Nous savons que plusieurs de ses discours ont été jugés dignes des honneurs de l'impression (1). Son nom figure aussi dans plus d'un acte de visite pastorale. Bon juge de sa capacité, Mgr Vercellin l'appelait souvent à partager les sollicitudes de sa charge pastorale. Ainsi, le zélé prélat, désirant faciliter les secours de la religion aux habitants de Bionaz, se servit en 1640 de son utile concours pour ériger en paroisse ce hameau jusqu'alors dépendant de l'église de Valpelline. Afin de procéder canoniquement à cette division territoriale du spirituel, il y envoya M. Debezanson, et celui-ci, après avoir établi une enquête, adressa à son évêque un rapport favorable motivé sur la distance de ces lieux alpestres et le rapprochement progressif des glaciers (2).

Tandis que M. Gabriel Debezanson s'était éloigné d'Aoste pour des affaires du diocèse ou de l'Ordre, il survint un orage qui menaça l'existence si pure et si paisible des sœurs de la Visitation. Ce fut un religieux, désigné comme confesseur extraordinaire, qui, « sous le masque de sainteté et de plus grande perfection, nous dit la chronique, voulut mettre le trouble parmi ces innocentes brebis. » Montrant peu de respect pour la règle et beaucoup de penchant pour les nouveautés, débitant des maximes

(1) Il prononça dans l'église de la Visitation d'Aoste, le jour anniversaire de la mort de la B. Jeanne Françoise de Chantal, un discours qui fut imprimé à Lyon en 1645.

(2) *Archives de l'évêché.*

d'une spiritualité douteuse, il visait à dénaturer complètement l'esprit de la Visitation. Mais ce faux directeur ne connaissait pas le caractère de la mère Jeanne-Séraphine de Chamousset, élue supérieure du monastère après Françoise-Gasparde Favier. Cette excellente religieuse, ayant bientôt découvert ses manèges, les déjoua par sa vigilance, et s'opposa énergiquement à toute tentative tendant à compromettre l'unité de l'institut. Cette fermeté inébranlable irrita vivement le prétendu mystique : dès lors, calomnies, impostures, rapports infidèles adressés à sainte Chantal, lettres de celles-ci interceptées, tout fut mis en œuvre pour perdre la mère de Chamousset.

Cette persécution dura deux ans. Mgr Vercellin, prévenu un instant en faveur de ce religieux étranger, finit par ouvrir les yeux, et se fit un devoir de rendre justice à la vertu de la mère de Chamousset. « Si je ne vous connaissais, lui dit-il ensuite, ce Révérend aurait été capable de bien embarrasser mon esprit. » On ne tarda pas à apprendre que « ce Révérend » n'était qu'un religieux défroqué : ce qui justifia pleinement la conduite de la digne supérieure, et donna un nouveau lustre à sa sainteté, tellement que le pieux prélat disait qu'en la voyant, il croyait voir revivre sainte Catherine de Sienne (1).

Sous la direction d'une si sage supérieure, il fut facile à M. Gabriel Debezanson de maintenir l'ordre et le bon esprit dans la communauté (2).

(1) *Fondation inédite du Val d'Aoste*

(2) *Œuvres complètes de S. Chantal*, éd. Migne, lettre DCCCXV.

La réputation du Père spirituel de la Visitation d'Aoste grandissait tous les jours. La mère Marie-Aimée de Blonay, qui avait succédé à sainte Chantal dans la supériorité de l'Ordre, voulut, elle aussi, mettre à profit les lumières et le zèle de M. le théologal Debezanson dans une cause fort importante. Il s'agit du procès de canonisation de Mgr François de Sales, évêque de Genève. Toutes les procédures relatives à cette affaire avaient été interrompues depuis 1633. En 1644, l'avènement d'Innocent X à la papauté ayant fait naître l'espérance de la reprise de la cause, la mère de Blonay s'occupa activement à renouveler les instances canoniques et à recueillir les pièces nécessaires. Il fallait d'abord nommer un procureur. Son choix tomba sur notre vertueux et savant théologal, qui avait déjà donné des preuves si manifestes de son dévouement à l'Ordre. Elle lui fit expédier une procuration authentique au nom de son chapitre (1). Accompagné ainsi des vœux de tous les monastères, M. Gabriel Debezanson partit pour Rome, au mois de février 1647. A peine arrivé aux pieds du saint Père, il se hâta de lui consigner les procès-verbaux rédigés antérieurement par les commissaires apostoliques, et travailla avec ardeur à poursuivre la cause. Il obtint de la Congrégation des Rites la tenue de deux assemblées, la préparatoire et la générale (2). Il ne lui fut pas donné d'aller plus loin.

(1) *Vie de la mère Marie-Aimée Blonay* par Charles-Auguste de Sales, p. 220.

(2) *Vie de saint François de Sales* par M. Hamon, t. 2. p. 506.

Peut-on induire de là l'infructuosité de ses démarches? Non évidemment, puisqu'elles eurent pour effet de presser l'examen de la cause, de provoquer de nouvelles enquêtes et de nouvelles discussions. On sait avec quelle prudence et quelle sage lenteur sont conduites ces procédures à la suite desquelles d'humbles chrétiens sont élevés aux honneurs des autels. Ce sera toujours un mérite pour le directeur des Visitandines d'avoir joint ses généreux efforts à ceux des autres procureurs, une gloire pour Mgr J.-B. Vercellin de l'avoir secondé dans cette pieuse entreprise, et ce dut être une immense consolation pour lui-même d'apprendre l'acte de canonisation du grand évêque de Genève, à la date du 19 avril 1665. En ce jour de bonheur, il vit ses peines couronnées du succès, et sa dévotion pour saint François de Sales fut pleinement satisfaite.

Nous ne savons combien d'années M. Debezanson demeura à Rome; mais nous avons de lui une lettre écrite de la Ville Eternelle, vers le mois de juillet 1649, où se peint admirablement toute la vénération de son âme pour la sainte mère de Blonay, qui venait de mourir à Annecy (1).

« Plusieurs prélats, dit-il, qui ont connu cette chère
« mère défunte par ses lettres et par sa réputation
« sont vivement touchés, et disent que voyant qu'elle
« ne pouvait pas avancer à son gré les affaires de
« son bienheureux père auprès du vicaire de J.-C.,
« elle est allée dans une sainte impatience trouver

(1) *Vie de la mère Marie-Aimée Blonay*, p. 361.

« ce cher époux de son âme pour le solliciter lui-même par elle-même dans la Jérusalem céleste. Et en mon particulier, ajoute-t-il, je puis assurer devant Dieu d'avoir déjà reçu beaucoup de grâces par ses intercessions, l'ayant invoquée dans ma maladie, et pour ma santé corporelle et pour l'allègement de mon esprit (1). »

() La noble maison de Blonay en Chablais était alliée à la famille d'Avise et hérita d'une portion de cette seigneurie.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

L'INSIGNE COLLÉGIALE DE ST-OURS ET DERNIÈRES ANNÉES DE M. DEBEZANSON.

C'est probablement pendant son séjour à Rome que M. Gabriel Debezanson noua des relations avec le cardinal Ceva, prieur commendataire de Saint-Ours, lesquelles lui attirèrent ensuite des démêlés sérieux avec le chapitre de cette insigne collégiale. Qu'on nous permette à ce sujet quelques détails nécessaires pour compléter cette notice historique sur le célèbre théologal; nous nous abstiendrons toutefois de nous prononcer sur le mérite de la question. .

Si nous nous en tenons aux faits les plus saillants, nous voyons le 6 juillet 1629 les chanoines de saint Ours, qui professaient la règle de saint Augustin sous un prieur commendataire, solliciter du pape Urbain VIII une bulle de sécularisation. Elle fut accordée en effet le 5 octobre 1630. De là, le chapitre se vit admis au partage définitif des biens entre le

prieur et les chanoines, puis entre les chanoines eux-mêmes autorisés à vivre séparément et à exploiter chacun leur prébende : la juridiction de l'Ordinaire fut réservée pour le reste (1). Cette bulle fut confirmée par une autre d'Innocent X, à la date du 15 octobre 1654. Cependant, du vivant du cardinal Ceva, qui possédait le prieuré en titre de commende, les chanoines ne jugèrent pas à propos de mettre à exécution les bulles obtenues. Ce retard amena de nouvelles complications, et même un grand procès. Il advint en 1649 que le cardinal Ceva résigna sa dignité en faveur de M. Debezanson, sous la réserve d'une pension. La bulle de nomination du nouveau prieur commendataire fut fulminée à Rome le 24 décembre 1649, et le chanoine de la cathédrale Martin Tarellaz fut délégué à prendre possession du prieuré. Mais le chapitre de saint Ours lui fit une opposition formelle, fondée sur l'obtention des bulles de sécularisation. M. Debezanson ne se déconcerta pas. Il porta directement la cause au tribunal de la Rote romaine. Après avoir plaidé durant trois ans, le nouveau prieur commendataire fut par sentence du 24 novembre 1653 maintenu au possessoire, sans préjudice du pétitoire, sur lequel il n'avait pas contesté. Les chanoines de saint Ours interjetèrent appel au tribunal de la Signature de justice.

(1) Voici les termes de cette réserve : « Ita tamen ut canonici collegialis Ecclesiæ de cetero perpetuis futuris temporibus subsint omnimodæ iurisdictioni, correctioni et superioritati Ordinarii Augustensis. » *Archives de l'évêché*.

Cependant la considération des dépenses énormes faites et qui restaient à faire pour la poursuite du procès, l'incertitude de l'issue, amenèrent les parties à une composition amicale. Mgr Vercellin, vrai ange de paix, le désirait vivement. Nous en avons une preuve dans une lettre écrite de Turin et adressée au chanoine de saint Ours Bosos; il y exhorte les esprits à la modération et à « une bonne composition qui mettrait tous en repos. » Il n'eut pas cependant la consolation de voir la fin du différend.

Les parties, de guerre lasse, furent d'avis de s'en référer à un tribunal d'arbitrage et choisirent à cet effet M. le baron Pierre-Philibert de Roncas, marquis de Caselles, conseiller d'Etat de Son Altesse Royale, et M. le docteur Jacques Carrel, pair du duché, juge au bailliage, et jurisconsulte distingué de l'époque. Le 23 mars 1654, la sentence arbitramentale fut prononcée et acceptée de part et d'autre. En exécution de cette sentence, on stipula le 26 du même mois une transaction dans laquelle M. Debezanson ratifie l'acte de sécularisation du chapitre en conformité des bulles pontificales, et les chanoines reconnaissent M. Debezanson pour prieur commendataire avec droit à une pension de 195 ducats pendant la vie du cardinal Ceva et de 145 ducats après sa mort (1).

(1) C'est Jean-Louis Desbernards, docteur ès-droits, protonotaire apostolique, chanoine pénitencier de la cathédrale, et vicaire capitulaire du diocèse après la mort de Mgr Vercellin, qui fit dresser l'acte de transaction à la réquisition des parties et la corrobora de son autorité. Les faits relatés par le menu dans cet acte de transaction se trouvent résumés dans *l'Histoire du duché d'Aoste* par M. de Tillier.

Pour assurer la nouvelle organisation du chapitre, le 17 octobre suivant, l'on rédigea d'un consentement commun les statuts capitulaires, en se rapprochant le plus possible de ceux de la cathédrale. Ces statuts encore en vigueur aujourd'hui furent approuvés par le vicaire capitulaire Jean-Louis Desbernards, en qualité de délégué apostolique. Enfin, désirant mettre le sceau à ce traité de paix, les parties envoyèrent l'acte de transaction à Rome même, et le Souverain-Pontife Alexandre VII, voulut bien le confirmer de son autorité suprême, le 6 juillet 1655 (1). Rien ne vint plus troubler l'harmonie établie sur ces bases, pendant quinze ans que vécut encore M. Debezanson.

Ce fut, croyons-nous, durant ces années de pacifique possession du prieuré de saint Ours que notre chanoine théologal écrivit la vie du glorieux saint Ours, heureux d'acquitter une dette de dévotion envers cet illustre confesseur. Nous regrettons la perte de ce manuscrit d'autant plus qu'il devait jeter de vives lumières sur cette grande physionomie des premiers siècles de notre Eglise (2).

(1). « *Concordiam prædictam, ac, prout illa concernunt, desuper confectas scripturas, ac in eis contenta quæcumque auctoritate nostra approbamus et confirmamus, eisque perpetuæ et inviolabilis firmitatis robur adiicimus, etc.* »

(2) Voici en quels termes M. Tiran, curé de saint Ours dans le diocèse de Gap en France, s'exprime à ce sujet dans une lettre adressée à M. le prieur Gal le 1^{er} septembre 1855 : « Je trouve dans une lettre datée d'Aoste en 1670 qu'il existait à cette époque une vie manuscrite de saint Ours faite par

Dans la bulle de sécularisation d'Innocent X que nous avons citée, se trouvent décrites les nouvelles armoiries accordées par le Saint-Siège au chapitre de l'insigne collégiale. Ce sont les mêmes qu'il a aujourd'hui, c'est-à-dire, deux colombes d'argent, ayant au bec une branche d'olivier vert dans un champ d'azur, avec une étoile d'or en pointe (1). La même bulle assigne aux chanoines pour habit de chœur le surplis et l'aumusse sur le bras gauche. Le nouvel habit choral fut inauguré aux fêtes de la Pentecôte 1650 et a été constamment porté jusqu'en 1828, année où parut le bref célèbre de Léon XII *In Pe-demontii* concernant l'Eglise d'Aoste.

Revenons à M. Debezanson. Il n'était pas dans les destinées de cet homme remarquable de couler des jours calmes et paisibles. Ses dernières années furent en butte aux traits insidieux de la critique. Ce qui nous étonne peu. Tant de zèle dépensé au bénéfice de l'Ordre de la Visitation n'aurait pas été parfait, s'il n'eût été purifié par le creuset de la persécution. Comme le chanoine théologal habitait tout près du monastère, et qu'il recevait des religieuses la pension alimentaire en retour des re-

« le prieur Debezanson, où se trouve le plus de détails. Cette « vie doit exister encore dans vos archives. »

(1) *Insuper priori ac canonicis præfatis ut in huiusmodi status immutatione nova arma sive insignia ipsius Ecclesiæ SS. Petri et Ursi : una stella aurea in campo cacruleo cum duabus colombis albis olivæ ramos virentibus foliis in rostris gestantibus quæ postea nec ipsis nec eorum successoribus unquam immutare liceret. »*

venus de la prébende dont il leur avait fait cession, la malveillance se prit à soupçonner en cela des liaisons criminelles. Les sœurs et leur directeur, forts du témoignage de leur conscience, supportèrent avec humilité ces noires calomnies. Cependant, pour ôter tout sujet de scandale aux faibles, le chanoine théologal jugea à propos de transférer ailleurs son logement, et ainsi finirent tous les cancans (1).

M. Debezanson survécut dix-huit ans à Mgr Vercellin, son constant protecteur. Pendant les six années de vacance du siège épiscopal qui suivirent, la charge de la communauté d'Aoste retomba entièrement sur lui. Sous les évêques Milliet et Bally, qui l'honorèrent de leur confiance, il continua à remplir le poste d'aumônier des Visitandines avec son activité ordinaire jusqu'en 1669, année de sa mort. Pendant la longue maladie qu'il fit, les sœurs l'entourèrent des soins les plus assidus, espérant conserver à leur maison une existence qui n'était pas encore cassée de vieillesse. Les anciens *Mémoires* racontent de la manière suivante sa dernière maladie et sa mort (2).

« Un fâcheux accident fut la longue maladie de
« M. Debezanson, pendant laquelle ce monastère l'a
« fait servir et assister avec toute l'attention et la
« cordialité qu'exigeait notre reconnaissance pour
« trente-trois années de services en qualité de confesseur et de père spirituel. Ne pouvant plus va-

(1) *Fondation inédite du Val d'Aoste.*

(2) *Id.*

« quer ni à l'un ni à l'autre, notre mère (Françoise-
 « Marie Busquel) demanda à Mgr Bailly M. Morat,
 « chanoine régulier et vicaire-général de l'insigne
 « abbaye de S. Bernard de Menthon pour confesseur
 « ordinaire, lequel fut accordé; aussi bien que M.
 « Rol, chanoine de la cathédrale et vicaire-général
 « du diocèse pour père spirituel que la communauté
 « avait demandé. M. Bezanson mourut quelque temps
 « après, c'est-à-dire le 27 de mai 1669 (1), laissant
 « cette communauté bien affligée. Il choisit sa sé-
 « pulture dans notre église, où se voit sur une pierre
 « de marbre l'inscription suivante :

*Hic iacet Dominus Gabriel Besançon cathedralis
 Augustæ canonicus theologus, ac collegiatæ S. Ursi
 Prior, qui moriens ceneres suos vitæ restituendos ut
 vivens seipsum sancto Francisco Salesio devovit. Vixit
 anno Domini MDCLXIX (2).*

« Ce digne ecclésiastique, poursuivent les anciens
 « *Mémoires*, non-content de tous les services qu'il
 « avait rendus à ce monastère pendant sa vie, vou-
 « lut encore lui léguer une partie de ses meilleurs
 « meubles, et deux cents livres en argent, en re-
 « connaissance de quoi le chapitre s'est obligé, avec

(1) On lit dans les Actes de décès de la paroisse de St-Jean :
 « Illustris et Reverendus admodum Dominus Gabriel de Besan-
 çon prior Ecclesiæ Collegiatæ SS. Petri et Ursi, canonicus the-
 ologalis Ecclesiæ Cathedralis B. M. Augustæ, etc, sacramentis
 munitus migravit e vita die 27 maii 1669, et sepultus est apud
 moniales Visitationis S. M. Augustæ. »

(2) M. de Tillier *Chronol. histor.* ajoute que son corps fut dé-
 posé dans la première niche à droite en entrant.

« l'agrément de Mgr, de dire l'office des morts, d'ap-
« pliquer une communion générale, et faire célébrer
« une messe tous les ans au 27^e jour du mois de
« mai. La communauté resta vivement pénétrée de
« douleur pour cette perte. On sait l'estime qu'avait
« notre bienheureuse mère pour lui, combien elle
« s'en est servie avec confiance lorsqu'on traitait de
« la fondation du monastère de Turin. C'est à lui
« qu'est adressée la lettre C du premier livre des
« épîtres de cette bienheureuse mère et plusieurs
« autres. »

Telle fut la vie pleine, mais agitée, de M. Gabriel Debezanson, homme d'action, également propre à l'administration des affaires et à la direction des âmes. Son titre le plus éclatant à la mémoire de la postérité, c'est incontestablement son dévouement inaltérable aux intérêts de l'Ordre de la Visitation.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

SAINTE CHANTAL A AOSTE.

Un trait distinctif de la plupart des saints, c'est l'apostolat. Dieu se plaît à mettre en mouvement ces âmes ardentes pour les faire servir d'instruments à ses œuvres, et pour répandre partout les bienfaits de la grâce et le charme de leurs vertus. C'est dans ce but si élevé que la divine Providence conduisit les pas de sainte Chantal à Aoste. Après avoir visité en France une foule de monastères, y soufflant et y ravivant, au besoin, l'esprit de son institut, pouvait-elle se refuser aux vœux des Visitandines d'Aoste, qui la pressaient de venir leur apporter sa précieuse bénédiction? D'ailleurs, une affaire sérieuse l'appelait en Piémont. La fondation de Turin, projetée depuis vingt ans, allait enfin recevoir son exécution sous la

puissante impulsion de la princesse Mathilde. Son frère, le duc Victor-Amédée et toute la cour, pleins de vénération pour la servante de Dieu, insistaient vivement pour qu'elle viut en personne inaugurer l'établissement. Ce n'était pas une chose aisée pour une femme âgée de soixante-six ans que de franchir les hautes montagnes des Alpes ; mais, pour un cœur aussi grand, y avait-il des difficultés, dès qu'il s'agissait de la gloire de Dieu et de la propagation de son Ordre ? Le voyage fut donc décidé et il fut résolu que la sainte passerait par notre vallée. La visite de sainte Chantal à Aoste est un événement trop remarquable dans les annales de notre histoire au dix-septième siècle pour ne pas fixer un instant notre attention encore aujourd'hui (1).

La vénérable fondatrice partit d'Annecy le 14 septembre 1638, traversa sans encombre le Petit-St-Bernard, et arriva à Aoste le 21. Notre religieuse cité, se montrant à toute la hauteur de sa foi, lui prépara une ovation extraordinaire. Impossible de décrire l'enthousiasme général qui l'accueillit. La princesse Mathilde et son fils, le marquis de Pianesse, accoururent du Piémont, impatients de lui offrir les profonds hommages de leur dévotion. Le chapitre de la cathédrale, en l'absence de l'évêque qui était à Turin, s'empressa d'aller lui souhaiter la bienvenue. Un grand nombre de seigneurs et de dames se portèrent au-devant d'elle, pour lui rendre leurs

(1) *Histoire de sainte Chantal* par l'abbé Bougaud. — *Fondation inédite du val d'Aoste*. — *Fondation inédite de Turin*.

honneurs. La route était bordée d'une foule immense désireuse de contempler ses traits angustes. A son entrée dans la ville, toutes les cloches sonnèrent à la volée, et les églises étaient parées comme pour un jour de fête. Après avoir vénéré à la cathédrale les reliques qu'on y avait exposées, la sainte se rendit au monastère, « qui était toujours, « selon l'expression des *Mémoires*, un petit Bethléem. « Son abord nous parut un peu sérieux, écrivirent « peu après les religieuses, mais si humble, si recueilli, si céleste, que, quand même elle n'aurait pas été notre vénérable fondatrice, nous n'aurions pas laissé de nous jeter à ses pieds pour vénérer le temple du S. Esprit, comme firent plusieurs séculiers et un très-dévoit chanoine de la cathédrale, qui vint lui rendre compte de sa conscience. On lui coupa son voile pour avoir de ses reliques. »

Aoste eut le bonheur de posséder huit jours sainte Chantal. Il faut renoncer à peindre la joie des pieuses filles de la Visitation. Elles se pressaient autour de leur mère, émuës de respect, lui ouvraient leurs cœurs, lui confiaient leurs peines, lui demandaient enfin ces mille conseils de perfection dont toute vraie religieuse est avide. La mère de Chantal visita la maison avec le plus grand soin, pour se bien assurer que les règles de l'institut, même les moindres, y étaient fidèlement observées. Une seule chose la peina. On avait alors restauré le monastère, et l'on avait négligé de fermer la haie qui avait donné passage aux matériaux de construction et qui servait de clôture. La vénérable mère, dans la ferveur de son

zèle, en fit une sévère correction au chapitre, et recommanda instamment l'observance exacte de la clôture.

La sainteté de la mère de Chantal éclata dans le monastère par plusieurs faits prodigieux. La sœur Marie-Marguerite, fille de M. le baron de Nus, vicailli de la cité, était sujette à de fréquents accès d'épilepsie. Emue de compassion à la vue de son triste état, la bienheureuse l'exhorta à faire des actes de résignation à la volonté de Dieu, et, lui posant les deux mains sur la tête, elle lui dit : « par l'intercession de notre saint fondateur, ces accidents ne vous reviendront plus. » Dès ce moment, elle fut complètement guérie, tellement qu'elle fut envoyée plus tard comme supérieure au monastère de Verceil, et puis à celui de Munich en Bavière.

Il y avait une prétendante, M^{lle} Bellecombe, dont le caractère excessivement léger n'offrait guère des garanties de vocation religieuse; on était sur le point de la renvoyer. La bienheureuse, dotée d'un esprit prophétique, fut d'un avis contraire, disant « qu'elle serait à la suite un bon sujet. » M^{lle} Bellecombe devint, en effet, une fervente religieuse.

La sainte mère pénétrait jusqu'aux sentiments intimes des personnes. Un jour qu'elle montait les degrés de la maison, la supérieure Jeanne de Chamouset, qui la suivait, s'étonna en elle-même de sa démarche lestée dans un âge si avancé. Sainte Chantal, se retournant vers elle, lui dit : « N'est-il pas vrai, ma fille, que, pour être âgée comme je suis, je marche bien vite. » La bonne mère de

Chamousset resta émerveillée de voir le secret de ses pensées ainsi trahi.

Les sœurs d'Aoste étaient au comble du bonheur. Enfin le jour douloureux de la séparation arriva. Pressée vivement par la princesse Mathilde de partir pour Turin, la mère de Chantal fit ses adieux à la communauté, « disant encore un petit mot à l'oreille de toutes selon son besoin intérieur (1), » et les laissant pleines de son esprit de force et de ferveur.

A son départ d'Aoste, il arriva une chose fort extraordinaire. Le lieutenant au bailliage, M. Derriard, s'était chargé de trouver des porteurs pour la litière de la sainte, et il avait choisi, entre autres, rapportent les anciens *Mémoires*, un étranger qui faisait trophée de sa force, et avec raison, car il portait des fardeaux que trois auraient difficilement soulevés. Mais à peine les porteurs eurent-ils fait quelques pas sous leur respectable et précieuse charge, que cet homme, qui passait pour le plus fort et le plus adroit, commença à chanceler, et se sentit tout d'un coup saisi d'un accablement si universel dans ses membres, que, malgré les efforts incroyables qu'il faisait, jusqu'à être tout trempé de sueur, il lui fut impossible de la soutenir. M. Derriard se mit alors à le menacer, et ne lui épargna pas même les coups de canne pour le faire avancer. Ce malheureux porteur n'en fut pas moins contraint, dans la prodigieuse faiblesse qu'il éprouvait, de plier sous sa charge, et

(1) *Fondation inédite du Val d'Aoste.*

enfin de la laisser tomber. Cet événement extraordinaire surprit beaucoup M. Derriard, et il voulut en approfondir la cause ; c'est pourquoi il ordonna à ce porteur, tout tremblant et tout confus, d'essayer de remuer une pierre qu'il lui montra. Chose étonnante ! quoique cette pierre fût d'une grosseur énorme et telle que trois ou quatre hommes des plus vigoureux auraient eu peine à l'ébranler, il ne laissa pas cependant d'en venir à bout et de la faire rouler à diverses reprises, avec tant d'aisance qu'il semblait se jouer. On ne peut dire combien tous les témoins de cet événement furent étonnés ; mais se rappelant bientôt ce que le bruit public leur avait appris de la vie scandaleuse de ce malheureux, ils comprirent que le doigt de Dieu se montrait dans cette occasion, et que la sagesse divine n'avait pu souffrir qu'un vil esclave de Satan fut chargé d'un si sacré dépôt.

Les auteurs des *Mémoires* assurent avoir appris peu après que cet homme, qui avait été banni de son pays, y étant retourné, fut pris, jugé et condamné au dernier supplice, pour crime de sorcellerie.

Sainte Chantal poursuivit son voyage jusqu'à Turin, recevant partout des ovations magnifiques. Les sœurs d'Aoste restèrent toutes réconfortées par la précieuse visite de leur bienheureuse mère, et continuèrent à faire l'admiration de la ville par la beauté divine de leur vie. Ce fut dans l'exercice des plus pures vertus religieuses que le monastère d'Aoste subsista jusqu'au commencement de ce siècle, où il fut emporté par la tourmente révolutionnaire. Un arrêté de l'Administration générale du Pié-

mont décréta, le 31 août 1802, la suppression de toutes les corporations monastiques. Ainsi cette fatale année vit tomber sous la faux de l'impiété et du vandalisme toutes les institutions religieuses, fondées par la piété de nos pères, et qui avaient traversé les siècles en répandant sur le pays mille bienfaits.

CHAPITRE VINGTIÈME

INONDATION DE 1640 ET DÉVOTIONS PRATIQUÉES A CETTE OCCASION.

Tandis que la Visitation s'établissait à Aoste sous l'égide tutélaire de Mgr Vercellin, un événement inattendu vint jeter l'alarme dans le duché et mettre à une nouvelle épreuve la foi et la charité de notre vénérable évêque. Nous voulons parler de la grande inondation de 1640.

La vallée d'Aoste est un pays riche des dons de la nature. Air pur et fortifiant, fertilité du sol, variétés des produits, coups d'œil magnifiques, tout est rassemblé dans cette oasis des Alpes ; et cependant, par un effet fatal de la loi des compensations, ce coin de terre aimé des Cieux a été de tout temps en proie à la misère, sujet aux maladies contagieuses, et surtout le théâtre des plus étranges bouleversements de la nature. Presque à chaque pas, la vallée nous montre ou ses flancs déchirés par les éboule-

ments, ou sa plaine envahie par la rivière et les torrents, ou ses campagnes transformées en déserts arides. Chaque siècle a vu se succéder plusieurs de ces révolutions terrestres, dont l'eau a été l'agent formidable. Mais la catastrophe la plus effrayante, celle qui a menacé notre ville d'une ruine complète, si nous en croyons les documents qui nous restent, ç'a été l'inondation de 1640 (1). —

Au mois de septembre de cette année, il tomba une pluie torrentielle pendant huit jours consécutifs. A la suite de ces averses, le lac du Rutor rompit les glaces énormes qui lui servent de barrière naturelle et se précipita avec fureur dans la vallée. Les torrents de Valgrisenche, de Rhême, de Cogne et de Pollein grossirent démesurément, emportant tout sur leur passage. Cette masse d'eau, s'étant réunie à la Doire, submergea toute la plaine depuis Villeneuve jusqu'à Aoste. « A Villeneuve, dit un vieux mémoire, la Durie est arrivée jusques à l'hôpital — aujourd'hui le presbytère — battre par derrière fort et ferme jusques aux maisons, sans remède aucun temporel. » Sur la rive droite de la Doire, les ravages furent affreux. Prés, champs, vignes, ponts, maisons, tout fut dévasté par la violence des eaux. « Du côté d'Aymaville, homme vivant ne pourrait apprécier la ruine arrivée. » Ceci se passait le 20 septembre.

(1) De Tillier, *Histoire de duché d'Aoste*. — *Fondation inédite de la Visitation d'Aoste*. — *Mémoire MSS.* d'un religieux du couvent de S. François contemporain de l'événement.

Ce n'était pas toutefois du côté de la Doire que la ville d'Aoste avait le plus à craindre; elle avait un voisin plus redoutable dans le Buthier. Ce torrent, enflé par la crue des sources ses tributaires, déborda dans son cours, portant partout la destruction, renversant les édifices, déracinant les plantations, charriant d'énormes rochers. « Les personnes, continue le Mémoire, ne pouvaient se sauver dans leurs maisons. » Qu'on juge de l'effroi des habitants de la cité! Ils virent de suite dans ce cataclysme un fléau de Dieu, et se prirent à désarmer la colère divine par des prières, des processions, des pénitences et des vœux. La communauté surtout des Visitandines montra en cette occasion une grande piété. Pendant huit jours que le ciel tint ouvertes ses calaractes, les religieuses restèrent jour et nuit en adoration devant le S. Sacrement, implorant la miséricorde de Dieu sur son peuple affligé.

La population ne demeura pas les bras croisés. Voyant que le Buthier, après avoir vaincu les obstacles de la Mère des rives, « commençait à verser et menaçait de prendre la ville et le bourg par derrière; » elle s'anima de courage. Pendant deux jours et deux nuits, elle ne cessa de travailler, sous une pluie battante, à opposer une digue au débordement. Arbres, bois, pierres, fascines, toute sorte de matériaux furent mis en œuvre. Ces mesures défensives ne suffirent pas à maîtriser l'élément destructeur et à calmer les appréhensions. Ce n'étaient que confusion, cris d'alarme, pleurs, gémissements; le son lugubre du tocsin venait se mêler aux mugissements de l'onde menaçante.

En face du danger qui devenait de plus en plus imminent, ce fut un sauve-qui-peut général. Les habitants coururent en foule chercher un lieu de sûreté sur les flancs de la colline qui domine la ville. Les religieuses de sainte Catherine crurent devoir abandonner leur couvent, malgré la clôture, et se réfugièrent à Bibian. Il en fut de même des Visitandines. Mgr Vercellin, observant que le Buthier dirigeait son cours impétueux juste vers leur monastère, leur morda de s'enfuir. Il n'y eut qu'une bonne sœur tourière qui eut assez de courage pour rester; les autres, après avoir communiqué de la main de leur aumônier M. Debezason, sortirent de nuit et se retirèrent dans la ferme de M^{me} de Vaudan, située sur le même coteau. La frayeur prit de telles proportions que Mgr Vercellin crut devoir assembler le conseil de ville pour délibérer sur le sort des reliques de saint Grat. Fallait-il les emporter ou les laisser? On prit ce dernier parti, dans l'espoir que les restes vénérés de notre saint patron auraient la vertu de préserver la religieuse cité d'Aoste.

On avait épuisé tous les moyens humains de défense. Le Ciel seul pouvait enchaîner la fureur des flots. Le clergé, ayant son pieux évêque à sa tête, redoubla d'instances dans ses prières. Une procession solennelle fut organisée : les deux chapitres, les cordeliers et les capucins y intervinrent avec tout ce qu'il y avait de personnes courageuses qui n'avaient pas pris la fuite. On ne se fit pas faute d'y porter comme gage de la protection divine une épine de la sainte Croix, les Chefs de saint Jean-Baptiste, de saint Grat, de saint Joconde et de saint Ours. La

procession se dirigea vers le *Senrot*, soit l'arc honoraire, où venaient se briser avec fureur les ondes dévastatrices. Arrivé à cet endroit, Mgr Vercellin récita quelques prières pour conjurer l'élément déchaîné, et fit dessus, avec les reliques, le signe de la croix (1). La cérémonie achevée, la foule rentra dans la cathédrale, toute trempée par la pluie *a capite usque ad calceamenta*. Tel est le récit du chroniqueur.

L'heure de la délivrance allait enfin sonner. Le lendemain matin, toujours pour la même fin, les Pères cordeliers chantèrent une messe solennelle dans leur église de S. François (2). A peine le saint sacrifice fut-il terminé que la pluie cessa tout à coup, et le soleil reparut dans toute sa splendeur, tandis que, durant trois semaines, il n'avait laissé échapper à travers les nuages que quelques faibles rayons. Grâce à Dieu, la ville était sauvée. Ce qu'est le soleil de la liberté pour le pauvre prisonnier, l'astre resplendis-

(1) Le chapitre de St-Ours fit la même cérémonie sur le pont neuf le 27 septembre 1366, lors du débordement du Buthier. Tout le monde remarqua qu'à partir de ce moment il s'opéra une diminution sensible dans le volume de l'eau,

(2) Il y avait alors au couvent de saint François neuf religieux prêtres, le P. Provincial Etienne Aymonnier, le P. Gardien Pierre Mailleur, le P. Bouaventure Boissonin custode, le P. Séraphin Sarriod, le P. Vincent Désandré, le P. François Bruil, le P. Constance Ratacy de Verceil, le P. Louis Barnial de la Maurienne, le P. Louis Pontey du bourg de St-Ours. Il y avait aussi hors du couvent le P. Ambroise Rovet curé à S. Barthélemy, le P. Canali curé à Bard avec son coadjuteur le P. François Farcoz.

sant du jour le fut pour les pauvres citoyens d'Aoste livrés aux angoisses et à la terreur.

Les Visitandines retirées dans la ferme de M^{me} de Vaudan, où elles continuaient leurs exercices ordinaires de religion, apprirent de messagers ailés le retour du beau temps. « Dieu, rapportent les vieux
« Mémoires de la Visitation dans leur charmant style,
« voulant faire connaître que sa colère était apaisée,
« comme autrefois il fit à Noé par le moyen d'une
« colombe, donna l'instinct à des pigeons, que l'on
« gardait dans le monastère, de prendre le vol et
« d'aller où nos sœurs étaient, faisant connaître par
« le battement de leurs ailes que le danger était
« passé. »

La catastrophe, à laquelle la cité venait heureusement d'échapper, avait été si imminente que les habitants, rentrés dans leurs foyers, éprouvèrent le besoin d'exprimer au Seigneur les sentiments de la reconnaissance publique. Huit jours après la cessation de la pluie, on fit chanter en actions de grâces une messe solennelle. Un éloquent orateur, M. Debezanson, y prêcha sur la miséricorde divine. La messe fut suivie d'une procession à laquelle assistèrent les deux chapitres. On alla de rechef jusqu'à l'arc honoraire, qui avait vu expirer à ses pieds la fureur du Buthier, et dont les fondements avaient été mis à découvert par l'action corrosive de l'eau. L'on retourna ensuite à la cathédrale par un temps clair et serein, selon la remarque du chroniqueur.

Les ravages causés par l'inondation dans les campagnes furent des plus considérables. Déjà, depuis quelques années, on souffrait de la disette des vivres.

Les pluies torrentielles mirent le comble au mal en anéantissant les récoltes. Les prés, les champs et les vignes furent ou détruits ou endommagés par les nombreux et profonds sillons que creusèrent les eaux, de sorte que les églises même eurent peine à s'approvisionner du vin nécessaire à la célébration du saint sacrifice.

Nous avons encore quelques détails sur les désastres de l'inondation à Cogné. La plaine fut ravagée sur une étendue de 1487 ares où l'on faisait 850 faix de foin; les eaux emportèrent vingt-deux maisons, dix-neuf moulins, deux batteries, une scierie et une fabrique de poudre à canon. Les dégâts furent si grands que la commune supplia M^{me} la Régente des Etats de Savoie de réduire l'effectif des hommes qu'elle devait fournir aux milices du pays. M^{me} Christine, sensible aux maux de ses sujets, le réduisit à soixante hommes par décret du 1^{er} décembre 1543 (1).

Une autre inondation eut lieu en 1646. Le lac de Rutor à la Thuile et le lac de Combales à Courmayeur ayant débordé en même temps, enflèrent à tel point les eaux de la Doire que les jardins et les vergers situés au midi du bourg de Morgex furent emportés et plusieurs maisons renversées. Toutefois, les désastres de cette inondation n'atteignirent pas les proportions que nous venons de remarquer en 1640.

(1) *Archives de la cure de Cogné.*

CHAPITRE VINGT-UNIÈME

ETABLISSEMENT DES RELIGIEUSES DE LA CONGRÉGATION DE N.-D. DE LORRAINE.

A dix ans d'intervalle de la fondation de la Visitation surgit dans notre cité un autre établissement religieux, celui des chanoinesses de Notre-Dame de Lorraine. Pierre Fourier, curé de Mattaincourt en Lorraine, témoin dans sa paroisse et ailleurs des suites déplorables qu'amène le système des écoles mixtes, résolut de parer à un si grave inconvénient. Dieu lui mit au cœur la pensée de fonder une Congrégation de religieuses cloîtrées, ayant pour but l'instruction gratuite des jennes filles, de quelque condition qu'elles fussent, Il exécuta son projet dès l'an 1598; et le pieux fondateur eut le bonheur de voir bientôt le nouvel institut se répandre rapidement en Lorraine et dans d'autres provinces de la France, produisant partout les fruits les plus consolants de régénération intellectuelle, religieuse et morale.

Le bienheureux Pierre Fourier venait de rendre sa belle âme à Dieu en 1640, et, l'année suivante, la cité d'Aoste ouvrait ses portes aux pieuses filles de Lorraine.

Nous ne savons à qui attribuer l'honneur de l'initiative de l'établissement des chanoinesses régulières de Notre-Dame dans notre ville. Quoi qu'il en soit, l'action de Mgr Vercellin, en cette heureuse affaire, a été puissante et décisive.

En 1641, des ouvertures furent faites aux religieuses de Gray, en Franche-Comté, avec invitations pressantes de passer les monts et d'introduire leur institut dans les Etats du duc de Savoie. On leur assurait en même temps que la haute protection de la régente Christine de France aplanirait les obstacles qu'elles pourraient rencontrer dans l'accomplissement de ce dessein. Les religieuses Angélique-Elisabeth Dupont, Augustine Chaubert et Agnès-Dominique Henry acceptèrent avec empressement des propositions, qui ouvraient à leur Congrégation un horizon nouveau et qui les tiraient elles-mêmes de la situation précaire où elles se trouvaient en Franche-Comté. Elles vinrent donc à Aoste, et l'évêque de la ville les reçut, nous dit un historien, (1) avec beaucoup de bonté et les fit conduire au monastère des chanoinesses régulières de sainte Catherine.

(1) *Conduite de la Providence dans l'établissement de la Congrégation de Notre-Dame qui a pour son instituteur le bienheureux Pierre Fourier*, à Toul chez Claude Vincent, imprimeur et libraire, 1732.

Dès les premiers jours de leur arrivée, les nouvelles religieuses gagnèrent les sympathies de leurs pieuses hôtes. La douceur de leurs manières, le caractère de leur dévotion, l'excellence de leurs qualités exercèrent un tel charme sur les sœurs de sainte Catherine qu'elles firent tout au monde pour les retenir dans leur monastère et les attacher à leur congrégation. Telles n'étaient point les intentions des religieuses de Notre-Dame. Bien que la règle des deux instituts fut celle de saint Augustin, le but et l'esprit n'en étaient pas les mêmes. Les chanoinesses régulières de sainte Catherine étaient adonnées à la vie contemplative, tandis que les chanoinesses régulières de Notre-Dame menaient une vie active, consacrée essentiellement à l'éducation de la jeunesse. Elles ne purent donc accepter des sollicitations, quoique excessivement engageantes, qui tendaient à les détourner de leur vocation primitive; mais, se montrant fidèles à l'esprit de leur bienheureux fondateur, elles demandèrent un logement pour ouvrir immédiatement une école gratuite, et vaquer aux divers exercices de leur institut. Leurs vœux furent satisfaits. Un chanoine de la cathédrale mit à leur disposition un local convenable, de sorte que les trois religieuses lorraines purent bientôt inaugurer leur petite communauté sous la direction de la mère supérieure Angélique Dupont.

Les débuts étaient heureux, quoique lents. Mgr Vercellin favorisait de tout son pouvoir la nouvelle maison, les élèves étaient en grand nombre, et la besogne allait de jour en jour augmentant.

Le vénérable prélat, voyant les précieux services

que les religieuses de Notre-Dame rendaient aux familles chrétiennes de la ville, et voulant cependant ménager les forces des trois maîtresses, jugea à propos de faire un appel à la maison de Mirecourt en Lorraine, patrie du bienheureux Pierre Fourier, pour en obtenir un renfort à la colonie naissante. Une réponse favorable étant venue, le prélat expédia sur-le-champ deux chanoines qui s'empressèrent d'aller chercher le détachement auxiliaire. Les religieuses, au nombre de six, furent rencontrées, chemin faisant, à Besançon. Les chanoines, pensant que quatre suffiraient aux besoins de la maison, en renvoyèrent deux à Mirecourt et accompagnèrent les quatre autres à Aoste. Tous les frais du voyage furent payés par le généreux évêque.

Cela se passait en 1642. Vers la fin de cette même année, le 9 décembre, l'Assemblée des Etats du Duché autorisa le nouvel établissement à la recommandation de Madame la régente Christine de France (1).

Devenues plus nombreuses et placées sous la protection des lois, les dames lorraines songèrent à prendre une position plus stable. De fait, leur première demeure se trouvait trop petite et ne répondait pas à l'état personnel de la communauté et des élèves. C'est pourquoi elles choisirent un logement plus spacieux, en rapport avec les exigences de leur situation. Une maison particulière fut louée, et elles en payèrent le loyer avec le produit de leurs travaux manuels, et les petites aumônes qu'elles rece-

(2) De Tillier, *Histoire du Duché d'Aoste*.

vaient des citoyens : car il leur était défendu par la règle de rien percevoir pour l'enseignement. C'est ainsi que la cité d'Aoste a vu s'élever dans son enceinte cet humble établissement. L'institut du bienheureux Pierre Fourier grandit au milieu des peines et des traverses, jusqu'à ce que les religieuses fussent en mesure d'acheter une maison avec son clos. Ce qui n'eut lieu qu'en 1658, dans le quartier du bourg, appelé encore de nos jours *Lorraine*. Alors seulement elles eurent un monastère dûment organisé avec une chapelle sous le vocable de l'Immaculée Conception. C'est là qu'elles ouvrirent un pensionnat et qu'elles continuèrent à tenir une école externe gratuite pour l'instruction des jeunes filles tant de la ville que de l'étranger.

Parmi les dames lorraines qui travaillèrent à la fondation de la maison d'Aoste, il en est deux surtout qui ont laissé quelques souvenirs : ce sont les religieuses Angélique Dupont et Cécile-Marguerite Chaubert. La mère Angélique Dupont, première supérieure du couvent d'Aoste, était une femme pleine de prudence et de dignité, animée d'un profond sentiment de la règle. Sous son sage gouvernement, la maison parvint à un haut point de splendeur, de façon à attirer bon nombre de pensionnaires des plus illustres familles du Piémont ; même quelques-unes de ces nobles demoiselles s'y fixèrent, en y prenant le voile. Ce ne fut toutefois qu'après avoir traversé bien des crises et bien des épreuves, que la mère Angélique eut la consolation de laisser son œuvre dans un état tout à fait florissant.

Ce qui distinguait surtout cette religieuse, c'était

un attachement inviolable aux maximes du vénérable Pierre Fourier. Elle n'épargna ni soins, ni peines pour faire reconnaître et pour faire observer dans tous les monastères de la Congrégation les constitutions de son bienheureux Père. Pour ne parler que de celui d'Aoste, ce n'est pas assurément un mince mérite pour elle d'avoir su maintenir la régularité la plus parfaite dans une maison isolée de toute autre du même institut, la seule qui se trouvât dans les Etats du duc de Savoie (1).

La mère Cécile-Marguerite Chaubert fut un autre modèle de religieuse. La souplesse étonnante de son esprit la rendit propre à tous les emplois de la maison, comme la solidité de sa vertu, soutenue pendant cinquante-quatre ans de religion, en fit un sujet constant d'édification pour ses compagnes. Après avoir été élevée aux premières charges, après avoir été conseillère, maîtresse des pensionnaires, intendante des classes externes, elle se trouva singulièrement éprouvée les vingt dernières années de sa vie. Elle fut frappée d'une complète cécité et eut le visage horriblement défiguré. Dans cet état, son esprit conservait une sérénité inaltérable, ses discours respiraient les sentiments les plus purs de conformité à la volonté divine, tandis que son âme était inondée de lumières et de consolations surnaturelles. Elle mourut saintement à Aoste en 1685 à l'âge de de soixante-seize ans (2).

(1) *Conduite...* ouvrage cité.

(2) Ces détails sur la mère Cécile-Marguerite Chaubert sont

Les admirables exemples de piété et de vertu qui illustrèrent dès son berceau le monastère de Notre-Dame d'Aoste, firent un effet assez salulaire sur la jeunesse valdôtaine pour déterminer plusieurs vocations religieuses. Parmi les filles qui les premières se consacrèrent à Dieu dans cette maison, la chronique nous a transmis les noms de deux nobles demoiselles, Françoise et Barbe, filles de noble Jean Balthazard La Creste et de Marie-Françoise de Valpergue.

Ce n'était pas, néanmoins, sans provoquer une certaine opposition dans le pays que les chanoinesses lorraines formaient leur établissement d'Aoste et admettaient à la profession religieuse. L'esprit d'envie, empruntant le langage du patriotisme, ne manquait pas d'agiter l'opinion publique et de la soulever contre les religieuses étrangères. Rien, toutefois, ne fut entrepris contre elles sous l'épiscopat de Mgr Vercellin. Le vigilant pasteur était là pour encourager leurs efforts et les défendre, au besoin, contre tout acte d'hostilité.

Le monastère d'Aoste s'affermissait de jour en jour; sa réputation s'étendait au loin, et il fut bientôt en état d'envoyer une petite colonie à Pont-Beauvoisin, dans le diocèse de Belley. Voici comment cette fondation est racontée par l'auteur de l'ouvrage : *Conduite de la Providence dans l'établissement de la Congrégation de Notre-Dame.*

tirés d'une lettre imprimée dans laquelle les chanoinesses du couvent d'Aoste annoncent aux autres couvents de la Congrégation la nouvelle de la mort de cette sainte religieuse.

« Le zèle de quelques particuliers de Pont-Beau,
« voisin au diocèse de Belley, sur les frontières de
« France et de Savoie, donna occasion à l'établis-
« sement d'une maison de la Congrégation dans leur
« ville. C'étaient des pères de famille, qui informés
« par le voisinage du Val d'Aoste des grands talents
« des filles de cet institut pour l'instruction de la
« jeunesse de leur sexe, voulurent se procurer à eux-
« mêmes et à leurs compatriotes cet avantage. Ils
« obtinrent donc trois religieuses du Val-d'Aoste, qui
« se rendirent bientôt à leurs pieuses sollicitations.
« Elles furent d'abord reçues de plusieurs avec
« beaucoup de bienveillance, mais quelques autres
« jugèrent qu'il n'était pas d'une bonne politique de
« donner les mains si vite à un nouvel établissement
« de filles étrangères dans une ville frontière. Le
« partage fit une espèce d'opposition que ces bonnes
« filles n'auraient pas été en état de faire lever. Mais
« Mgr l'évêque de Belley s'employa pour elles, et
« jusqu'à l'heure de l'accommodement nos pieuses
« filles surent posséder leurs âmes dans la paix et
« la patience, se contentant d'offrir à Dieu leurs plus
« ferventes prières, et de donner indifféremment à
« tout le monde les assurances les plus sincères du
« désir ardent qu'elles avaient de leur être utile à
« quelque chose par l'instruction gratuite de la jeu-
« nesse. Enfin le moment de Dieu arriva ; et ce Dieu
« de charité et de paix, qui tourne les cœurs des
« hommes comme il lui plaît, ramena à un même
« sentiment tous les bourgeois de la ville, qui virent
« tous avec plaisir ce qui en avait d'abord alarmé
« plusieurs, et ils contribuèrent tous à l'envi à con-

« sommer un ouvrage où ils voyaient beaucoup de
« bien sans aucun inconvénient. Ces bonnes religieu-
« ses, après avoir béni le Seigneur de ce change-
« ment, travaillèrent aussitôt à ajuster une maison
« à leurs usages, et elles se trouvèrent bientôt en
« nombre suffisant pour former une petite commu-
« nauté, qui, par sa ferveur, a mérité la grâce d'i-
« miter leurs mères du Val-d'Aoste dans la parfaite
« soumission aux dernières Constitutions de leur vé-
« nérable Instituteur. »

C'est en 1648 que les religieuses de Notre-Dame d'Aoste fondèrent la maison de Pont-Beauvoisin. Cette même année, le 2 avril, Mgr Vercellin accorda l'approbation épiscopale à leurs Constitutions, et leur en permit l'impression : « Je souhaite, dit-il, que ces
« Constitutions soient mieux et plus richement im-
« primées sur les cœurs, qu'elles ne seront sur le
« papier. » C'est là le dernier acte que nous ayons de Mgr Vercellin dans l'histoire de l'établissement des chanoinesses lorraines dans notre ville. La mort de notre saint évêque priva les religieuses de leur appui le plus solide et le plus fidèle; elle faillit même renverser totalement l'œuvre entreprise avec tant de difficultés. Heureusement vint la sauver le puissant patronage de Madame Christine de France. Mgr Bally lui porta aussi le plus vif intérêt et affermit l'œuvre si avantageusement inaugurée par son prédécesseur, Mgr Vercellin. Le couvent de Lorraine a subsisté glorieusement jusqu'à la Révolution française (1).

(1) Parmi les mémoires du couvent de Lorraine, on conserve

Une réflexion avant de terminer ce chapitre. Certains esprits dans notre pays tout aussi bien qu'ailleurs, se prennent à exalter la diffusion de l'instruction populaire comme une conquête du XIX^e siècle. Si ces patriotes connaissaient tant soit peu l'histoire du duché d'Aoste, ils sauraient qu'il y a plus de deux siècles que le bienfait de l'instruction primaire était départi d'une manière large et généreuse dans notre ville à toutes les classes de la société. Comme nous venons de le voir, le sexe recevait une éducation très-soignée des Visitandines et des Dames de Lorraine. Celles-ci donnaient même gratuitement leurs leçons. Les véritables amis de l'instruction publique ont su apprécier l'enseignement de nos anciennes institutrices congréganistes. Le célèbre historien Demina, dans une notice sur Aoste, en a fait l'éloge dans ces termes : « Deux couvents de filles, l'un de la Visitation, l'autre des dames de Lorraine avaient acquis une grande réputation par la bonne éducation qu'on y donnait aux jeunes demoiselles (1).

un manuscrit du dix-septième siècle, vrai chef-d'œuvre d'exécution calligraphique. Ce manuscrit contient les Constitutions des religieuses de Notre-Dame, les règles de la Congrégation de l'Immaculée-Conception érigée dans leur chapelle, dont faisaient partie bon nombre de filles externes, en outre des prières pour le Souverain, l'Evêque, les magistrats, les curés, la ville, etc. Il paraît que ce précieux manuscrit servait à l'usage des Congréganistes, quand elles tenaient leurs réunions.

(1) *Tableau de la Haute Italie.*

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

LE COLLÈGE ET LES CHANOINES RÉGULIERS DE NOTRE-SAUVEUR.

L'établissement des religieuses de Notre-Dame à Aoste fut bientôt suivi de celui des chanoines réguliers de Notre-Sauveur. Cette dernière Congrégation reconnaissait aussi pour fondateur le bienheureux Pierre Fourier de Mattaincourt. Cette communauté d'origine explique comment les deux instituts s'appelèrent l'un l'autre, sur le même terrain, pour y travailler, chacun dans sa sphère, à un but commun, c'est-à-dire à l'instruction de la jeunesse chrétienne.

C'est en 1643 que les chanoines réguliers de Notre-Sauveur vinrent prendre la direction du collège d'Aoste. Voici par quel concours de circonstances ils furent appelés dans notre cité.

Depuis l'année 1604, l'ancien prieuré de Saint-Bé.

nigne était érigé en collège, en vertu d'une provision du Saint-Siège et se trouvait placé sous un conseil d'administration composé de l'évêque *pro tempore*, du bailli et des deux syndics. Cependant l'enseignement donné par des professeurs ecclésiastiques et séculiers, était loin de répondre aux vœux du public. C'est pourquoi, dès avant 1630, l'Administration du collège avait fait demander au souverain des religieux et de préférence des Pères de la Compagnie de Jésus, persuadés que le collège entre leurs mains changerait de face et grandirait dans la confiance générale. Malheureusement les affaires politiques ne permirent pas à Charles-Emmanuel I^{er} de donner cours à cette demande, et quelques années encore se passèrent, sans qu'on pût réaliser les projets de restauration conçus. Dans l'année 1642, les Pères jésuites vinrent eux-mêmes à Aoste donner des missions, comme ils en avaient déjà donné auparavant. La circonstance était favorable pour renouer le fil des négociations précédemment interrompues. Aussi les Pères jésuites présentèrent-ils une supplique aux Etats du duché assemblés le 18 septembre, à l'effet d'obtenir la direction du collège. Leur requête fut accueillie en principe, mais il fallait s'entendre sur les conditions, et, comme une des conditions posées par les Etats tendait à restreindre excessivement la faculté d'acquérir des immeubles, les jésuites ne purent l'accepter: et rien, pour cette année, ne fut conclu (1).

(1) *Archives de la chancellerie.*

Cet insuccès ne découragea point le conseil d'administration du collège dont le membre le plus influent était l'évêque. Sans perdre de temps, l'on porta ses vues sur une autre Congrégation enseignante, et l'on s'adressa aux chanoines réguliers de Saint-Augustin, réformés par le bienheureux Pierre Fourier sous le nom de chanoines de Notre-Sauveur. Cet institut était déjà connu dans le pays. Nous voyons en 1639 deux de ces religieux exercer les fonctions de curés dans le diocèse; il est probable que Mgr Vercellin les avait chargés de l'administration de paroisses, en suite de la peste de 1630 qui fit un si grand vide dans les rangs du clergé valdôtain. Le 1^{er} juillet 1539, le bienheureux Pierre Fourier leur adressa une lettre remarquable, dans laquelle il trace les devoirs du pasteur, fait l'éloge de leur vertu et parle de la réception dans la Congrégation de deux postulants du pays. Au surplus, la ville d'Aoste avait déjà à s'applaudir du zèle avec lequel les religieuses de Notre-Dame se consacraient à l'éducation des jeunes filles. On espérait donc recueillir des résultats analogues en confiant aux chanoines lorrains l'instruction des jeunes gens; car le même esprit de dévouement soufflait dans les deux créations du bienheureux Pierre Fourier. L'événement montra qu'on avait prévu juste.

Les religieux de Notre-Sauveur répondirent favorablement à l'offre faite, et, sans tarder, ils se rendirent à Aoste, l'année 1643. Afin de donner à la nouvelle œuvre toutes les garanties possibles de prospérité et de stabilité, l'agrément du souverain fut de suite sollicité, et bientôt accordé par Madame Chris-

tine de France, régente des Etats de son fils Charles-Emmanuel II. Cela fait, on dressa l'acte authentique qui devait régulariser la position des chanoines lorrains et les mettre en possession du collège. Ce contrat fut rédigé à l'évêché, le 16 juillet 1644, par Pantaléon Buthier, secrétaire pour lors des Etats. D'une part, figurent Mgr Vercellin, le marquis de Parelle, gouverneur et grand bailli du duché, Mathieu De Cré et François Balley, syndics, tous membres de l'Administration du collège, d'autre part, le R. Terrel, supérieur général de la Congrégation de Notre-Sauveur, le R. Bédel, le R. Etienne, docteur en théologie (1), et cinq autres chanoines réguliers.

Les dispositions particulières de cet acte nous ont été conservées par M. de Tillier (2) et ont été fidèlement reproduites par notre collègue, M. le chanoine Laurent, dans son excellent mémoire sur le collège d'Aoste.

Le collège, étant organisé sur ce nouveau pied, prit en peu de temps un grand accroissement. Les élèves s'empressèrent de suivre en foule les cours, avides de recevoir de la bouche des nouveaux professeurs l'enseignement approprié à leur âge et à leur condition. Des subsides furent bientôt accordés par le Conseil des Commis, de nouveaux bâtiments

(1) Le révérend chanoine Etienne était un prédicateur distingué et accompagnait souvent Mgr Vercellin dans ses visites pastorales.

(2) *Histoire du duché d'Aoste.*

furent construits, et c'est ainsi que les disciples du bienheureux Pierre Fourier relevèrent le collège de notre cité et le maintinrent dans un état florissant jusqu'en 1748, où ils furent remplacés par les RR. PP. Barnabites.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

LE COUVENT DE VERRÈS ET LA CONGRÉGATION DE NOTRE-SAUVEUR.

Tandis que les chanoines réguliers de Notre-Sauveur rivalisaient de zèle avec les chanoinesses de Notre-Dame, et s'attiraient à Aoste l'estime et la reconnaissance publique, en se dévouant généreusement à l'éducation de la jeunesse, la Providence leur préparait vers le même temps, et non loin de là, l'entrée dans un monastère canonial, c'est-à-dire dans le célèbre couvent de saint Gilles de Verrès, aujourd'hui encore subsistant.

Cette maison religieuse, fondée vers l'an 935, par les marquis de Montferrat, a professé de tout temps la règle de saint Augustin, sous l'obéissance de pré-vôts claustraux (1). Au commencement du XV^e siècle,

(1) Le couvent de Verrès n'a pu être fondé par les Bénédic-

la prévôté de saint-Gilles fut réduite en commende, et les prévôts réguliers devenus prévôts commendataires, sans obligation de résidence, virent peu à peu l'éclat de cette maison pâlir et ses revenus s'amoin-drir. Désireux de remédier à cet état de choses, l'évêque de Trente, Charles Madrus, comte de Challant (1) qui avait succédé dans la prévôté à Guido Boniface en 1639, résolut d'user de tous les moyens propres à faire relleurir la régularité dans cette maison. Evidemment, un but si digne ne pouvait être plus sûrement atteint que par une réforme radicale. C'est ce que tenta avec courage et avec succès l'éminent prélat. En 1647, il donna sa démission de prévôt commendataire. Dans le même acte, il unit d'une manière perpétuelle la prévôté de saint Gilles à la Congrégation de Notre-Sauveur, lui transférant tous ses droits et honneurs, avec charge d'y établir des chanoines réguliers de la réforme, et ne se réservant, pour lui et pour ses successeurs dans le comté de Challant, que la nomination du prévôt conventuel. Ce prévôt devait être choisi entre cinq ou six sujets présentés par le supérieur général de la Congréga-

tins de Fructuaire, comme le veulent certains historiens, attendu que cette abbaye n'a été elle-même fondée qu'en 998. (V. S. Guillaume d'Ivrée par M. le chanoine Croset-Mouchet.) Une charte de janvier 1005 mentionne une donation de deux pièces de champ faite aux *chanoines de Saint-Gilles* par Guillaume de Montjovet : ce qui suppose l'observance de la règle de saint Augustin dans ce couvent dès le X^e siècle.

(1) Charles Madrus naquit au château d'Issogne le 5 novembre 1599.

tion, et devait être ensuite soumis à la confirmation du St-Siège. Quant aux anciens religieux, ils furent invités à embrasser la réforme des chanoines réguliers de Notre-Sauveur; on leur promit toutefois, en cas de refus, de les pourvoir de cures vacantes, dépendantes de la prévôté de Saint-Gilles, et, à tout le moins, de leur assigner une pension convenable, bien entendu qu'ils seraient toujours traités avec égards et avec charité. Telle est, en substance, le contrat stipulé, le 27 juillet 1647, à Trente, entre Mgr Madrus d'une part, et d'autre part Jean Etienne et Pierre de Ovibus, constitués à cet effet procureurs de la Congrégation de Notre-Sauveur.

Un acte aussi important devait être appuyé de l'autorité souveraine. Le 27 août de la même année, la duchesse régente, Christine de France, donna son consentement en ces termes : « Nous avons agréée
« et approuvée, agréons et approuvons l'union de la
« susdite prévôté de Saint-Gilles de Verretz du Duché d'Aoste à la Congrégation des chanoines réguliers de Notre-Sauveur, Ordre de Saint-Augustin,
« comme aussi la nomination de Prévost au même
« lieu que le Dt Seign^r Evêque de Trente désire
« de faire en faveur du R. P. Jean Estienne religieux
« de la d^e Congrégation; mandons à ces fins,... »

Une approbation aussi formelle paraissait devoir consolider à jamais l'œuvre et éloigner toute occasion de litige. Il n'en fut pas ainsi. Les barons de Chatillon et de Fénis, seuls agnats survivants de la maison de Challant, se crurent lésés dans le droit de patronage, qui appartenait de temps immémorial à l'illustre famille de Challant. De fait, la transaction

conclue entre Mgr Madrus et la Congrégation de Notre-Sauveur venait restreindre singulièrement le nombre des sujets éligibles à la dignité de prévôt de saint-Gilles, puisque celui-ci devait être pris parmi les cinq ou six chanoines nommés par le supérieur-général des Pères de Lorraine. Les barons de Châtillon et de Fénis, qui étaient déjà engagés dans un procès considérable au sujet de la succession au comté de Challant possédé à cette époque par la famille de Madrus, ne manquèrent pas d'attaquer l'acte de résignation de l'évêque de Trente. Une opposition fut aussitôt formée en leur nom par-devant la duchesse régente et le Nonce Apostolique de Turin; ils en obtinrent en 1647 des lettres portant inhibition aux religieux de Notre-Sauveur de s'ingérer dans l'administration du couvent de Verrès, jusqu'à ce que la question fut vidée. Quelles furent les phases subséquentes de cette affaire? Nous ne pouvons le dire en l'absence de renseignements. Ce qui est hors de doute, c'est que la Congrégation de Notre-Sauveur resta en possession du monastère canonial de Saint-Gilles jusqu'en 1717. Il conste aussi que la plupart des anciens religieux se décidèrent à embrasser la réforme, moyennant certaines conditions qui furent acceptées. Aussi méritèrent-ils une lettre de félicitation de Madame la duchesse régente; cette lettre porte la date du 13 août 1650 (1), et elle est adres-

(1) Lettre de Madame Christine de France en faveur des PP. de la Congrégation. — « Rev. tres cher, bien aimé, et devot Orateur. Votre lettre du 24 du passé nous a esté rendue; nous

sée au Révérend Barthélemy D'Albard, vicaire-général de Saint-Gilles de Verrès (1).

Le nom de Mgr Vercellin ne se trouve guère mêlé au récit des faits que nous venons d'abréger. Nous le voyons cependant figurer en trois circonstances :

1° Le 20 septembre 1647, le Conseil des Commis nomma une députation sous la présidence de l'évêque d'Aoste, afin d'amener l'union de la prévôté de Saint-Gilles au Collège d'Aoste, en recourant pour cela à Sa Sainteté, à S. A. R. et à l'évêque de Trente: les députés firent leur rapport dans la séance du 4 mars 1648, et observèrent judicieusement que « la
« prévôté est un bénéfice qui porte charge d'âmes,
« claustral et collégial, et le Collège un bénéfice sé-

en avons reçu un tres grand contentement pour y avoir veu le temoignage de votre satisfaction en l'introduction des Chanoines Réguliers de Lorraine en la Prevosté de St Gilles, louant Dieu qu'ils correspondent par leurs operations aux desseins que nous avions que toute la Val d'Aoste aussi bien que la Mayson de Verres confessent que ces bons Peres estaient nécessaires en ces Pays la pour la gloire de Dieu et pour le salut des Peuples, que nous affectionnons tant, que nous n'espargnerons ny protection ny soin pour leur consolation et soulagement et pour le bien de vostre Prévosté, et de tous vos confreres particulièrement de vostre personne en laquelle nous reconnaissons tant de merites et de devotion que nous voulons bien recommander la nostre et celle de S. A. R. monsieur mon fils à ses Stes prières et oraysons, luy souhaitant à cet effet toute prospérité. Du Vallantin, ce 13 aoust 1650. La Duchesse de Savoie Reyno de Chypre, etc. Christine. »

(1) Le Vicaire général tenait la place du prévôt commendataire absent la plupart du temps.

« culier et rural, de sorte qu'il sera difficile d'obtenir de Sa Sainteté de permettre que celui qui est plus relevé dépende d'un moindre en qualité. » Ce projet d'union n'eut pas de suite; Mgr Madrus y refusa absolument son adhésion.

2° Le 20 février 1648, Joseph Malfatti, docteur *en ambes lois*, et procureur de l'évêque de Trente pour les affaires du duché d'Aoste, écrivit à Mgr Vercellin pour l'informer que les anciens religieux de Saint-Gilles, au nombre de huit (1), venaient de consentir à l'acte d'incorporation faite par Mgr Madrus en faveur de la Congrégation des chanoines réguliers de Notre-Sauveur.

3° Le 9 juin 1648, six des anciens religieux de Saint-Gilles, d'accord avec les nouveaux chanoines, élurent Mgr Vercellin « pour supérieur en tout ce qui concerne la correction de leurs procédures et mœurs, et non pour autre sujet. »

Voilà les détails qui nous sont acquis touchant l'acte de résignation de Mgr Madrus et l'introduction de la réforme au couvent de Verrès (2). Naturelle-

(1) Ces religieux sont Barthélemy D'Albard, vicaire général du monastère, Jean Didier Lerouge, vicaire claustral sacristain, François Vivier, curé de Challant-St-Victor, Bernard Praiol, chapelain et vicaire général du prieuré de Chambave, Jean-Pierre Obert, curé d'Ayas, Charles Riortis, chanoine claustral, Georges Brel, curé de St-Denys, Antoine Goyet, curé d'Issime et procureur général du monastère, François Sala, novice. Quelques mois après, dans un chapitre général tenu à Verrès, le 9 juin 1648, sept autres religieux, pour la plupart curés, accédèrent à l'acte d'acceptation de leurs confrères.

(2) *Archives de la Chancellerie.*

ment, l'évêque d'Aoste ne devait pas paraître comme acteur principal dans cette succession de faits, puisque ce monastère était exempt de la juridiction épiscopale. Toutefois, la part que nous lui voyons prendre est bien honorable et nous donne la mesure de l'estime et de la confiance, que Mgr Vercellin savait inspirer à tous les partis. En effet, le Conseil des Commis recherche son appui dans l'exécution de ses projets, le procureur de Mgr Madrus tient correspondance avec lui, les religieux de Saint-Gilles le choisissent spontanément pour juge dans des questions fort difficiles. L'ensemble de ces faits n'a-t-il pas pour résultat de mettre en relief la physionomie de notre évêque, et ne nous le montre-t-il pas supérieur à tout sentiment de partialité, étranger à toute idée d'opposition systématique, et visant uniquement à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes?

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

MORT DE MGR VERCELLIN. — SA RENOMMÉE DE SAINTETÉ.

Nous touchons au terme de l'épiscopat de Mgr Vercellin, épiscopat plein d'œuvres du plus haut intérêt, que nous avons mises consciencieusement sous les yeux du lecteur.

L'histoire est d'une brièveté désespérante sur les derniers jours de la vie de notre pieux évêque. Nous savons seulement qu'il eut à supporter les épreuves d'une longue maladie et qu'il s'endormit dans la paix du Seigneur le 17 mars 1651, vers minuit (1). Les obsèques eurent lieu le surlendemain, fête de saint Joseph, à la tombée de la nuit (2), et ses dépouilles mortelles furent déposées dans la crypte de la cathédrale, au caveau commun des évêques. Mais un prélat si distingué méritait une place à part : un de

(1) De Tillier, n° IX des *Pièces justificatives*.

(2) Claude Mochet, *Profil historial de la cité d'Aoste*.

ses successeurs lui rendit cet honneur. De Tillier nous rapporte (1) que Mgr Millet d'Arvillars ouvrit le tombeau où reposaient les cendres vénérées de Mgr Vercellin, et qu'il les fit transférer dans une niche au pourtour du chœur, dans le bas côté méridional sous la statue du bienheureux Boniface de Valpergue. A cette occasion, l'on remarqua avec une surprise religieuse que le corps du saint évêque s'était conservé presque intact. Son tombeau fut alors recouvert d'une pierre tumulaire qu'on scella dans la muraille, et sur laquelle on lit l'inscription suivante :

HIC REQUIESCIT IN PACE BONAE MEM. JO. BAPTISTA EPS. AUG.
QUI VIXIT IN EPU ANN. XXVIII
PACIFICE CUM CAPIT. ET CLERO
OBIT XVII MART. ANNO D. MDCLI.

Ces paroles nous redisent dans leur belle simplicité la bonté de cœur de notre excellent pasteur, et l'entente parfaite qu'il sut constamment maintenir avec son chapitre et tout son clergé. Sa mort fut pleurée et regrettée de toutes les classes de la société. Ce devait être, en effet, une perte fort sensible. Car l'ensemble de sa vie nous offre le tableau des vertus les plus propres à illustrer et à féconder la carrière apostolique. Une charité surnaturelle portée jusqu'à l'héroïsme fut sa vertu de prédilection et forme le plus précieux fleuron de sa couronne épiscopale. Est-il une vertu qui gagne davantage les

(1) *Histoire manuscrite des évêques d'Aoste.*

cœurs et qui embellisse la mémoire d'un personnage comme la vertu de charité? Aussi la tradition locale a-t-elle perpétué et consacré le souvenir de notre vénérable évêque. Rien que le fait qu'il a été assigné à ses restes mortels une place honorifique près du bienheureux Boniface de Valpergue et du bienheureux Emeric de Quart est un témoignage irrécusable rendu à l'éclat de ses mérites. Le service funèbre qui se célèbre toutes les années, le 17 mars, à son intention dans la cathédrale, est destiné à rappeler à jamais le nom béni de cet homme de Dieu (1).

Faut-il s'étonner dès lors que les divers auteurs, qui ont fait mention de Mgr Vercellin dans leurs ouvrages et leurs chroniques, célèbrent à l'envi sa sainteté? Qu'on nous laisse recueillir les noms des écrivains qui se sont plu à mettre en relief dans la personne de Mgr Vercellin cette haute vertu de sainteté. Ce sera le trophée d'une gloire impérissable élevé à la mémoire de notre héros. Car la sainteté résume tout. Ces auteurs sont le P. Genand *Historiographica narratio*, un anonyme *MS. d'un religieux de S. François*, Besson, *Mémoires*, etc., Gallia Christiana, Fondation inédite de la Visitation d'Aoste, Passerin d'Entrèves prévôt de la cathédrale *Notes MSS.*, Casalis *Dizionario art. Aosta*, Costa de Beauregard *Mémoires histor. de la Maison Roy. de Savoie*, Guide

(1) On lit dans un ancien cahier des legs de la cathédrale :
 « 17 mars, legs fondé en 1651 par l'évêque Vercellin, pour
 lequel il a été déboursé 150 L. »

du voyageur dans le Duché d'Aoste 1834, Aubert *La Vallée d'Aoste*, etc. Tous ces auteurs s'accordent en termes équivalents à dire que Mgr Vercellin mourut en odeur de sainteté.

En présence d'un concours si admirable d'homages éclatants déposés sur la tombe de notre saint évêque, ne sommes-nous pas en droit de le qualifier dans la langue de l'Eglise du titre de *vénérable serviteur de Dieu*? L'immortel Benoît XIV, dans son savant ouvrage *de servorum Dei Canonizat. et Beatif* (1), nous enseigne que l'Eglise décerne le titre de *vénérable* à l'évêque mort avec une réputation de sainteté bien établie, quoique la cause ne soit pas introduite auprès des congrégations romaines. Sans mettre donc J.-B. Vercellin sur la même ligne que les saint Grat, saint Joconde, saint Anselme, etc., nous pouvons, appuyés sur l'autorité de Benoît XIV, nous réjouir d'honorer dans notre éminent prélat, un *serviteur fidèle de Dieu*. La renommée de sainteté, décernée à Mgr Vercellin par l'histoire et par la tradition, forme le couronnement de vingt-huit années d'épiscopat et constitue le plus solide piédestal de sa gloire.

(1) L. I. c. 37. n° 4.

APPENDICE

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES



I.

(Page 10)

Notice du chanoine Fileppi sur Mgr Vercellin.

Joannes Baptista Vercellinus, quem perperam Franciscus Augustinus Ab Ecclesia in Chron., et Ughellius Jacobum appellant, Civis Vercellensis, J. U. Doctor et Sacrorum Canonum peritissimus, factus est Coadjutor Domini Bernardini Alladii, Canonici S. Eusebii Vercellensis, anno 1610. Adhuc Coadjutori arduum laboriosumque Sindici Capitularis munus, contra morem, demandatum est, et plura alia capitularia negotia conficienda extra ordinem commissa sunt. Quae omnia magna dexteritate absolvit perfecitque.

Defuncto canonico Alladio, et Vercellino canonico facto, cum vir doctissimus Philibertus Milliellus, nuper a Maurianensi sede ad Metropolitanam taurinensem translatus, viros undequaque doctos conquireret, qui sibi in Ecclesiae administratione adessent, audita fama doctrinae et prudentiae canonici Vercellini, eum ad se accitum, suum Vicarium Generalem

constituit. Quod munus Vercellinus tanta cum laude obivit, ut Carolus Emmanuel I Sabaudiae Dux, justus meriti aestimator eum delegerit, qui sedem Augustanam tunc vacantem impleret. — Itaque factus est Episcopus Augustanus anno 1623, sed prius canonicatum resignavit favore Jacobi Antonii Vercellini ejus germani fratris. In Actu Capitulari diei 24 Maii 1623 dicitur Jacobus Antonius praedictus praesentasse Bullas collationis canonicatus, *quem habuerat Reverendissimus D. Joannes Baptista ejus frater, olim hujus Ecclesiae canonicus, nunc autem Episcopus Augustanus.* — In eo praeterea exemplatae sunt Bullae collationis hujusmodi, diei 8 februarii 1623, in quibus legitur Jacobum Antonium esse Joannis Baptistae fratrem germanum, ipsum vero Joannem Baptistam de proximo ad Ecclesiam Augustanam promotum iri. — Joannes Baptista, statim ac Episcopatum inivit, totum se contulit ad disciplinam ecclesiasticam restauvandam, et ad reformandos populi mores. Qua in re ei magno adjumento fuit Jo : Antonius de Advocatis Valdengi, canonicus S. Eusebii Vercellensis ejusque Vicarius Generalis, vir sane doctus et probus. Ecclesiam Cathedralem multa suppellectili sacra aliisque ornamentis decoravit, atque canonicis privilegium Cappae magnae a sancta sede impetravit. Decessit circa annum 1649. — Ex hac gente, quae multo aeo Vercellis floruit, nullum amplius germen superet. Joannes Baptista duos fratres habuit Guilielmum et Jacobum Antonium, ambos S. Eusebii canonicos.

- * (*Historia mss. Ecclesiae et Urbis Vercellarum*, per Canonicum Theologum Innocentium Fileppi. — Vol. II).

II.

(Page 34)

Notice du P. Genand sur Mgr Vercellin.

JOANNES BAPTISTA

Joannes Baptista Vercellinus Pedemontanus e Vercellarum Civitate originem trahens, Juris utriusque doctor, Vicarius Generalis in Dioecesi Taurinensi et Serenissimi Ducis Sabaudiae olim apud sanctam Sedem Prolegatus, Episcopali hac dignitate decoratur an. sal. 1622, illamque vicissim plurimis quibus apud Deum et homines irradiat meritis et virtutibus decorat. In illo nihil a vero pastore et praelato alienum video. Mensa etenim illi frugalis, licet convivantibus opiparam praestet, et pia semper aliqua lectione conditam, lectu suo durus, sermo serius, vestitus moderatus, vultus serenus, aegrotis adest; moestos consolatur, labori nec parcit, nec cedit, nec sibi unquam bene esse credit, nisi cum ceteris prodesse putat. Quid addam ulterius? Bonis bonum, malis malum, sed aequum, se praestat vindicem. Cum primum pastor hic vigilantissimus ad Civitatem Augustae gregemque sibi commissum appulit, nihil eorum quae sui muneris esse aestimavit, praetermisit. Visitationi enim Dioecesis suae quamprimum incubuit, non perfunctorie quidem, sed ut oculatum decuit praelatum. Nam simul atque

ad loci visitandi fines pervenit, Clero processionaliter obvianti, iungens ad Ecclesiam recta pergebat, ubi actis et verbo Dei aut per se aut per alium proposito, quo adultos ad Sacramenta Poenitentiae et Eucharistiae, et ceteros non munitos sacro chrismate ad Confirmationem pro crastina die vocabat, omnia perlustrabat, omnia contemplabatur, de omnibus certior fieri cupiens. Summo mane Ecclesiam Dei petens et Missam faciens, confessos ad sacram synaxim admittebat, ceteros sacris unctionibus delibutos Confirmationis sacramento corroborat. Parocho, qui se bene in omnibus et per omnia habuerat, animum ad meliora addere bonum semper credidit, qui autem male, illum opportuna et non importuna increpatione adhortabatur et remediis necessariis adhibitis ulterius, si res exigebat, progrediebatur. Finita tandem cum fructu non mediocri et labore immenso visitatione, quiescere sibi fas esse non putavit, at vitiis infestissimus, illa omnino explodere, sicut antea nisus fuerat, ita etiam quotidie nititur, virtutes superinducendo, malos niore probis commutare omnes suo bene vivendi exemplo invitat. Baccanalibus dissolutionibus quadraginta horarum devotionem sanctissimo Sacramento exposito cum frequentibus exhortationibus opposuit et opponit. Demum bonis semper deditus operibus sibi et ceteris proficius esse non desinit, sed ne praesuli integerrimo et ab omni assentatione alieno blandiri videar e maximo meritorum et bene gestarum rerum cumulo haec pauca raptim praelibasse sufficiat.

(Extrait du manuscrit : De Reverend. simul et religios^{is} Almae Augustanae Salassor. Eccl. Epis. historiographica narratio, auctore R. P. Francisco Genando Camberiensi Concionatore Capucino.

III.

(Page 52)

DÉCRET SYNODAL

De Libris consignandis.

Provide sane ac matura deliberatione ad christianos populos in veritate catholicae fidei continendos, eosque a perniciosissima haeresis labe praeservandos, per diversas Summorum Pontificum Constitutiones cautum est ut nemini libros haereticos de haeretica pravitate suspectos aut aliud quidpiam a pietate catholica alienum bonisque moribus contrarium continentes, penes se habere, legere seu retinere liceret; quarum quidem observantiam cum non solum utilem, sed omnino necessariam in hac nostra dioecesi arbitramur, quippe quae ab haereticorum finibus non longe distet. Idcirco ne de earum tenore quisquam praetexere voleat ignorantiam, illas ad cuiuscumque notitiam deducere cupientes, in praesenti Synodo legi curavimus, et insuper pro illarum debita executione omnibus et singulis Christi fidelibus sive ecclesiasticis sive laicis cuiuscumque gradus ordinis et dignitatis existant, in virtute sanctae obedientiae praecipimus ne libros haereticos vel de haeresi suspectos, sive alios quosvis libros a Sancta Sede apostolica reiectos et in indice sive catalogo librorum prohibitorum relatos,

vel alios quomodocumque damnatos, penes se habere, legere seu quoquo modo sub quovis praetextu aut quaesito colore domi vel alibi retinere et asservare valeant seu praesumant; sed illos intra mensem a die publicationis huius nostri decreti realiter et cum effectū in manibus nostris seu Vicarii nostri generalis consignasse et remississe habeant et debeant. Quod si quis huius nostrae ordinationis in legendo, retinendo vel nun consignando praedictos libros temerarius violator extiterit, sciat, eam ob causam ultra excommunicationem latae sententiae et alias poenas per apostolicas sanctiones constitutas, nos contra ipsum tamquam de haeresi suspectos ultrice iustitia proressuros. Verum quia in hac re tam gravi omnis adhibenda cautela minor est quam oporteat; malitiis nonnullorum obviantes et ignorantiae simplicium consulentes: iubemus omnibus et singulis diocesis nostrae fidelibus ecclesiasticis et laicis quatenus intra eundem terminum, quem pro primo, secundo, ultimo et peremptorio termino ac monitione canonica assignamus, librorum quorumcumque quos penes se habent vel habere reperiuntur, indicem aut nomenclaturam cum nomine auctoris et loco impressionis propria manu subscriptam ad nos seu Vicarium nostrum generalem deferant, sub poena auctorum centum pro tertia parte accusatori seu denunciatori non detragendo, reliqua vero locis piis applicanda. Ut interim, dum librorum indicem pro communi diocesis nostrae utilitate evulgandum curabimus, unusquisque sciat quinam tamquam damnati sint reiciendi, quive uti approbati auctoritate nostra retinendi. Parochi vero in suis quique paroeeciis, primo die dominico immediate sequenti post praesentem synodum, absolutum decretum hoc, intra missarum sollemnia, circumstantium auribus intiment et gravibus verbis eius observantiam materna lingua populis inculcent, et nos quamprimum per authenticam attestationem de huiusmodi promulgatione certiores faciant, alioquin pro arbitrato puniendos se intelligant.

IV.

(Page 80)

**Circulaire adressée par Mgr Vercellin lors de la
peste en date du 3 août 1630.**



*Jeun-Baptiste par la grace de Dieu et du Saint Siège Apostolique
Evesque d'Aouste.*

Voyant mes chers amis que le mal contagieux duquel nous sommes par nos péchés frappés prend son origine du Ciel, puisque tous les remedes humains ne sont vallables pour le divertir Nous avons jugé ainc Messieurs du Conseil, estre requis et nécessaire recourir aux remedes surnaturels, c'est-à-dire au père des miséricordes nre bon Dieu et ce par l'entremise de sa très chère fille Mère de nostre Redempteur de laquelle est escript qu'elle n'a jamais été invoquée sans avoir senty les effets de son intercession, afin qu'elle par ses mérites nous obtienne la santé universelle tant par Nous désirée, et pour obtenir d'Icelle ceste faveur L'on a fait vœu de célébrer la feste de la Présentation d'Icelle Nre Dame dallieurs sollempnisée par toute l'Esglise et après que le mal sera cessé qu'à Dieu plaise qu'il soit bientost d'envoyer six personnes à pied A Lorette soit à dire deux d'ung chung des Estats des Phres des Nobles et

Tiers Estat et là y présenter la valeur de deux mille ducaton^s en une lampe ou en quelque autre chose représentant nre valeur et parceque cest œuvre pieuse a besoing d'accéléraon et promptitude tant pour mongtrer nre dévotion què p^r estre au plutost d délivrés d'ung mal si furieux. Nous exhortons de toute charité les Seig^{rs} et respectivement les syndics de la paroisse de députer à la receuve de la p^{nte} personnes capables tant en fidélité que diligence et piété pour faire la queste par toute la parroch taschant de recouvrer la plus grande quantité d'argent que sera possible et de ceulx qui n'ils auront autrement prendre les obligés qu'il leur plaira de faire et mesme des denrées sellon la dévotion d'ung chūg et du tout Nous en donner advis Nous confiant que vous userez en ceste occaon de toute diligence po^r seconder ung œuvre de si grande piété et attirer de sur nous la bénédiction de Dieu laquelle Nous Vous eslargissons. Donné en Aouste ce 3^{me} aoust 1630. — J. Bapte Evesque d'Aostes.

CHAMPVILLAR
pour le secrétaire.

Quittance par le gouverneur de Lorette.

In Dei nomine Amen. Anno a nativitate Dni millesimo sexcentesimo quadragesimo quarto. Indictione duodecima, die vero decima nona mensis septembris Tempore Pontificatus SS^{mi} in Christo Patris et Dni nostri D. Clementis divina providentia Papae noni anno eiusdem primo.

Essendo che l'Ill^{mo} Ducato di Val d'Agosta dell'anno 1650 fusse con l'intercessione della SS^{ma} Vergine di Loreto liberato dal contagio mediante il voto fatto dall'Ill^{mi} Signori Vescovo e Consiglio di detto Ducato di celebrare la festa della Presentazione della Madonna e mandare alla santa Casa di Loreto a piedi due persone Ecclesiastiche, due Nobili, insieme con due altri homini a rendere grazie ed a presentare ducatonì due mila per una città d'argento, laquale rappresenti il Ducato suddetto da fabricarsi; ed essendo anco che sotto l'undeci del mese di Luglio prossimo passato li medesimi Ill^{mi} Sigrⁱ Governatore et Consiglio di detto Ducato per adempimento e sodisfazione del detto voto in rendi-

mento di grazie alla Beatissima Vergine habbino mandato a tale effetto in questa Città l'infradetti Sig^{ri} Deputati cioè li molto Illustri e molto R^{di} Signori Leonardo Lostano canonico della Cathedrale di Agosta, Michele Savoia della Chiesa Collegiata de SS. Pietro et Orso, delli M^{to} Illustri Sig^{ri} Giovanni Gaspardo Sig^{re} Introd et Antonio Gallo di Brissonia et Antonio Vives, il Mag^{re} Pantaleone Jota, i quali arrivarono in questa città di Loreto il dì ventiuono del mese di agosto prossimo passato, et alli venti tre di detto mese li dñi sacerdoti suddetti celebrarono la messa dentro la S^{ia} Casa, et fatte le debite orazioni, essendosi gli altri quattro comunicati dentro alla detta S^{ia} Casa resero le dovute grazie a Sua Divina Maestà et alla Beatissima Vergine, e successivamente in esecuzione dell'Imbassada loro imposta consignarono All'Ill^{mo} Monsig^{re} Francesco Caetano Governatore della S^{ia} Casa e Città di Loreto la Lettera mandata dall'Ill^{mo} Consiglio suddetto, e trattenutisi detti Sig^{ri} Deputati in Loreto sino alli ventisei di agosto aspettando la rimessa delli due mila Ducatoni, li quali non poterono venire per gl'impedimenti delle guerre in Piemonte furono necessitati di tornare indietro con ordine di effettuare quanto prima la detta rimessa, et arrivati che furono a Milano, dove trovarono li denari in pronto, li medesimi S^{ri} Deputati mandarono due d'essi compagni, cioè il Sig^{re} Michele Savoia et Mag^{re} Pantaleone Jota con lettere di cambio per Ancona a Sig^{ri} Manzoni et Invitti et essendo anche che detti Ill^{mi} Sig^{ri} del Consiglio e lettere dirette a Monsig^{re} Ill^{mo} Governatore di Loreto habbino moderato et derogato, che delli ducatonì due mila se ne debba erogare ducatonì mille per l'orgenti necessità della S^{ia} Casa, et gl'altri ducatonì mille erogarli in farsi fare detta città d'argento come in dette lettere ai quali etc. De qui è che Monsig^{re} Ill^{mo} et Rev^{mo} Francesco Caetano dell'una e l'Altra Signatura di N. S. Reverend^{rio} della S^{ia} Casa e Città di Loreto governatore a nome et vece di S^{ia} Casa et per essa in ogni miglior modo confessa haver havuto et effettivamente ricevuto dall'Ill^{mo} Ducato della Val d'Agosta, et per essa dal molto Illustre e molto R^{do} Sig^{re} Michele Savoia et dal Mag^{re} Pantaleone Deputati presenti etc. due mila Ducatonì et Paoli dieci per Ducatone in virtù de

lettere di cambio delli Sig^{ri} Ottavio Lumanga e Marc'Antonio Stampa dirette alli S^{ri} Manzoni et Invitti Mercanti d'Ancona in questo modo cioè Ducatoni sei cento contati al Sig^{ro} Demetrio Pierizii. Ducatoni quattro cento al Sig^{ro} Antonio Cocchi Mercanti in Ancona a conto di quello devono havere dalla S^{ta} Casa per il prezzo della cera, et Ducatoni mille pagati alli Sig^{ri} Pietro Olivi esattore della S^{ta} Casa, et Sig^{re} Pietro Seragli sotto computista della medesima S^{ta} Casa con ordine d'esso Monsig^{ra} Ill^{mo} Governatore et dalli medesimi contati al Depositario di S^{ta} Casa, delli quali Ducatoni due mila così havuti e ricevuti detto Monsig^{ra} Ill^{mo} Governatore a nome della S^{ta} Casa quita in forma di ragione valida detto Ill^{mo} Consiglio et detti Sig^{ri} Deputati con patto di mai più adimandarli etc. In oltre detto Monsig^{re} Ill^{mo} et Reverend^{mo} Governatore a nome come sopra promette et s'obbliga di far fare una città d'argento che rappresenti il Ducato di Val d'Agosta di prezzo de Ducati mille computatoli la fattura et mercedi del maestro in termine di sei mesi prossimi conforme al disegno datoli dai detti Sig^{ri} Deputati con condizione che in detta Città sia scritto in lettere d'oro di haver dato due mila Ducatoni delli quali mille sono impiegati in servizio della S^{ta} Casa, et mille in fare detta Città, altrimenti et per ciò obbliga li beni et ragioni della S^{ta} Casa nella più ampla forma della R^{da} Camera Apostolica, con le solite clausule et rinunciando et consentendo alla re'assazione del mandato, et così toccando il petto ad usanza di Prelati giura etc. Super quibus etc. Actum Laureti in Palatio Apostolico in aedibus solitae residentiae dicti Ill^{mi} et Rey^{mi} D. Gubernatoris praesentibus ibidem Ill^{bus} DD. Ambrosio Juliano de Monte S. Petri Angelorum et Francisco Roncorde De Monte Georgio testibus, etc.

Et ego Jacobus Carrellus de Petritulo Status et dioecesis Ill^{ma} civitatis Firmi publicus Apostolica et Imperiali auctoritatibus Notarius et Almae Domus Lauretanae Cancell^{us} de praemissis rogatus fui, subscripsi publicavi et solito signo signavi, etc.

Franciscus Caetanus utriusque Signat^{us} SS. D. N. Papae Referendarius Almae Domus et Civitatis Laureti Gubernator.

Retro scriptum D. Jacobum Carellum de retro instrumento

rogatum esse notarium publicum, ac talem qualem se facit, suisque publicis scriptis in Judicio et extra semper fuisse adhibitum, de quibus praesentibus ubique firmam adhibendam esse fidem, omnibus et singulis litteras praesentes legalis testis has intuentibus astamus indubiè. In quorum fidem Datum Laureti hac die III septembris 1644.

(Locus Sigilli.)

MARINUS Consolinus Not^{us}. etc.

VI.

(Page 91)

ACTES RELATIFS

à la fondation du convent des PP. Capucins à Chatillon.

Paul Emanuel de Challant Baron de Chatillon, Seigneur d'Us-sel, St-Marcel, Conseiller et Chambellant de S. A. R. Sere^m et Collonel Général des gens de guerre du duché d'Aoste pour Icele, etc. Comme ainsi soit qu'il aye pleu à Dieu que durant nos jours nous ayons veu son service aller de bien en mieux pour l'augmentation de ses serviteurs particulièrement des Rd^s Rd^s PP. capucins Religieux de l'ordre des frères mineurs institué par le Glorieux et Seraphique St-François d'Assise desquels les bons exemples piété, dévotion, charité, et autres vertus ont excité Messieurs les Citoyens de la Cité d'Aoste de les demander en leur ville, afin d'en tirer érudition tant par leur prédication, discours spirituels, corrections à ceux qui of-fencent Dieu, visitations des malades qu'aussi pour avoir une Eglise de plus là, où loue Sa Majesté triple une jour et nuit qui pour appaiser son ire contre Nous à cause de nos grands péchés par le sacrifice des S^{tes} Messes, prieres et oraisons qu'ils

lui offrent journellement ; ce qu'ayant considéré et vu le profit qu'ils apportent au pays, j'ai pensé ne pouvoir jamais procurer un plus grand bien à tous mes sujets, que les appeler et prier de venir prendre place rièrè ma juridiction de Chatillon pour édifier un petit monastère à louer et servir Dieu, afin que mes susdits sujets cognoissent qu'outre la bonne volonté que j'ai de leur maintenir bonne justice, je désire encore procurer leur salut ; lequel ils pourront avancer imitant les vertus qu'ils verront reluire parmi ces très dévots Pères. Sur quoi sachant combien ils nous doivent seconder et suivre en cette notre bonne volonté visante à leur très grande utilité spirituelle et de laquelle succèdent tous autres biens corporels et au contraire sans l'assistance des dévotions tous malheurs arrivent, avons fait appeler par devant Nous les principaux de la présente ville en presence de venerable et Rd Messire Jean Jacques Mapheis Chanoine de la Cathédrale d'Aoste et Recteur de l'Eglise de Chatillon souscrits et signés en la présente réception, et iceux assemblés avons comme Seigneur du lieu et très-affectionné de ce St-Ordre, reçeu et recevons lesdits Pères Capucins rièrè notre juridiction de Chatillon pour y édifier et bâtir un couvent selon leur coutume et priant d'avoir agré de soy souvenir de moi et de ma maison en leurs prières, même maintenir au dit couvent un pere predicateur et un confesseur sous le bon plaisir et volonté du très Rd Pere Général de leur ordre et le tout avec l'approbation de Monseigr le Reverendissime Notre Eveque laquelle reception a été acceptée par le R. Père Irenée de Lyon Gardien de leur couvent de la dite Cité d'Aoste et a promis et donné toute assurance pour lui et pour tous les autres Religieux de son ordre de servir spirituellement audit couvent de Chatillon en ce qu'ils pourront et en particulier ma maison de Challant, les habitants du bourg de Chatillon, villages et terres endépendantes et encore les juridictions et villages circonvoisins quand ils en seront requis, laquelle promesse il fait et ayant commandement exprès du Rd Père Dieque de Cîte neufre provincial de leur Province de Savoye pour laquelle Province ce couvent sera et non d'autre, ainsi qu'il appert par une obéissance par lui signée et scellée

en la Cité d'Aoste le vingt-deuxième octobre dernier passé — en foi de quoi avons signé la presente et à icele fait apporter notre sceau et contre signer par notre secrétaire en la place de notre Chateau dudit Chatillon ce vingt-deuxième mars mil six cent vingt-six. Signés au dessous de ladite reception.

Paul Emanuel de Challant recevant

Jean Jacques Mapheis Chanoine present

Nicolas Bottel present

A quoi j'ai été present je Pantaléon Gard

Suis aussi été present je Pantaléon Bic

De même suis été present je Theodule Bottel

Antoine Gilliod

J. A. Brunod

Suis été present je Clément Chandiou

Suis été present je Jean Antoine Bocclerot

De même Je Jean Antoine Gilliod

De la Tour

Vittorio Fabiano

Antoine Cornu

Cesar Vuillermo

A. B.

Et moi *Laurent Brunod* suis été present et consentant comme les autres ci-devant et dernier écrit *Brunod Martin Vuillien*.

Jean Pierre d'Antoine Tosquin

Pierre de Martin Lybo

Jean de Jacques d'Aymo

Antoine de Pantaléon Rinnet

Pierre de Pierre Duc

Louis de Pierre Brunod

George de Noel Cerise

Pierre de Michel Porcellion

André de Pantaléon de la Tour

George de Jorio de Petru

François d'Epiney

Pantaléon d'Antoine Balma

André d'Antoine Bonjean

Jean Pierre de Louis Liboz.

F. Irénée de Lyon Gard : des Cap. d'Aoste acceptant

F. Marc de Tollyoné predicateur Capucin present

Je George de la Toiriere Pere Capucin present

Je Mathieu de Clusis Cap.

Frere Claude du gran abbergem.

Scelé du sceau du susdit Seigneur Baron et contre-signé
Charles de Capris Secrétaire.

Ego subscriptus Conventus Capucinatorum Augustae Praetoriae Guardianus nomine totius Religionis nostrae et praesertim provinciae Sabaudiae intra cujus terminos conventus iste oppidi Castelionis proxime edificandus continetur, clara et alta voce coram religiosis et saecularibus supra scriptis protestatus sum et denuo praesentium tenore protestor juxta praecepta Regulae nostrae et statuta religionis nos posse hunc locum deserere, si in eo (quod Deus avertat) secundum puram et sinceram regulae nostrae observantiam fas permanere non esset, quod ideo facio, ne casu adveniente aliquod inde scandalum oriatur. Actum in platea Castri Castelionis die vigesima secunda Martii anni 1626.

Frater Ireneus a Lugduno Guardianus. — *Frater Marcus talluriensis praedicator Capucinus.* — *Frater Georgius de Thonneria Capucinus Sacerdos.* — *Frater Matheus a Clusis Capucinus.* — *Frater Claudius de magno albergamento.*

Reverendissimo dño, dño Joanni Baptistae Vercellino
Episcopo dioecesis Augustensis ducatus.

Secundum supra scriptae receptionis tenorem, piunique desiderium quod hanc minime illustrissimam dominationem fugit inesse supplicantibus salutis animarum ipsi commissarum cooperandi, humiliter supplicat frater Ireneus a Lugduno Conventus Capucinatorum Civitatis Augustae Praetoriae Guardianus nomine totius Religionis et praesertim huius Sabaudiae Provinciae placere Illustrissimae dominationi apponere velle post supra scriptam receptionem, confirmationem, approbationemve suam quod maxime nobis astrictioni ipsi dominationi in-

servire erit et omnibus sibi commissis fideliter. f. Ireneus a Lugduno capucinus.

Visa supplicatione et instrumento receptionis dequo supra, concedimus patri supplicanti licentiam et facultatem novum construendi erigendique conventum citra tamen preiudicium Jurium Nostrorum et aliorum quorumcunque, datum Augustae die 3 aprilis 1626.

Johannes Baptista V. Episcopus Augustensis.

VII.

(Page 95)

ACTES RELATIFS

à la fondation du couvent des PP. Capucins de Morgex.

Comme ainsi soit que ja par plusieurs années les Révérends peres Capucins Religieux de l'ordre des mineurs institués par le glorieux patriarche et séraphique St François d'Assize, ayent fréquenté par ce pays d'Aoste et que d'iceux tout le pays en aie tiré condition et bons exemples, tant par leurs predications et conférences spirituelles corrections a ceux qui offensent Dieu qu'autres exercices spirituels, par lesquels ils ont donné occasion, particulièrement a a Messieurs les Citoyens de la Cité d'Aoste de les appeler en leur d^{ie} ville pour y edifier un monastère comme ils y ont fait et encore tout freshement les habitants du Bourg de Chatillon à la meme considération ayant commencé de faire le même Et avec messieurs les Scindics et paroissiens de Morgex désirant encor participer a semblables et telles bonnes œuvres selon leur portée ont prins la volonté d'avoir quelque penit

nombre d'Iceux peres Capucins riere lad^e paroisse pour bastir une petite Eglise, une petite maison pour y habiter et la y servir Dieu et rendre quelques services spirituels tant au dit Morgex qu'aux autres paroisses de la Valdigne faisant encor reflexion sur la nécessité que l'on a maintenant plusque jamais de recourir a la devotion pour obvier a le Jre de Dieu contre les pechés du monde et aussy pour demander ayde et secours a le bon Dieu aux afflictions qui semblent nous menacer de continuer ayant ja beaucoup duré, se sont partant rsolus messieurs les Scindics avec tous les principaux et généralement tout le Corps de la paroisse dud Morgex cibas signés ou nommés de prier les d^{es} Reverends peres Capucins de venir habiter riere la Valdigne et agreer de bastir riere la parroisse de Morgex comme estant le lieu le plus propre pour servir spirituellement la ditte Valdigne. Estant situé quasi au millieu et commode pour le concours des personnes qui désirerait se consoler avec eux et prendre conseil pour bien vivre, et la y faire construire une petite Eglise a louer et servir Dieu et encor une petite maison en forme de Couvent lequel ils feront bastir des aumones qu'ils pourront retreuver soit en la Valdigne ou ailleurs. Les Communes ne s'obligeant rien en commun, laissant un chacun a sa devotion et encores les Communes quand elles en seront requises par les d^{es} Reverends peres Capucins lesquels sont pries d'avoir agré de maintenir d'ordinaire au d^{it} lieu qu'ils bastiront un predicateur et un confesseur pour la consolation des affliges, estant nécessaires pour plusieurs raisons, le tout neanmoins sons le bon plaisir et volonté du Tres Reverend pere general de leur ordre, et encor avec l'approbation de Monseigr le Reverendissime Eveque de ce diocceze d'Aoste. Le presant acte de reception a esté fait en presence et du consentement de Reverend messire Jean Antoine Falconi Curé et Recteur de l'Eglise parroissiale dud^e Morgex. La presente reception a esté acceptée par le Reverend pere Irenée de Lyon Gardien de leur Couvent de la ditte Citty d'Aoste, et ce pour y bastir une petite Eglise et un hospice sans obligation d'y chanter le divin office, si ce n'est quelque-

fois vespres les festes et dimanches sinon qu'avec le temps l'on voye y pouvoir demeurer nombre de Religieux pour le pouvoir chanter d'ordinaire. A neanmoins promis et donné toute assistance pour luy et pour tous les autres Religieux de son ordre qui habiteront au susd' hospice de servir spirituellement en ce qu'ils pourront selon leur coustume, tous et un chachuns les habitants de la Valdigne et plus particuliere- ment ceux qui les obligeront de leurs charités et aumônes laquelle promesse il fait en ayant commendement expres du Reverend pere Diegue de Citté neuve, provincial de leur province de Savoye et pour laquelle province c'est hospice sera et non d'autre ainsy qu'il apert, par une obeissance signée et scellée à la Citté d'Aoste le vingt-deuxieme octobre dernier passé. Fait et passé sur le cimittiere dud' Morgex le quatorzieme jour du mois d'avril mil six cens et vingt six en présence d'Anthoine Cergnel et Anthoine Jobel parroisse de La Sale, signés Nycollas Peccelet Scindic, Jean Anthoine Falconis Curé, Frere Irenée de Lyont Gardien des Capucins d'Aoste, Frere Denys de Chambéry Prédicateur Capucin, present Frere Mathias de Chambéry pere Capucin, Frere Germain de Fred pere Capucin Jean Francois Pascal, et moy qu'oyqu'absent pour le d jour, ainsy le requier et apprenne Jenin Derriard, Jean Corsioz, j'approuve tout le cy-devant écrit Jacquemod, Pierre Peccelet, Biat, Bollossier, Guai, Perron, Phillibert Cerise Jean George Pascal. (Noms des absents) François Panthaléon Legnin Conscindic dud' Bourg, François de Michel Gabincel aussy Conscindic, François Peccelet procureur de l'Eglise, Claude Bizel aussy procureur de la d^e Eglise. Noble Jean Anthoine Tiller, noble Philippe son frère, noble Jean Claude Cerisier, discret Panthaléon Arpir, De François Rey, Bernard Martinet, De Cassian Jaccod, Jean Jaccod, Guar Jaccod Claude Veticoz, Pierre Cibillaz, Anthoine Chatel, Melchior Gabencel, Pierre Tardy, Panthaléon de Barthelemy Veticoz, Denys Bertollier, Jean François Tardy, Jean Guillaume Remondé, Jean George Remondé, Anthoine Perron, Pierre et Guillaume freres Legnin, François Malhet, Jean Donnet, Pierre Jaccod, Jean François Perron, Pierre et François frères Leonard, Melchior Bietton,

Panthaléon Legnin du Villard, Pierre et Anthoine frères Gabencel, Jacques Cibillaz, Michel Arpy, Claude Gaudy, Pierre Fosseret, Nycollaz Corsioz. François Véticoz et ses freres, et generalement la plus grande part des parroissiens dud^t Bourg, dequoy a esté dressé le present acte signé Jaccod greffier.

PROTESTATION.

Ego subscriptus Conventus Capucinatorum Augustae Praetoriae Guardianus, nomine totius Religionis nostrae et praesertim provinciae Sabaudiae, intra cuius terminos hospicium istud oppidy moriaccii proxime edificandum clara et alta voce, coram religiosis et secularibus retro scriptis protestatus sum et denuo presentium tenore protestor iuxta precepta regulae nostrae, et statuta religionis non posse hunc locum deserere in eo, quod Deus avertat, secundum puram et sinceram regulae nostrae observantiam fas permanere non esset, quod ideo facio ne casu adveniente aliquod scandalum oriatur. Actum in cimiterio dicti oppidi Morgiacii die quarta decima mensis aprilis 1626; signati frater Ireneus a Lugduno Guardianus Capucinatorum Augustae, frater Matthias Chambr. presbiter Capucinus, frater Dionisius Chamberiensis predicator Capucinus, presens frater Germanus fiodeusis presbiter Capucinus; presences scellées du sceau du Couvent d'Aoste.

Teneur de Requete.

Reverendissimo dñō Johanni Baptiste Vercellino Episcopo diocesis Augustensis ducatus, secundum retro scripta receptionis tenorem, piumque desiderium quod haud minime illustrissimam dominationem fugit inesse supplicantibus saluti animarum ipsi commissarum cooperandi humiliter supplicat frater Ireneus a Lugduno Conventus Capucinatorum Civitatis Augustae Praetoriae guardianus, nomine totius Religionis et praesertim

huius Sabaudiae provinciae, placere illustrissimae dominationi apponere velle post retro scriptam receptionem, confirmationem, approbationem quod maxime nobis astrictioni ipsi dominationi inservire poterit et omnibus sibi commissis fidelibus.

Approbation. — Visa suplicatione et instrumento receptionis de quibus supra, concedimus, patri suplicanti licentiam et facultatem novum construendi erigendique Monasterium in loco Morgiacii nostrae diocesis, citra tamen preiudicium Iurium nostrorum et aliorum quorumcunque. Datum Augustae die duodecima Iulii 1626, signé

J. B. Episcopus Augustensis

Scellée du sceau dud' Seigneur Evêque.

VIII.

(Page 127)

Lettre de sainte Chantal à un Père Jésuite à Aoste sur la fondation de Verceil.

Le 19 mars 1641.

Mon Révérend Père

J'ai communiqué votre lettre sitôt que je l'eus reçue, qui fut avant-hier seulement, à Mgr de Genève. Il se trouva de même sentiment que Mgr d'Aoste, et que vous, mon très-cher Père, jugeant qu'il est nécessaire de donner des filles bien solides dans la vertu et dans l'esprit de l'Institut, pour la fondation de Verceil. M^{me} l'Infante Marie lui avait écrit, le priant d'y pourvoir par des filles de Savoie ou du Piémont, ou bien, lui dit-elle, si l'on en prendrait au monastère d'Aoste, sur quoi j'ai dit à notre prélat que j'avais reçu une lettre de nos sœurs d'Aoste qui m'écrivent que Mgr leur digne prélat voulait, conformément au désir de la sérénissime Infante, que la fondation de Verceil se fit par les sœurs de leur maison; à quoi j'avais répondu que j'en serais fort aise, me semblant que l'on m'ôtait une montagne de dessus les épau-

* *
*

les, de nous décharger du soin de cette fondation-là, ajoutant que j'appréhendais un peu que la sœur, qu'elle me nommait pour y être supérieure, n'eût pas tout ce qui serait requis pour la conduite d'une maison, que néanmoins il fallait espérer que Dieu suppléerait. Et là-dessus, je ne pensais plus à cette affaire, quand nous avons reçu votre lettre, mon très-cher Père, sur laquelle Mgr de Genève trouve bon que nous préparions deux ou trois de nos professes des plus propres à cet emploi, afin que, si Mgr d'Aoste continue en son désir, elles se trouvent prêtes; mais nous ne remuerons rien que nous n'ayons son ordre et son commandement, suppliant Notre Seigneur de lui faire voir ce qui sera de sa très-sainte volonté, et nous, de l'exécuter à la plus grande gloire de Dieu, n'y prétendant que cela, m'étant très-indifférent où l'on prenne des filles pour cette œuvre; et je vous assure, mon très-cher Père, que nos sœurs sont si bonnes, que je serais toujours plus aise de les garder, que de les mettre dehors, si le bon plaisir de Dieu était tel. En tout, sa très-sainte volonté soit faite !

IX.

(Page 178)

NOTICE

de M. de Tillier sur Mgr Vercellin.

JOANNES BAPTISTA est issu de la maison des nobles Vercellin de la ville de Verceil. Il fut élu évêque d'Aoste au mois de mars 1623, étant pour lors vicaire général du diocèse de Turin, après la vacance d'une année et demie de siège, revenant d'une ambassade qu'il venait de faire pour S. A. R. le duc Charles Emmanuel I, son prince souverain temporel, en Cour de Rome. Il prit son possessoire le 21 septembre de la même année. Son premier soin fut de faire mettre en ordre les droits de son évêché, de faire recueillir parmi les plus anciennes écritures, et par des perquisitions sur la tradition, le nom et le temps du siège des évêques qui l'avaient précédé, de faire des visites fréquentes de son diocèse et de ses ouailles: car c'était un prélat d'une douceur et d'une charité sans exemple, qui gouvernait le troupeau commis à ses soins apostoliques avec la sagesse, la bonté, le zèle et l'amour pour ses peuples dignes d'un pasteur si charitable, surtout pendant le fléau de la contagion de l'an 1630, qui a tant fait de ravages en ce duché, par les grandes libéralités qu'il fit

non-seulement de toutes les denrées de sa maison, mais encore de ses épargnes et de ses meubles les plus précieux, qu'il fit vendre pour assister les pauvres dans ce temps de calamité, ne s'étant réservé que ce qui lui était uniquement indispensable pour son simple et frugal entretien, n'ayant jamais voulu abandonner la capitale de son diocèse, pour être plus à portée de faire secourir les misérables, et les consoler par ses exhortations, jusqu'à ce qu'on le fit sortir comme par force de son palais épiscopal, lorsque ce mal impitoyable vint à se découvrir parmi ses domestiques. Mais ce qui a le plus fait briller cet esprit de charité, est que dans un concours de peuples assemblés en cette ville à l'occasion d'une procession générale faite le 19 mai de l'an 1644, ayant par une émotion populaire été assailli jusque dans son dit palais, où furent commises des insolences atroces et scandaleuses tant contre sa personne sacrée, ses domestiques et bâtiments à l'occasion de certain argent contribué pour le vœu de Lorette fait à cause de la contagion de la dite année 1630, qui ne s'accomplissait pas, jusques là qu'il fut contraint de se sauver par les écuries de sa maison: car s'étant fait apporter les informations qu'un délégué du Souverain conjointement avec le bailli avaient prises contre les auteurs et complices d'un si grand crime, sous prétexte de les voir, il les mit incontinent au feu, disant qu'il ne voulait pas que ses chères ouailles fussent davantage travaillées à son occasion, et eut la bonté d'écrire en Cour pour faire cesser toute poursuite. Il rendit son esprit au Seigneur, après une longue maladie, la nuit du 17 au 18 du mois de mars de l'an 1651, qui était la 28^e de son élévation sur le siège épiscopal d'Aoste.

FIN.

TABLE.

	Pages
L'AUTEUR A SES HONORABLES COLLÈGUES DE LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE D'AOSTE	5

Chapitre premier.

Naissance de J.-B. Vercellin. — Sa famille. — Son éducation	9
---	---

Chapitre deuxième.

J.-B. Vercellin est nommé chanoine de la cathédrale de Verceil, et vicaire-général du diocèse de Turin . . .	12
--	----

Chapitre troisième.

Sa promotion à l'épiscopat. — Son voyage à Rome. — Il est nommé régent d'ambassade	16
--	----

Chapitre quatrième.

Son sacre. — Son retour en Piémont. — Son entrée solennelle à Aoste	22
---	----

<i>Chapitre cinquième.</i>	
<u>Vie privée de Mgr Vercellin et notice sur le P. Genand .</u>	Pag. 27
<i>Chapitre sixième.</i>	
Notice sur ses vicaires généraux	33
<i>Chapitre septième.</i>	
Mgr Vercellin seigneur temporel de Cogné. — Ses visites pastorales	39
<i>Chapitre huitième.</i>	
<u>Synodes diocésains et décrets plus importants</u>	47
<i>Chapitre neuvième.</i>	
<u>Mgr Vercellin et le St-Siège. — Erreurs de M. de Tillier</u>	54
<i>Chapitre dixième.</i>	
<u>Mgr Vercellin et son chapitre. — Sa dévotion à saint Grat.</u> <u>— Faits miraculeux.</u>	63
<i>Chapitre onzième.</i>	
<u>Création de paroisses. — Fondation de la chapelle de Céré.</u> <u>— Institution de confréries. — Jubilé.</u>	63
<i>Chapitre douzième.</i>	
<u>Peste en 1630, précédée de la famine, et charité de Mgr Vercellin</u>	69
<i>Chapitre treizième.</i>	
<u>Vœu général du diocèse et trait de charité de Mgr Vercellin</u>	79

Chapitre quatorzième.

	Pag.
<u>Diffusion d'Ordres religieux sous l'épiscopat de Mgr J.-B.</u>	
<u>Vercellin</u>	85

Chapitre quinzième.

<u>Fondation des couvents des PP. Capucins à Chatillon et à</u>	
<u>Morgex. — OEuvre des missions</u>	90

Chapitre seizième.

<u>Fondation du couvent de la Visitation à Aoste. — M^{me}</u>	
<u>Cassandre de Vaudan</u>	102

Chapitre dix-septième.

<u>Gabriel Debezanson, aumônier des Visitandines</u>	123
--	-----

Chapitre dix-huitième.

<u>L'insigne collégiale de St Ours et dernières années de M.</u>	
<u>Debezanson</u>	134

Chapitre dix-neuvième.

<u>Sainte Chantal à Aoste</u>	142
---	-----

Chapitre vingtième.

<u>Inondation de 1640 et dévotions pratiquées à cette occasion</u>	149
--	-----

Chapitre vingt-unième.

<u>Etablissement des Religieuses de la Congrégation de N.-D.</u>	
<u>de Lorraine</u>	156

Chapitre vingt-deuxième.

<u>Le Collège et les Chanoines réguliers de Notre-Sauveur</u>	166 .
---	-------

Chapitre vingt-troisième.

	Pag.
Le couvent de Verrès et la Congrégation de Notre-Sauveur	171

Chapitre vingt-quatrième.

Mort de Mgr Vercellin. — Sa renommée de sainteté	178
--	-----

APPENDICE.

Notes et pièces justificatives.

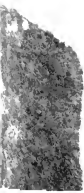
I. Notice du chanoine Fileppi sur Mgr Vercellin	183
II. Notice du P. Genand sur Mgr Vercellin	185
III. Décret synodal <i>De libris consignandis</i>	187
IV. Circulaire adressée par Mgr Vercellin lors de la peste en date du 3 août 1630	189
V. Quittance par le Gouverneur de Lorette	191
VI. Actes relatifs à la fondation du couvent des PP. Capucins à Chatillon	195
VII. Actes relatifs à la fondation du couvent des PP. Capucins à Morgex	200
VIII. Lettre de sainte Chantal	205
IX. Notice de M. de Tillier sur Mgr Vercellin	207



ERRATA.

Page	41,	ligne	12,	omment	<i>lisez</i>	comment.
»	46,	note,		Nicoles	»	Nicolas.
»	28,	ligne	17,	ouchent	»	touchent.
»	29,	note,		pratie	»	partie.
»	57 bis,	chiffre	57		»	65 et ainsi de suite.
»	82,	ligne	16,	1744	»	1644.
»	155,	»	19,	1543	»	1643.
»	168,	»	14,	1539	»	1639.
»	184,	»	23,	superet	»	superest.
»	200,	»	20,	penit	»	pettit.
»	203,	»	13,	non	»	nos.
»	»	»	25,	scripta	»	scriptae.

266353



THE
MUSEUM

OF
ART



